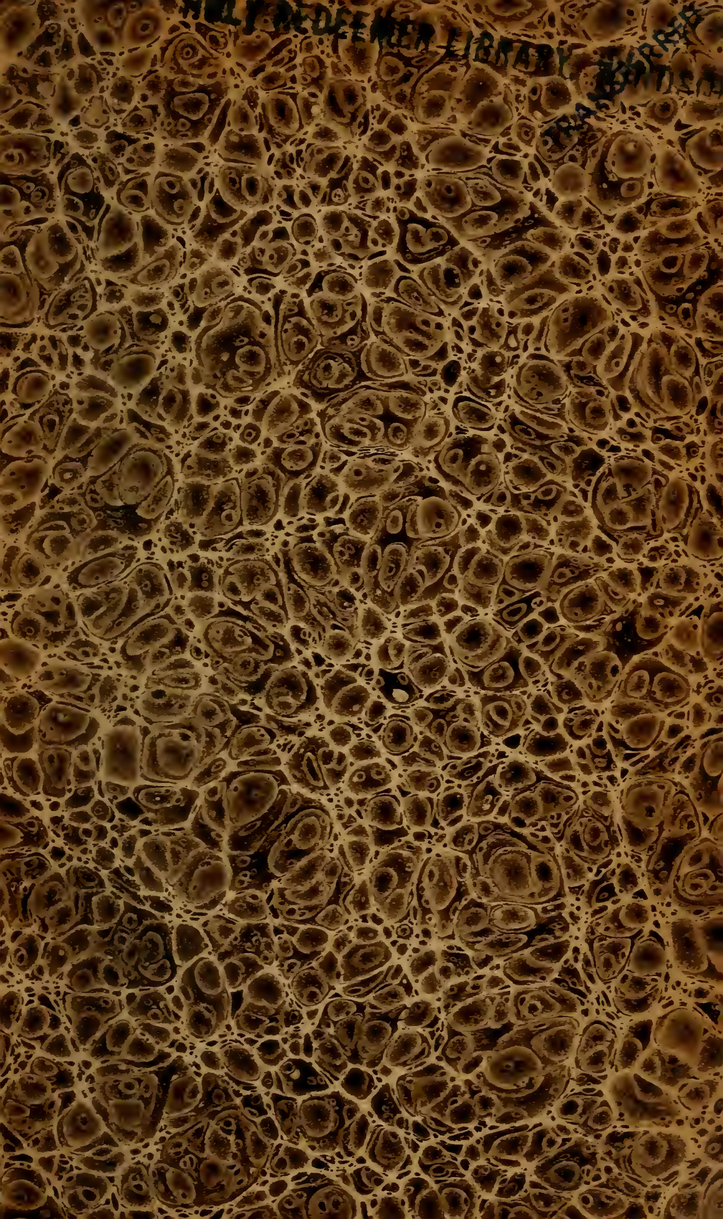

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04048 8280



LES

MERVEILLES DE JÉSUS

AU

SACREMENT D'AMOUR

LES

MERVEILLES DE JÉSUS

AU SACREMENT D'AMOUR

PAR

M. L'ABBÉ GÉRARDIN

MISSIONNAIRE APOSTOLIQUE

Qu'on prenne tous les moyens pour faire connaître l'Eucharistie.
(*Paroles de S.S. Pie IX au P. Eymard.*)

OME SECOND

IMPRIMERIES DE L'ŒUVRE DE SAINT-PAUL

PARIS	BAR-LE-DUC	FRIBOURG
51, rue de Lille, 51	36, rue de la Banque	10, Grand'Rue, 10

1881



ST. MICHAEL'S COLLEGE
TORONTO

A M. l'abbé..., curé de...

Mon cher confrère, si, à votre prière, pour encourager la piété de mes lecteurs, j'ai placé en tête du Ier volume de cet ouvrage deux lettres importantes sur mes écrits antérieurs ; dans le même but et pour exprimer aussi ma gratitude à tous ceux qui m'ont rendu service pour la publication de mon travail sur l'Eucharistie, je vais placer en tête du IIe volume deux lettres d'une importance bien plus directe sur la valeur même des *Merveilles de Jésus au Sacrement d'amour :* l'une est de Son Eminence révérendissime le Cardinal-Archevêque de Bordeaux, l'insigne protecteur de mes livres, et l'autre, de Mgr Mermillod, l'Apôtre par excellence de l'Eucharistie, devenu par la persécution un illustre Confesseur de la foi.

« *A M. l'abbé Gérardin, Missionnaire apostolique, curé de Peuvillers.*

« Bordeaux, le 26 novembre 1880.

« Monsieur le curé,

« Je suis heureux de bénir votre nouveau livre sur les *Mer-*
« *veilles de Jésus au Sacrement d'amour*, et je vous félicite
« une fois de plus du zèle infatigable avec lequel vous pro-
« pagez les vérités catholiques.
« Vous vous en acquittez, du reste, avec un talent incon-
« testable. Vous avez exposé avec une grande clarté et une
« rigoureuse logique les preuves de la présence réelle. L'his-
« toire de ce grand dogme si solidement étayé, que vous dé-
« veloppez d'une façon magistrale depuis l'origine du Christia

« nisme jusqu'à nos jours, est aussi intéressante qu'instructive
« Enfin, les Merveilles nombreuses du Sacrement de nos autels,
« aussi bien que les magnificences du culte qui lui est rendu
« par l'Eglise catholique, sont décrites par vous dans des termes
« qui révèlent votre foi vive et votre tendre piété. Que de scep-
« tiques et d'incroyants seraient éclairés, s'ils lisaient les belles
« pages que vous avez écrites sur le mystère de l'amour de
« Jésus-Christ pour les hommes!

« Je fais des vœux pour que les Directeurs de l'Œuvre de
« Saint-Paul répandent le plus possible votre beau et bon livre;
« car je crois qu'il fera le plus grand bien.

« Continuez, mon cher Curé, à mettre au service des âmes
« le talent que Dieu vous a donné; vous vous procurerez ainsi,
« pour vos derniers jours, les plus douces joies; vous vous as-
« surerez en même temps toute une moisson de mérites pour
« l'éternité.

« Recevez donc, Monsieur le curé, avec toutes mes sincères
« félicitations, la nouvelle assurance de mes sentiments dé-
« voués et affectueux.

« † Ferdinand, *card.* Donnet,
archevêque de Bordeaux. »

« *A M. l'abbé Gérardin, Missionnaire apostolique, curé de Peuvillers.*

Morthoux, le 27 novembre 1880.

« Monsieur le curé,

« En me demandant de bénir votre nouvel ouvrage sur les
« *Merveilles de Jésus au Sacrement d'amour*, vous venez
« presque au-devant de mes désirs. C'est toujours une joie
« pour moi de bénir un livre nouveau qui chante l'Eucharistie.
« *S'il faut*, selon le mot du vénéré Pie IX, *prendre tous les*
« *moyens pour faire connaître ce Sacrement*, votre ouvrage
« doit incontestablement y réussir.

« Vos livres précédents exigeaient celui-ci. *La Femme chré-*
« *tienne* a besoin de l'Eucharistie pour être vaillante; la croix

« pèsera moins sur ses épaules meurtries, si elle porte Dieu « dans son esprit et dans son cœur. »

Après avoir cité un passage du Ier volume, chap. IX, p. 88, Mgr d'Hébron ajoute :

« Aussi je vous félicite d'avoir fait reposer les *Merveilles. « de Jésus* sur l'irremplaçable base de la foi théologique. Quand « la foi est acquise, le reste vient par surcroît dans une âme. « Tout dépend de la solidité de cet appui. Les démonstrations « empruntées aux Catacombes sont irréfutables ; l'Angleterre « n'a pu résister à ces preuves d'un nouveau genre.

« Vous avez donné un souvenir à Genève dont je vous « remercie.

« La jeune servante dont Solimène ne cite pas le nom fut « cette angélique Anne-Jacqueline Coste, qui eut la joie de communier aussi à Genève de la main de saint François de « Sales, Ier vol., ch. VIII, p. 76.

» Rien ne m'a échappé dans vos deux volumes, pas même « la réelle beauté de l'impression ; j'ai reconnu *Saint-Paul* à « *son Œuvre*, qui ne cesse de recevoir les plus hautes bénédictions.

« S'il m'était permis de signaler une ombre dans un livre « qui réunit tant de beautés, ce serait la marche un peu ora- « toire du style ; mais je sais qu'il est difficile de contenir ses « enthousiasmes quand on aime, comme vous, les *tabernacles « du Seigneur et son calice enivrant.*

« Que votre ouvrage aille donc chercher des adorateurs à « Jésus-Christ ; et parmi les succès qu'il mérite, il en est un « que je lui souhaite de toute mon âme, c'est qu'il ramène « en grand nombre les fidèles aux vêpres, trop abandonnées « dans les paroisses. T. I, c. XVI.

« Que l'Eminent Cardinal de Bordeaux me permette d'unir « mes félicitations aux siennes, et j'envoie mes meilleures bé- « nédictions à l'ouvrage et à l'infatigable Ouvrier de Peuvillers.

« ✝ GASPARD, *Evêq. d'Hébron,*

Vic. Apost. de Genève. »

Pour achever de payer les frais d'impression, afin que bientôt l'Œuvre de Saint-Paul puisse répandre de tous côtés la connaissance et l'amour du très saint Sacrement par l'écoulement des nombreux volumes qui lui appartiennent, selon les conventions du traité, prière d'aider l'auteur à placer le peu d'exemplaires qui lui restent.

Les deux volumes : 5 francs.

LES MERVEILLES DE JÉSUS
AU SACREMENT D'AMOUR

DEUXIÈME PARTIE

JÉSUS, VICTIME AU SACREMENT D'AMOUR,

CHAPITRE PREMIER

JÉSUS, VICTIME POUR L'HUMANITÉ DÉCHUE, RÉCONCILIE LA TERRE AVEC LE CIEL

Au temps où les Anglais envahissaient la France, une ville fidèle arrêta devant ses murs pendant un an l'armée ennemie. Mais la famine entra dans la cité courageuse et ses défenseurs n'eurent bientôt plus la force de soutenir leurs armes. Il fallut se rendre et implorer merci. Irrité d'une trop longue résistance, le vainqueur exigea que tous se soumissent sans condition, afin qu'il pût rançonner ou faire mourir qui il lui plairait. Puis, sur les représentations de ses capitaines, il consentit à épargner la ville, pourvu que six des principaux habitants vinssent, la

corde au cou, se présenter à lui pour subir la mort. Quand, au son de la cloche, les Calaisiens hommes, femmes et enfants, se furent rassemblés sur la place et qu'ils entendirent ce rapport, ils se mirent à jeter des cris et à pleurer si fort et si amèrement qu'il n'est cœur si dur au monde, s'il les eût vus ou entendus, qui n'en eût eu pitié. Cette scène de désolation eut un terme, parce que six hommes, six héros, s'offrirent pour sauver, au prix de leur vie, leurs concitoyens.

Ce n'était pas une ville, c'était l'humanité entière qui avait besoin d'une victime. Sous tous les climats, dans tous les temps, depuis la chute originelle, les hommes avaient vécu dans cette conviction qu'ils étaient sous l'empire d'une puissance irritée et que les sacrifices pouvaient seuls fléchir sa colère. L'homme prévaricateur comprenait qu'il avait mérité la mort, et, pour se soustraire à ce terrible châtiment, il offrait à la justice divine des victimes immolées, espérant que le Seigneur voudrait bien accepter cette substitution. Mais, pour que l'homme n'oubliât jamais que c'est lui qui devait être la victime, Dieu exigea que l'on choisît pour le sacrifice les animaux les plus précieux par leur utilité, les plus doux, les plus innocents, les plus en rapport avec l'homme par leur instinct et leurs habitudes.

Mais, tout en acceptant la substitution, Dieu demandait parfois le sacrifice de l'homme lui-

même. Sous la loi patriarcale, pour obéir à l'ordre divin, Abraham dressa le bûcher sur lequel devait être offert son fils. Cependant, content du cœur, Dieu arrêta le bras.

Sous la loi mosaïque, le sacrifice de quelques hommes, des premiers-nés, était demandé à la place de celui de tous les hommes ; mais ils devaient être rachetés par le sang des animaux.

Comme le sacrifice de l'homme eût été la conséquence rigoureuse des droits d'un Dieu offensé, le paganisme, qui avait perdu les traditions de miséricorde, immola des victimes humaines. Ce sacrifice ensanglanta les forêts, les déserts, les temples souterrains, les autels environnés d'immenses multitudes. Mais c'est en vain que le sacrificateur consultait les entrailles des victimes, il n'y trouvait jamais le signe de l'apaisement de la divinité. Et quand même l'homme eût abattu tous les arbres des forêts ; quand même il eût dressé un immense bûcher dans la plus vaste des plaines ; quand même il eût jeté dans ce bûcher tous les animaux qui volent dans l'air, tous ceux qui marchent sur la terre, tous ceux qui nagent dans l'eau ; quand même il s'y serait jeté lui-même, ce sacrifice eût été insuffisant. Pour expier l'injure faite à l'Etre infiniment parfait, et par cela même d'une malice infinie, il fallait une victime d'un prix infini.

La voix de la Miséricorde, qui s'était fait en-

tendre dans le jardin d'Eden, aux premiers jours du monde, quand le Seigneur Dieu avait dit à Adam coupable : « De la femme naîtra un fils qui écrasera un jour la tête du serpent », retentit plus tard dans les hauteurs des cieux. C'était la voix du Fils de Dieu qui disait à son Père : « Mon Père, les holocaustes offerts jusqu'ici à votre Majesté n'ont pu vous plaire; mais me voici, je viens moi-même. » Et, en effet, après quarante siècles de prophéties et de figures, un petit enfant naissait dans une ville de Juda et les anges faisaient entendre au-dessus de son berceau ce chant de paix et d'allégresse : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. »

Et les messagers célestes, en voyant les élus de Dieu le reconnaître aux signes caractéristiques annoncés par les prophètes, leur disaient : « Vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. » Et les bergers de Bethléem, se hâtant d'y aller, trouvèrent Marie et Joseph, et l'Enfant couché dans la crèche. Ils reconnurent de leurs yeux la vérité qui leur avait été dite touchant cet Enfant, et l'adorèrent comme le Sauveur, le Christ Seigneur envoyé pour expier les péchés du monde.

Jésus-Christ venait sur la terre pour expier les péchés du monde; aussi, à son entrée dans la vie, il apparaît sous les signes de l'immolation, comme une véritable victime.

Une étable, voilà son palais ; une crèche, voilà son berceau ; de la paille et quelques langes, voilà sa couche et ses vêtements.

O hommes, réjouissez-vous au pied de la crèche du Sauveur : par ses pleurs il lave vos crimes ; au jour de la circoncision, il commence déjà à les laver dans son sang. Quarante jours après sa naissance il est porté au temple de Jérusalem : Marie le dépose sur les bras du vieillard Siméon, et, sur les bras de ce saint vieillard, l'Enfant-Dieu, victime pour les hommes, offre à l'auguste Trinité ses abaissements, ses humiliations, ses souffrances, sa mort. En Egypte, n'accomplit-il pas encore sa mission de victime ?

Pendant trente ans à Nazareth, dans l'humble demeure de Marie, dans le modeste atelier de Joseph le charpentier, quelle obéissance ! quelle humilité ! quels sacrifices de tous les jours, de tous les moments !

Pendant les trois années que dura sa vie publique, quelle pénitence dans le désert ! que de mortifications, que de persécutions, que de fatigues, que de travaux chaque jour !

Au jardin des Olives, quelle cruelle agonie !

Chez Anne, chez Caïphe, chez Hérode, chez Pilate, que de dérisions, quels opprobres ! Au prétoire, quelle flagellation sanglante ! quel couronnement cruel ! Et pour qui trente-trois ans de Jésus-Christ passés dans une immolation continuelle,

dans un état habituel de victime ? Pour les hommes, pour tous en général et pour chacun en particulier.

C'est donc pour moi, ô mon Sauveur, que vous vous êtes fait victime tous les jours de votre vie ! Puis-je oublier tant d'amour, puis-je ne vouloir que chercher mes aises ?

Le moment est venu où le grand sacrifice va être consommé. Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, sort du prétoire couronné d'épines, chargé d'une croix, suivi d'une multitude immense qui l'accable d'injures et de coups. Placé entre deux malfaiteurs, il gravit la montagne du Calvaire, sur laquelle il succombera trois fois au milieu des douleurs les plus cruelles et des rires les plus moqueurs d'une soldatesque en furie. Dans le parcours, son cœur si sensible sera déchiré en rencontrant sa Mère agonisante et les filles éplorées de Jérusalem. Arrivé au sommet de la montagne, il livre aux bourreaux ses mains et ses pieds pour qu'ils soient percés de clous. Il faut qu'il souffre beaucoup dans sa chair pour expier les péchés de la chair. Les bourreaux élèvent la croix et la font retomber avec violence dans une cavité profonde sur le roc, et cette secousse élargit les blessures des pieds et des mains de l'Homme-Dieu porté par ses plaies. Tout Jérusalem l'insulte ; les princes des prêtres l'accablent de railleries et d'injures ; on passe de-

vant lui en fléchissant le genou, en branlant la tête, en lui criant de descendre de la croix : il faut qu'il expie par ses opprobres l'orgueil de l'homme.

On l'a dépouillé de tout, même de son dernier vêtement : à peine un linge ceint-il ses reins ; on tire au sort sa robe sous ses yeux; ses apôtres sont en fuite; Marie sa Mère agonisante à ses pieds ne peut qu'ajouter à ses douleurs ; son Père l'a délaissé. Et pourquoi tant de pauvreté, tant de dépouillement, tant d'abandon du ciel et de la terre ? Pour expier l'amour des richesses et l'attachement aux créatures qui sont la ruine de tant d'âmes.

O Jésus crucifié, Jésus rassasié d'opprobres, Jésus dépouillé de tout, apprenez-moi la mortification des sens, l'amour de l'humilité, le détachement des biens de la terre et le renoncement aux créatures. Jésus délaissé de votre Père dans les angoisses du Calvaire, apprenez-moi la patience et la soumission dans les délaissements spirituels, dans les angoisses du martyre moral.

Oui, ô Marie, ô ma Mère, debout à vos côtés au pied de la croix, je veux contempler Jésus crucifié : apprenez-moi à le connaître, apprenez-moi à l'aimer, apprenez-moi à l'imiter. Ce mystère m'effraie, et cependant, je le sens, il est mon salut, il est ma vie, il est ma protection, il est la force de mon esprit, il est la douceur de mon cœur, il est la joie de mon âme, l'appui

suprême de ma vertu, la protection de ma sainteté.

Mais quelle est donc la victime, quel est le prêtre de ce sacrifice unique qu'a vu la terre une seule fois ?

La victime, c'est le divin Fils de Marie, c'est le Verbe éternel fait chair dans son sein ; c'est la splendeur et la gloire du Père, qui a revêtu les faiblesses et les misères de l'homme pour pouvoir expier les péchés de l'homme et donner à chacun de ses actes une valeur infinie, capable de racheter des milliers de mondes. Le prêtre du Calvaire, nous dit saint Paul, c'est encore le Fils de Dieu, ce pontife éternel, saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs et plus élevé que les cieux.

Qui ignore que les bourreaux n'exercèrent leur cruauté sur la personne adorable de Notre-Seigneur que lorsque son heure fut venue, que lorsqu'il leur en eut donné le pouvoir au jardin des Olives ? C'est donc lui qui s'immole par la main des bourreaux ; c'est donc lui qui est le prêtre de ce grand sacrifice.

Et, pour la perfection du sacrifice, cette victime infinie sera-t-elle détruite ? Oui, elle le sera, elle mourra après trois heures du plus cruel supplice et des opprobres les plus inouïs. L'Homme-Dieu jette un grand cri en disant : « Tout est consommé », puis il baisse la tête et expire.

C'en est fait : Dieu est glorifié d'une gloire égale

à lui-même et l'homme est sauvé. La justice divine est surabondamment satisfaite, toutes les dettes de l'humanité sont entièrement payées et l'homme pécheur couvert des mérites de Jésus-Christ, uni à lui par la charité, peut relever la tête devant son juge, devant son père. Aussi, depuis la scène du Calvaire les rapports de l'humanité avec la divinité ne sont plus des rapports de crainte et de terreur, mais des rapports de miséricorde, de confiance et d'amour.

O mon âme, n'oublie pas que le sacrifice du Calvaire qui a sauvé le monde t'a sauvée toi-même, et qu'à Jésus victime, qu'à Jésus prêtre, tu dois ton salut et toutes les grâces qui le préparent, l'accomplissent et le consomment. Que Jésus soit donc ton espérance, ton amour et ta force !

CHAPITRE II

LE CŒUR DE JÉSUS CRUCIFIÉ, SOURCE FÉCONDE DE RICHESSES DIVINES POUR L'HUMANITÉ APPAUVRIE PAR LE PÉCHÉ.

Le Cœur de Jésus percé sur la croix devint pour l'homme prévaricateur une source féconde et intarissable de bénédictions et de grâces. Il puisa dans le sang divin du Sauveur non seulement le pardon de ses fautes, mais encore la puissance d'accomplir envers Dieu tous ses devoirs avec une perfection supérieure à celle d'Adam innocent.

L'homme coupable devait obtenir avant tout son pardon, et il l'obtint entièrement par le sacrifice de la divine victime. Mais l'homme, créature de Dieu, est encore obligé de l'adorer, de le remercier, de l'invoquer.

Rejeté de Dieu à cause de son péché, il lui était impossible d'accomplir seul ces quatre grands devoirs à l'égard de la divinité; c'est pourquoi le Seigneur avait ordonné sous la loi de Moïse qua-

tre espèces de sacrifices qui répondaient à chacun de ces devoirs, et qui, tirant leur vertu de la future victime du Calvaire, dont ils étaient la figure, aidaient l'homme avant sa Rédemption à demander pardon à Dieu, à l'adorer, à le remercier, à l'invoquer.

Les Juifs adoraient Dieu par l'holocauste, ils satisfaisaient à sa justice par la victime de propitiation, ils le remerciaient de ses bienfaits par l'oblation eucharistique, et ils lui demandaient de nouvelles faveurs par le sacrifice impétratoire.

Le but de l'holocauste était de reconnaître la suprême Majesté de Dieu, son souverain domaine sur toutes les créatures et sur l'homme en particulier, et d'obliger ce dernier à confesser son entière dépendance à l'égard du Créateur et la nécessité de se soumettre en toutes choses à sa volonté. Aussi, toutes les parties de la victime étaient consumées par le feu, et la fumée qui s'élevait du bûcher vers le ciel témoignait que Dieu est la source de tout bien, que nous n'en pouvons avoir aucun s'il ne nous est donné par sa munificence : comme la cendre du sacrifice marquait que l'homme devant Dieu n'est que cendre et poussière, qu'il est devant lui comme s'il n'était pas.

Le sacrifice propitiatoire était offert en expiation des péchés commis. Celui qui l'offrait mettait les mains sur la victime comme pour la charger

de ses iniquités. Le prêtre réservait pour lui-même une partie de cette victime et tout le reste était réduit en cendres. Par cette action, le pécheur reconnaissait la grandeur de ses crimes et la peine qu'il méritait, puisque la victime qui tenait sa place était mise à mort et consumée par le feu.

Dans les sacrifices eucharistiques et impétratoires, appelés hosties pacifiques, après avoir immolé la victime on la partageait en plusieurs parts : on en consumait la principale, et cette partie, qui était considérée comme celle de Dieu, était le signe de l'union qu'il voulait avoir avec ceux pour qui le sacrifice était offert ; la seconde partie était pour le prêtre qui servait de médiateur entre Dieu et le peuple ; la troisième était abandonnée à celui qui avait fourni la victime, et il la mangeait devant l'autel avec ses amis, dans un esprit d'union et de joie, pour entrer en communion avec Dieu, étant pour ainsi dire assis à sa table et participant à la même victime que lui.

Ces sacrifices figuratifs devaient cesser en présence de la réalité : le sacrifice de la croix les résume tous et opère avec une puissance infinie ce qu'ils ne pouvaient opérer que d'une manière imparfaite. Par lui les péchés des hommes sont effacés et la dette de l'humanité est payée surabondamment à la divine justice, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent. Mais par

lui encore le divin Sauveur accomplit avec une perfection infinie les autres devoirs de l'homme envers Dieu.

Afin de reconnaître le souverain domaine de son Père céleste et la puissance suprême qu'il a sur toutes les créatures sorties de ses mains, Jésus-Christ se laisse broyer comme dans un mortier sous les coups de la flagellation; il offre aux bourreaux ses pieds et ses mains pour être cloués à la croix et voit sa vie s'écouler et s'éteindre avec son sang.

Quelle destruction plus parfaite et plus digne pour proclamer hautement le souverain domaine du Créateur?

Par la générosité de son amour et de son sacrifice, Jésus-Christ offre à son Père une reconnaissance et des remerciements infinis, pour tous les bienfaits spirituels et temporels qu'il se plaît à répandre sur l'humanité.

Ses cinq plaies sont autant de voix d'amour qui crient à l'Amour infini : Merci, merci pour tous!

Et comme l'humanité toujours pauvre a sans cesse besoin des bienfaits de Dieu, Jésus-Christ prie pour elle avec des supplications infinies, et, pour prix des bienfaits qu'il sollicite en faveur des hommes, il offre à son Père son martyre intérieur, son agonie au jardin des Olives, les opprobres de sa passion, ses pieds et ses mains déchirés par les clous, son cœur percé par la

lance. Et la bonté divine, abaissant ses regards sur ces douleurs infinies, ne peut donner aux hommes sur la terre autant que méritent ces douleurs du Calvaire; et la Providence, grâce aux mérites de Jésus-Christ, enrichit le monde, malgré ses crimes, de bienfaits de tous genres dans l'ordre spirituel comme dans l'ordre temporel.

Oh ! que de richesses pour l'humanité dans la passion du Sauveur ! Elle est un océan immense, infini d'amour dans lequel tous les hommes peuvent puiser à chaque heure sans crainte qu'il diminue jamais.

Et Jésus-Christ, faisant part à l'humanité des mérites de sa passion et l'unissant à lui par les liens de la charité, donne aux œuvres de l'homme lui-même une puissance infinie.

Ainsi, unis à Jésus-Christ crucifié, nous adorons la Majesté de Dieu avec des adorations infinies; nous remercions la divine bonté avec des remerciements infinis, nous prions sa divine miséricorde avec des supplications infinies. Jamais Adam aux beaux jours de son innocence ne put s'élever si haut.

Et si, fidèle à la grâce première qui lui avait été donnée, l'homme innocent pouvait mériter une récompense éternelle, nous aussi, régénérés et enrichis dans le sang de Jésus-Christ, nous pouvons produire des œuvres d'une valeur infinie et dignes d'une récompense éternelle.

Qu'avons-nous à faire pour nous revêtir de cette puissance divine et nous enrichir de trésors éternels ?

Il faut nous unir d'esprit et de cœur à Jésus-Christ victime, à Jésus-Christ Sauveur ; il faut nous appliquer, par les moyens que nous indique l'Eglise, la prière, les bonnes œuvres, les mérites du Rédempteur.

Louange donc, reconnaissance, amour à Jésus-Christ Sauveur, à Jésus-Christ immolé sur le Calvaire. Oh ! avec la plus vive gratitude je contemplerai l'image de Jésus-Christ crucifié, je collerai mes lèvres sur ses plaies adorables et je puiserai dans ces fontaines du Sauveur les grâces ineffables qui en découlent pour m'aider à adorer Dieu, à le remercier, à l'invoquer par Jésus-Christ et avec Jésus-Christ.

CHAPITRE III

JÉSUS-CHRIST, PRÊTRE SELON L'ORDRE DE MELCHISÉDECH, INSTITUE LE SACERDOCE CATHOLIQUE ET LAISSE A SON ÉGLISE LE SAINT SACRIFICE DE LA MESSE.

Il existait, sous la Loi de nature, un sacrifice singulier très remarquable : c'etait celui de Melchisédech, roi de Salem, prêtre du Très-Haut. Ce royal pontife offrait au Seigneur du pain et du vin, qu'il distribua un jour à Abraham et à ses soldats revenant victorieux des cinq rois ligués contre Sodome. Après leur avoir fait part de son sacrifice, il les bénit et reçut d'eux la dîme de toutes les dépouilles ennemies. Saint Paul nous le représente sans père, sans mère, sans généalogie, n'ayant ni commencement ni fin de ses jours, et comme possédant seul un sacerdoce qu'il n'a hérité de personne et dans l'exercice duquel personne ne lui a succédé.

Dieu a voulu, dans la personne de ce grand personnage, nous donner dès les premiers temps la

figure la plus parfaite de Jésus-Christ, le Rédempteur promis.

Comme Melchisédech, Jésus-Christ est roi de la paix et pontife du Très-Haut. Mieux que lui, il est sans commencement ni fin : toujours subsistant et survivant à son sacrifice, ce divin Sauveur le continue dans le ciel et il en a établi la mémoire sur la terre, sous les espèces du pain et du vin. pour être distribué aux enfants de la foi d'Abraham victorieux des ennemis de leur salut, qu'il comble de bénédictions et de qui il reçoit les hommages.

Mais étudions cette vérité dans les écrits mêmes du grand Apôtre.

« Jésus-Christ, le pontife des biens futurs, étant venu dans le monde, est entré une seule fois dans le sanctuaire par un tabernacle plus grand et plus excellent que celui d'Aaron, qui n'a point été fait de main d'homme, mais qui est l'œuvre de la toute-puissance divine. Il y est entré non avec le sang des boucs et des génisses, mais avec son propre sang. Il est entré une seule fois dans le Saint des Saints et il y a trouvé la rédemption éternelle du genre humain. Médiateur du Nouveau Testament, il a expié les iniquités des hommes, afin que ceux qui sont appelés de Dieu reçoivent l'héritage éternel qu'il leur a promis.

« Et comme le Testament de l'Ancienne Alliance

avait été scellé dans le sang des boucs et des génisses, le Testament Nouveau fut scellé dans le sang du Sauveur. Bien différent du Pontife de l'Ancienne Alliance qui devait entrer dans le Saint des Saints de Jérusalem, après avoir immolé chaque fois de nouvelles victimes pour ses propres péchés et pour ceux de ses frères, le Pontife unique par excellence n'entre qu'une fois dans le Saint des Saints de l'éternité, teint de son propre sang qui a effacé tous les péchés du monde ; et, habitant pour toujours dans la gloire de son Père, il offre sans cesse pour l'humanité entière devant la face de Dieu son immolation du Calvaire. » (Hébr., IX, 11 et suiv.)

« Le Seigneur l'a juré et son serment est immuable : Jésus-Christ est le prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech ; si les autres prêtres se succèdent, c'est que la mort a puissance sur eux ; mais, Jésus-Christ ayant vaincu la mort, elle n'a plus de puissance sur lui, et comme il demeure éternellement, il possède un sacerdoce éternel. C'est pourquoi il peut sauver pour toujours ceux qui approchent de Dieu par son entremise, toujours vivant pour intercéder pour nous. » (Hébr., VII, 21 et suiv.)

« Ayant donc pour Pontife suprême, unique, éternel, Jésus Fils de Dieu qui est monté au plus haut des cieux, demeurons fermes dans la foi dont nous avons fait profession. Car le Pontife

que nous avons n'est pas tel qu'il ne puisse compatir à nos faiblesses, mais il a éprouvé comme nous toutes sortes de tentations, excepté le péché. Allons donc nous présenter avec confiance devant le trône de la grâce dans nos besoins. » (Hébr., IV, 14 et suiv.)

Saint Jean, le voyant de l'Apocalypse, ravi en esprit dans le ciel, vit dans les splendeurs de l'éternité ce que saint Paul décrit avec tant de profondeur dans son épître aux Hébreux.

Après avoir contemplé la Majesté de Dieu assise sur son trône semblable à l'émeraude, plus étincelant que le jaspe et la sardoine, et admiré les adorations que lui rendaient les vingt-quatre vieillards et les animaux mystérieux, saint Jean vit au milieu du trône un Agneau comme égorgé, qui était debout, portant sur sa tête les emblèmes des esprits de Dieu.

« Cet Agneau qui a effacé les péchés du monde vint prendre le livre que personne ne pouvait ouvrir de la main droite de Celui qui était assis sur le trône. Et après qu'il l'eut ouvert, les quatre animaux et les vingt-quatre vieillards se prosternèrent devant l'Agneau, ayant chacun des harpes et des coupes d'or pleines de parfums qui sont les prières des saints. Et ils chantaient un cantique nouveau en disant : Vous êtes digne, Seigneur, de prendre le livre et d'en ouvrir les sceaux, parce que vous avez été mis à mort et que par

votre sang vous nous avez rachetés, pour Dieu, de toute tribu, de toute langue, et que, de plus, vous nous avez faits rois et prêtres pour notre Dieu ; et nous règnerons sur la terre. Et je regardai encore, et j'entendis autour du trône et des animaux et des vieillards la voix de plusieurs anges, et il y en avait des milliers de milliers qui disaient à haute voix : L'Agneau qui a été égorgé est digne de recevoir puissance, divinité, sagesse, force, honneur, gloire et bénédiction. Et j'entendis toutes les créatures qui sont dans le ciel, sur la terre, sous la terre et dans la mer, et tout ce qui est dans ces lieux, qui disaient : A Celui qui est sur le trône et à l'Agneau bénédiction, honneur, gloire et puissance dans les siècles des siècles. Et les quatre animaux disaient : *Amen.* Et les vingt-quatre vieillards tombèrent sur leurs visages et adorèrent Celui qui est dans les siècles des siècles. » (Apoc., v, 7 et suiv.)

Comme saint Paul nous le recommande, ayons donc une singulière confiance au Pontife éternel qui intercède sans cesse pour nous devant la face de Dieu ; unissons, pour prix des grâces que nous sollicitons de la Miséricorde divine, nos prières à ses prières, notre immolation à son immolation.

A la vue de l'Agneau perpétuellement égorgé devant Dieu par amour pour nous, ne craignons pas, par amour pour lui, d'être des victimes perpétuellement immolées à nos devoirs, au bon

plaisir de Dieu, et, s'il le faut, à la malice même des méchants.

Jésus-Christ immolé sur la croix pour le salut du monde, retourné dans la gloire de son Père, continue dans le ciel son office d'intercesseur et de médiateur en faveur de l'humanité, criant grâce et miséricorde par ses blessures du Calvaire. Mais la terre qui a besoin d'un sacrifice visible qui frappe les sens, d'un sacrifice divin qui rattache l'humanité à la divinité, d'un sacrifice public qui relie les hommes entre eux, en sera-t-elle donc privée jusqu'à la fin des siècles ? Sera-t-elle obligée de recevoir d'une manière invisible, sans aucun moyen sensible, la grâce qui a découlé pour elle jusqu'à la fin des temps des plaies du Sauveur sur le Calvaire, et de contempler seulement avec l'œil de la foi les cicatrices de l'Agneau immolé debout devant le trône de son Père ?

Rassurons-nous : la sagesse infinie, la toute-puissance du Seigneur y a pourvu. Jésus-Christ, l'unique et éternel Pontife de la Nouvelle Alliance, a trouvé le secret de continuer ici-bas jusqu'au dernier jour de son Eglise le sacrifice du Calvaire qu'il perpétue au séjour de la gloire.

Se souvenant qu'il a été choisi par son Père pour être le Pontife éternel, selon l'ordre de Melchisédech, il offre à la Cène du pain et du vin qu'il change en son corps et en son sang ; les

donnant à ses apôtres qu'il a choisis lui-même pour être, eux et leurs successeurs, ses représentants dans son Eglise jusqu'à la fin des temps, il leur dit : « Faites ceci en mémoire de moi. »

Par ces paroles divines qui opèrent ce qu'elles disent, comme le *Fiat* divin qui jeta le monde dans l'espace, Jésus-Christ transmet son sacerdoce selon l'ordre de Melchisédech, à ses apôtres; il leur donne le pouvoir d'offrir le même sacrifice qu'il vient d'offrir lui-même; il leur donne la puissance de transmettre à leurs successeurs jusqu'au dernier jour du monde le sacerdoce divin dont il vient de les revêtir. Et pour qu'ils n'oublient pas qu'ils sont seulement ses représentants visibles dans l'oblation de l'auguste mystère, tandis que lui seul demeure le prêtre, le pontife éternel, il les oblige au saint autel de se servir, au moment de l'immolation, de ses propres paroles, comme si lui-même parlait et agissait à l'extérieur. Le prêtre ne dit-il pas sur le pain et sur le vin qu'il offre au sacrifice : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang ? » Et par ces paroles divines l'auguste sacrifice de la croix est renouvelé, Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, apparaît sur l'autel immolé comme au Calvaire, quoique d'une manière différente.

Aux apôtres, et, dans leurs personnes, à leurs successeurs seuls, les évêques et les prêtres validement consacrés, Jésus-Christ dit : Faites ceci

en mémoire de moi »; c'est-à-dire : Apôtres, évêques, prêtres, faites jusqu'à la fin du monde ce que moi, vrai Dieu, je viens de faire à la Cène; offrez à mon Père, en rémission des péchés, sous les espèces du pain et du vin, ce même corps et ce même sang que moi, demain, j'offrirai sur la croix d'une manière sanglante; et toutes les fois que vous ferez cette offrande, que vous mangerez ce pain céleste, que vous boirez ce vin mystérieux, vous annoncerez la mort du Seigneur; je vous le commande, offrez ce sacrifice jusqu'à ce que je vienne pour juger les hommes. »

Les évêques et les prêtres validement consacrés sont donc les seuls ministres du saint sacrifice de la messe.

Ecoutons sur cette importante vérité l'enseignement du saint Concile de Trente : « Si quelqu'un dit que par ces paroles : Faites ceci en mémoire de moi, Jésus-Christ n'a pas établi les apôtres prêtres et qu'il n'a pas ordonné qu'eux et les autres prêtres offrissent son corps et son sang, qu'il soit anathème. » (S. XXII, c. II.)

« Quoique Notre-Seigneur dût s'offrir lui-même une fois à Dieu son Père, en mourant sur l'autel de la croix pour y opérer la rédemption éternelle, néanmoins parce que son sacerdoce ne devait pas s'éteindre par sa mort, dans la dernière Cène, la nuit même qu'il fut livré, voulant laisser à l'Eglise, sa chère Epouse, son sacrifice visible, tel

que la nature des hommes le demande, et par lequel le sacrifice sanglant qui devait s'opérer sur la croix fut représenté et la vertu salutaire en fut appliquée pour la rémission des péchés que nous commettons tous les jours, se déclarant prêtre établi pour l'éternité, selon l'ordre de Melchisédech, il offrit à Dieu le Père son corps et son sang, sous les espèces du pain et du vin, et, sous les symboles de ces mêmes choses, il les présenta à ses apôtres qu'il établissait alors prêtres du Nouveau Testament ; et, par ces paroles : Faites ceci en mémoire de moi, il leur ordonna à eux et à leurs successeurs dans le sacerdoce de les offrir, ainsi que l'Eglise catholique l'a toujours entendu et enseigné ... C'est cette offrande pure qui ne peut être souillée par l'indignité et par la malice de ceux qui l'offrent, que le Seigneur a prédit par Malachie devoir être offerte en tous lieux à son nom qui devait être glorifié parmi les nations. » (S. xx. c. 1.)

Ainsi, sur tous les autels catholiques de l'univers, du nord au midi, de l'orient à l'occident, partout où un prêtre validement consacré, fût-il même indigne, offre le saint sacrifice de la messe, le sacrifice auguste de la croix est renouvelé et la vertu salutaire en est appliquée pour la rémission des péchés des hommes.

Loué soit à jamais l'amour de Jésus de me montrer dans la lumière de la foi, sur l'autel de

la terre comme sur l'autel du ciel, l'Agneau immolé debout devant son Père, offrant pour moi comme pour l'Eglise universelle, à la divine Miséricorde ses blessures du Calvaire et ses mérites de la croix ! J'aimerai donc le saint autel à l'heure surtout du sacrifice, et je viendrai avec bonheur y puiser chaque jour les richesses divines dont j'ai besoin au milieu de mes défaillances et de mes faiblesses quotidiennes ; j'y prierai pour les justes, j'y prierai pour les pécheurs, j'y prierai pour l'Eglise universelle, et dans ma charité je n'y oublierai pas les fidèles trépassés.

CHAPITRE IV

NOTION ET EXCELLENCE DU SAINT SACRIFICE DE LA MESSE.

La messe est le sacrifice de la Loi Nouvelle par lequel Jésus-Christ continuant celui de sa mort offre à Dieu pour nous par les mains des prêtres d'une manière non sanglante son corps et son sang sous les espèces du pain et du vin.

La messe est un véritable sacrifice; c'est une vérité révélée dans les saintes Ecritures, enseignée par la tradition, reçue par toute l'Eglise et spécialement définie par le saint Concile de Trente en ces termes: « Si quelqu'un dit que dans la messe on n'offre pas à Dieu un sacrifice véritable et proprement dit, qu'il soit anathême. » (S. XXII. c. 1.)

Il y a d'ailleurs dans la consécration eucharistique toutes les conditions requises pour un sacrifice proprement dit.

1° On y offre une chose sensible, c'est-à-dire, le corps et le sang de Jésus-Christ présent sous les espèces du pain et du vin;

2° Le sacrifice de la messe est offert à Dieu seul, comme au souverain Maître de toutes choses ; 3° il est offert par un ministre légitime, c'est-à-dire, principalement par Jésus-Christ et secondairement par les prêtres à qui le Sauveur en a donné le pouvoir ; 4° il est offert avec un rit extérieur et mystique, c'est-à-dire, par les paroles sacramentelles de la consécration, qui rappellent le mystère de la mort de Jésus-Christ sur la croix ; il s'y fait une sorte de destruction ou un changement de la chose offerte, car en vertu des paroles de la consécration il se fait une séparation mystique du corps et du sang de Jésus Christ, puisque le corps seul du Sauveur serait présent sous l'espèce du pain et son sang sous l'espèce du vin, si d'ailleurs Jésus-Christ n'était pas vivant et immortel dans l'Eucharistie. D'où il suit que Jésus-Christ dans l'Eucharistie est représenté dans un état d'immolation et de mort mystique ; en outre, Jésus-Christ par la communion perd son être sacramentel, en tant qu'il disparaît par la consommation des saintes espèces ; enfin, il est offert pour reconnaître le souverain domaine de Dieu sur toutes choses : la messe est donc un véritable sacrifice.

Considérons maintenant son excellence.

Toute l'histoire du Calvaire et du cénacle se trouve au fond de toutes les prières, de tous les rites de l'auguste sacrifice.

Nous sommes, en assistant à la messe, sur la

montagne même où se cimente dans le sang de l'Agneau la paix solennelle qui réconcilie le ciel et la terre. La croix du Sauveur est vraiment notre autel, et c'est l'Homme-Dieu qui toujours y officie comme pontife et s'offre comme victime.

O l'admirable et sublime invention de l'éternelle Sagesse ! la victime offerte c'est Dieu, le prêtre qui l'offre c'est Dieu, c'est à Dieu qu'il est offert... et puis, victime immolée de toute éternité par les décrets auxquels avait souscrit son amour, éternellement encore il s'offre et s'offrira pour la glorification de la Majesté suprême, au milieu des *sanctus* éternels des élus et des anges. Et c'est en unissant nos voix à celles des esprits bienheureux, que nous chantons avec eux au milieu du sacrifice cette hymne glorieuse de l'éternité.

Oh ! quel sacrifice que celui de nos autels !

L'homme réhabilité, l'amour a dû succéder à la crainte, le sacrifice a changé de face ; l'appareil formidable des immolations mosaïques a fait place à une simplicité digne d'une victime suffisante et parfaite et en rapport avec les tendresses réservées aux enfants d'une alliance toute d'amour, un peu de pain, un peu de vin, emblêmes de la vie, pour être offerts à Celui qui donne la vie et la conserve ; voilà tout ce qui compose, avec quelques paroles, le plus grand, le plus auguste, le plus saint, le plus vénérable des sacrifices, le seul digne de la grandeur et de la ma-

jesté de Dieu. La parole même de Jésus-Christ, Pontife suprême, écarte, échange la substance du pain et du vin.

Il n'y a plus sur la table mystique, après la consécration, que le corps et le sang de Jésus-Christ, aussi présent qu'il l'a été sur la croix et qu'il l'est dans le ciel.

Puis, comme dans les sacrifices pacifiques qui l'avaient figuré, l'homme s'identifie à la victime et participe à l'offrande. « Ma chair est vraiment une nourriture et mon sang un breuvage... prenez et mangez. »

O communion de Dieu à l'homme, magnifique excès de l'amour infini qui veut être victime et nourriture, qui veut faire du sacrifice un moyen de s'unir à ceux qui le cherchent, de fortifier de sa chair et de son sang ceux qui doivent le confesser devant les persécuteurs et le monde, de vivifier de sa charité toute son Eglise pour la soutenir et l'embraser !

Tel est le sacrifice de la Nouvelle Alliance, le sacrifice chrétien, que nous appelons le saint sacrifice de la messe.

Ayant une valeur infinie, ce sacrifice peut donc acquitter surabondamment toutes nos dettes.

Oui, s'unir, en assistant au saint sacrifice, aux mérites infinis de cette victime, c'est rendre à Dieu le plus grand des hommages, c'est lui adresser la plus sublime action de grâces, c'est ré-

pandre à ses pieds la plus puissante prière, c'est offrir à sa justice la plus juste, la plus digne satisfaction; c'est de toutes les œuvres que nous puissions faire, celle qui est la plus méritante, la plus profitable, la plus sainte, la plus chère à Dieu, la plus redoutable à l'enfer.

Nous si pauvres, si impuissants, si faibles, nous pouvons tout par le saint sacrifice, nous pouvons des milliers de fois fermer l'enfer et ouvrir le ciel: nous pouvons transporter des flammes expiatrices dans le séjour des joies éternelles des milliers de nos frères; nous pouvons pour nous, pour nos amis, pour des milliers de pécheurs, pour les nations infidèles, puiser abondamment dans l'inépuisable océan des grâces divines et le repentir, et le pardon, et la force, et la foi, et l'amour. Notre puissance au saint sacrifice est la puissance même de Dieu, car c'est Dieu qui demande, c'est à sa prière même que nous unissons notre faiblesse. Il n'y a que notre foi, notre pénitence, notre ferveur plus ou moins grande, qui puissent imposer des limites aux effets d'un sacrifice dont les mérites sont sans limites. Les justes de l'Ancienne Alliance furent quatre mille ans à attendre cette oblation pure et sans tache; nous vivons, nous, parmi les nations privilégiées qui la possèdent et l'ont en leur pleine disposition: Oh! combien nous devrions priser un tel bonheur et mettre à profit ce trésor ouvert à notre salut!

Dans les temps de la primitive Eglise, alors que tout chrétien était prêt au martyre et que des saints — *Sancta Sanctis* — assistaient seuls au saint sacrifice, alors les fidèles purs comme des anges, s'arrachant, pour éviter le regard de leurs persécuteurs, au repos même nécessaire à la nature, allaient durant le silence des nuits passer des heures entières dans les immenses sépulcres des Catacombes, où tout leur bonheur était d'entendre le saint sacrifice de la messe et de participer à l'auguste mystère.

O beaux souvenirs de notre antique Eglise, qui vivez et palpitez encore dans tout l'ensemble de notre liturgie, et sous chaque cérémonie, et sous chaque parole accessoire à la dignité du saint sacrifice; ô bonne odeur des premiers siècles chrétiens, charité brûlante des Etienne et des Laurent, pureté des Cécile et des Agnès, embrasez nos cœurs, afin que connaissant l'excellence du sacrifice, nous aimions à y assister et à venir y puiser, pour nous et pour nos frères, les grâces abondantes dont il est la source.

CHAPITRE V

LE SAINT SACRIFICE DE LA MESSE EST LA REPRÉSENTATION ET LA CONTINUATION DU SACRIFICE DE LA CROIX.

Réjouissons nous, pieux lecteurs, parce que Jésus-Christ a laissé à son Eglise jusqu'à la fin des siècles le saint sacrifice de la messe, pour être perpétuellement offert en tous lieux, selon la parole du prophète. Il n'y a pas un seul moment du jour ou de la nuit, et il n'y en aura pas un seul jusqu'à la dernière heure de l'Eglise, où le sang de Jésus-Christ ne coule sur quelque autel catholique, pour tous les hommes en général et pour chacun de nous en particulier. Je puis donc à chaque instant de mon existence, au milieu de mes insomnies, comme au milieu de mes occupations les plus multipliées, m'associer pour fortifier ma faiblesse à Jésus-Christ, sans cesse immolé pour moi sur l'autel. Rappelez-moi, ô mon Sauveur, cette pensée dans les tentations, dans les combats de la vie spirituelle, dans les

épreuves ou les persécutions de ma vocation, dans les angoisses du découragement, dans les difficultés de mes entreprises, dans la durée et l'intensité de mes souffrances, dans l'abandon des créatures, dans l'agonie de ma dernière heure, et soutenu par la vertu toute puissante de votre sang divin versé sans cesse pour moi, à l'exemple du grand Apôtre, je ne me laisserai point abattre par les défaillances et les infirmités de la nature, je me fortifierai contre les faiblesses de tous genres.

C'est à l'adorable sacrifice de l'autel que les saintes âmes doivent toute leur énergie et cet esprit d'abnégation et de dévoûment qui les distingue ; c'est par lui que les âmes ordinaires se soutiennent dans la pratique de la vertu commune ; c'est à lui que l'on doit le retour sincère de tant de pécheurs à Dieu ; c'est lui qui arrête les puissances de l'enfer déchaînées contre l'Eglise ; c'est lui qui change les fléaux de la justice divine en instruments de miséricorde ; c'est à lui que l'on doit la patience, la longanimité de Dieu irrité sans cesse par les crimes des hommes, mais apaisé aussi sans cesse par le sang de l'Agneau toujours immolé. Si le sacrifice de la messe cessait un instant, le monde périrait écrasé sous le poids de ses crimes, et à la fin des temps il faudra qu'il cesse pour que les cieux soient ébranlés, pour que le soleil, la lune et les étoiles tombent du firmament, pour que la terre soit réduiteen cendres

Comprenons donc la richesse, la puissance, l'efficacité du saint sacrifice de la messe ; et pour l'aimer davantage, souvenons-nous qu'il est la représentation réelle et la continuation véritable du sacrifice de la croix.

En dehors du sacrifice, par la présence réelle de Jésus-Christ au saint Sacrement de l'autel, l'église ou la chapelle catholique est vraiment le paradis de la terre où le Dieu d'amour habite sur son trône, pour nous réjouir et nous bénir. Mais à la sainte messe, l'église ou la chapelle n'est plus le ciel d'ici-bas; c'est le Calvaire avec sa réalité, l'autel est la croix où Jésus-Christ s'immole. Ici point d'images, point de figures, point de symboles, comme dans les stations du chemin de la croix qui décorent les murailles de nos temples. C'est la réalité, c'est Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, véritablement immolé sur l'autel comme sur la croix. Il n'est pas mort, parce qu'il ne peut plus mourir, mais il est dans un état de mort : son corps est d'un côté dans la sainte hostie, et son sang est de l'autre dans le calice, comme son corps après qu'il eut rendu le dernier soupir était suspendu à la croix, tandis que son sang versé jusqu'à la dernière goutte baignait le rocher du Calvaire. Ainsi, la séparation des saintes espèces représente parfaitement la mort du Sauveur.

O bonté divine, éclairez, fortifiez ma foi quand

j'assiste à l'auguste sacrifice de nos autels ; montrez-moi dans les diverses préparations de la sainte liturgie, les scènes multiples de la passion de l'Homme-Dieu ; mais lorsque le moment solennel est arrivé, lorsque le prêtre a prononcé séparément sur le pain et sur le vin les paroles mystérieuses et que je m'incline dans la poussière pour adorer mon Dieu, rappelez-moi que je suis réellement au pied de la croix. Alors, pénétré des sentiments ds l'adoration la plus profonde et de l'amour le plus vif, je contemplerai sur l'autel, depuis l'élévation jusqu'après la communion du prêtre, mon Sauveur réellement immolé comme sur le Calvaire ; j'offrirai à l'auguste Trinité cette immolation divine, je m'unirai d'esprit et de cœur à la sainte victime, et avec elle je glorifierai mon Dieu en esprit et en vérité.

Le saint sacrifice de la messe n'est pas seulement la représentation réelle du sacrifice de la croix, il en est aussi la continuation ; ainsi, par lui le sacrifice de la croix est perpétuel.

La foi ne nous dit-elle pas que l'autel présente la même victime, le même sacrificateur que sur la croix ?

Je vois sous les voiles des espèces eucharistiques le même corps de Jésus-Christ qui fut offert sur la croix ; c'est la même victime, cette hostie pure et sans tache qui est offerte au nom de Dieu d'une extrémité du monde à l'autre. C'est

le même sacrificateur, car Jésus-Christ fait continuellement sur l'autel entre les mains des prêtres ce qu'il faisait sur la croix et ce qu'il continue dans le ciel, où il est notre pontife s'offrant sans cesse à son Père pour l'expiation de nos péchés. Ici comme sur la croix il prie, il intercède, il se dévoue pour nous, et, ici comme sur la croix, son amour est le glaive qui l'immole. Jésus-Christ est le véritable prêtre agissant par sa vertu divine et s'immolant lui-même par le glaive de son amour ; le prêtre visible n'est que l'instrument dont il se sert; et, au moment de l'immolation de la divine victime, ce n'est point la parole d'un homme que vous entendez, c'est la parole de Jésus-Christ lui-même.

Mais que fait donc le prêtre ordinaire, debout à l'autel ? Il fait ce que Marie faisait, debout au pied de la croix. Il s'immole comme elle avec Jésus-Christ pour le salut du monde. Malheur au prêtre qui n'accomplit pas tous les jours de sa vie, pour avoir l'honneur de monter tous les jours au saint autel, cette mission de sacrifice que lui a commandée le pontife en lui imposant les mains : « Imitez Jésus victime que vous traitez au saint autel; *imitamini quod tractatis.* »

Le sacrifice de l'autel est le même que celui du Calvaire, seulement il diffère dans la manière dont la victime est immolée. Sur la croix, Jésus-Christ s'est offert par lui-même et a été immolé

d'une manière sanglante; sur l'autel, il s'offre par les mains du prêtre et est immolé d'une manière mystique. Au Calvaire, il souffrit, il mourut en répandant son sang au milieu des tortures les plus cruelles et mérita à l'infini : au lieu que sur l'autel il ne souffre plus et ne meurt plus. Son sang n'est pas réellement séparé de son corps : il n'y a qu'une séparation et une mort mystiques, comme nous l'avons dit plus haut.

La victime disparaît à la communion du prêtre par la consommation des saintes espèces; mais il n'y a plus ni mort, ni destruction réelle; cette adorable victime existe pour jamais et s'offre sans cesse à Dieu dans un état de gloire et d'impassibilité.

Ainsi le Calvaire et l'autel portent la même victime ; ils servent au même sacrifice qui s'est accompli une fois sur la croix et qui se continue et se renouvelle à l'autel tous les jours et à chaque instant du jour.

Le sacrifice ne peut plus être sanglant; Jésus-Christ ressuscité est glorieux, impassible et immortel. Sa mort naturelle ne devait durer que quelques heures, mais il était arrêté dans les décrets de son amour, que ce grand sacrifice serait renouvelé chaque jour d'une manière mystique et cependant réelle. Son sang, prix suffisant et surabondant de la rédemption des hommes, son sang divin était répandu ; mais il fallait qu'il fût

appliqué. La passion de Jésus-Christ a conquis et amassé le trésor ; c'est le sacrifice de la messe qui le distribue. Jésus-Christ sur la croix est mort pour tous en général et pour chacun en particulier ; mais c'est à l'autel et à la table sainte que tous et chacun viennent participer au sacrifice.

C'est donc pour moi, ô mon divin Sauveur, que vous vous immolez chaque jour sur l'autel, pour m'appliquer cette part précieuse qui me revient de votre immolation sanglante. Oh ! ne permettez pas que je la néglige par mon insouciance et mon abandon du sacrifice, par ma lâcheté et ma tiédeur en y assistant. Eh quoi ! Jésus-Christ s'immole sur l'autel pour me revêtir des mérites de sa passion et m'inonder des richesses de son amour du Calvaire, et je serais insensible, peut-être peu recueilli, peu respectueux en présence de la divine victime !

O mon Sauveur, ne permettez pas une semblable ingratitude, ranimez ma foi et mon amour au divin sacrifice de l'autel, et faites-moi la grâce d'y puiser chaque jour les richesses divines que vous m'offrez pour répondre à vos desseins de miséricorde sur moi.

CHAPITRE VI

A L'AUTEL, COMME SUR LA CROIX, JÉSUS-CHRIST AIDE L'HOMME A ACCOMPLIR SES GRANDS DEVOIRS ENVERS DIEU.

Jésus-Christ au saint sacrifice de la messe fait ce qu'il faisait sur la croix : il aide l'homme à adorer Dieu, à lui demander pardon, à le remercier, à l'invoquer.

Jésus-Christ aide l'homme à adorer Dieu. Le Sauveur depuis la consécration jusqu'à la communion du prêtre est dans un état d'immolation, dans un état de mort. Donc pendant tout ce temps, Jésus-Christ adore Dieu d'une manière infinie. Il reconnaît et publie par ses anéantissements que son Père est le Créateur, le Souverain Seigneur de toutes choses et qu'il peut et a le droit de tout réduire, l'homme lui-même et dans son corps et dans son âme, à l'état où il le voit.

C'est ainsi que Dieu est adoré au saint sacrifice de la messe par Dieu lui-même et que l'homme secondé des mérites de Jésus-Christ est invité, entraîné à s'unir au divin Sauveur pour adorer Dieu avec lui et par lui.

Dans le sacrifice de la messe, pieux fidèles, unis par la charité à Jésus-Christ anéanti, immolé sur l'autel, vous êtes tous ensemble la victime sacrifiée, brûlée, consumée en l'honneur de Dieu. Toute la Cité sainte, dit saint Augustin, rachetée par le sang de Jésus-Christ, c'est-à-dire, toute l'assemblée et la société chrétienne, est offerte à Dieu comme un sacrifice universel par le Grand-Prêtre qui l'offre pour nous.

Ce n'est donc pas Jésus-Christ seul qui doit offrir à l'autel ses anéantissements pour reconnaître et adorer le souverain domaine de Dieu; unis à Jésus-Christ par la charité, les fidèles et le prêtre doivent déposer dans ses mains leurs propres anéantissements, pour être offerts par lui en holocauste à la divine Majesté. Sous la loi de Moïse la victime entière devait être consumée par le feu en signe d'adoration. Or la victime entière de l'autel est Jésus-Christ et le peuple saint qu'il s'est en quelque sorte identifié.

Ames chrétiennes, pendant le saint sacrifice, offrez donc en signe d'adoration à la Majesté sainte, vos anéantissements avec les anéantissements de Jésus-Christ. Offrez lui l'humilité réelle de votre esprit, vos chagrins et vos angoisses, offrez-lui la mortification de vos sens et vos souffrances corporelles; offrez-lui vos épreuves et vos contrariétés de tous genres, offrez-lui votre cœur pour être entièrement consumé de

son amour; offrez-lui le sacrifice des créatures et votre soumission en toutes choses à sa divine volonté. C'est ainsi que par vos anéantissements volontaires, unis à ceux du Sauveur immolé sur l'autel, vous accomplissez avec perfection le grand devoir de l'adoration envers Dieu.

Au saint sacrifice de la messe, Jésus-Christ aide l'homme à demander pardon à Dieu.

Coupable en venant au monde, coupable dans son enfance, coupable dans sa jeunesse, coupable dans l'âge mûr et dans la vieillesse, sans cesse pécheur, l'homme a sans cesse besoin de solliciter son pardon. Cette nécessité indispensable, l'homme l'oublie souvent, et Jésus-Christ, immolé au saint sacrifice pour les péchés des hommes, vient lui rappeler ce grand devoir. Plus que cela Jésus-Christ lui-même sur l'autel sollicite son pardon. Il offre à son Père tout ce qu'il a souffert pendant sa vie, tous les opprobres, toutes les douleurs de sa passion, tous les mérites qu'il a conquis sur la croix. Immolé comme sur le Calvaire, avec son corps déchiré par la flagellation et les clous du crucifiement, il crie grâce et miséricorde pour le pécheur et lui offre le don du repentir et la promesse du pardon.

Si le pécheur assiste au saint sacrifice de la messe comme il convient, s'il s'unit à la victime de propitiation pour demander pardon à Dieu, il en sortira le cœur contrit et humilié; ses fautes

journalières de faiblesse lui seront remises, et, s'il est coupable de fautes graves, il y trouve la force d'aller s'humilier dans le sacrement de pénitence où le Dieu des miséricordes lavera ses iniquités dans son sang par l'absolution sacramentelle.

Ayez donc confiance, âmes pieuses, dans l'efficacité du saint sacrifice pour la rémission des péchés, puisque vous avez le bonheur d'y assister chaque jour, déposez-y toutes vos faiblesses quotidiennes avec une véritable douleur, et le sang de Jésus-Christ en les effaçant, vous donnera une nouvelle énergie pour la pratique de la vertu.

Au saint sacrifice de la messe, Jésus-Christ aide l'homme à remercier Dieu.

Tous les jours, à chaque instant du jour, nous sommes comme accablés des bienfaits de Dieu, et dans l'ordre de la nature, et dans l'ordre de la grâce. La vie que nous avons, l'air que nous respirons, le pain que nous mangeons, l'eau et le vin que nous buvons, le vêtement qui nous couvre, la maison qui nous abrite, la santé que Dieu nous conserve ou nous rend, les biens temporels que la Providence nous dispense dans nos besoins, les amis et les protecteurs qu'elle nous donne, etc., ne sont-ce pas là des bienfaits de Dieu ? Et dans l'ordre de la grâce, que de bonnes pensées, que de pieux mouvements de la part de Dieu ! Que d'instructions, que d'avis, que de

saints sacrifices, que de sacrements ! Ne sont-ce pas là encore des bienfaits d'un ordre supérieur ?

Je laisse de côté les bienfaits extraordinaires de la nature et de la grâce que de loin en loin la bonté divine nous ménage.

Et les âmes généreuses, de quelle abondance de dons de Dieu ne sont-elles pas enrichies ! La bonté divine sait changer pour elles en bienfaits de miséricorde, la malice des méchants, la malice même du démon.

Il nous faut donc sans cesse remercier Dieu. Mais trop souvent l'homme oublie ce devoir et Jésus-Christ immolé sur l'autel vient le lui rappeler et l'inviter à s'unir à lui pour témoigner à Dieu sa gratitude. C'est ainsi qu'en s'unissant à la victime eucharistique l'homme remercie Dieu avec des louanges infinies.

Pourquoi tant d'hommes, tant de femmes dans le monde paraissent-ils déshérités des dons surnaturels de Dieu et parfois des dons naturels que semble réclamer leur position difficile ? c'est qu'ils ne viennent pas remercier Dieu avec Jésus-Christ au saint autel, des bienfaits qu'il leur prodigue, et que Dieu se retire des ingrats. Ames chrétiennes, sensibles aux bienfaits de Dieu, qui avez à cœur de le remercier chaque jour au saint autel avec la victime eucharistique, dites-nous si la bonté divine vous abandonne, si elle vous délaisse dans vos épreuves, si elle ne sait pas chan-

ger pour vous en bienfaits spirituels les malheurs temporels. Témoignez donc à la divine Miséricorde votre reconnaissance pour tout le bien et pour tout le mal qui vous arrive, unissez vos louanges et vos actions de grâces, aux louanges et aux actions de grâces de Jésus-Christ votre Sauveur et comptez sur son amour infini qui ne fait jamais défaut à ceux qui le chérissent et se dévouent à son amour.

Au saint sacrifice de la messe, Jésus-Christ aide l'homme à prier Dieu.

Pendant l'oblation de la divine victime, ce n'est pas seulement l'homme individuel qui prie, le peuple réuni qui prie, le pontife ou le prêtre, nouveau Moïse qui prie, c'est Jésus-Christ, vrai Dieu, Jésus-Christ, le Pontife éternel qui prie pour vous et avec vous, ce sont les cinq plaies de nos corps adorable, qui, comme autant de voix suppliantes, s'élèvent pour nous avec une efficacité toute puissante vers le trône des miséricordes.

Oh ! si nous nous unissons à lui au saint sacrifice de la messe pour prier Dieu, pour solliciter de son infinie bonté les bienfaits spirituels et temporels, en demandant par dessus toutes choses que son règne arrive en nous et en nos frères, nous sommes sûrs d'être exaucés autant qu'il est utile à notre salut ou à notre sanctification. Aimons donc, dans nos besoins sans cesse renaissants, dans les besoins de nos frères aussi mul-

tipliés que les nôtres, comme dans les grandes peines et les grandes misères de la vie, ainsi que dans les calamités publiques, à recourir à la prière, en nous unissant à Jésus-Christ au saint sacrifice de la messe. Alors Dieu voyant son divin Fils devenu suppliant pour nous et avec nous ne pourra s'empêcher d'exaucer nos supplications. Il détournera de nous les coups de sa justice ou nous donnera la grâce de les supporter avec patience pour le plus grand bien de nos âmes; sa Providence nous viendra en aide par des secrets à elle seule connus; son amour nous consolera dans nos peines, et peut-être elle les changera en joie dès ce monde; sa divine lumière en soutenant nos défaillances nous montrera la récompense éternelle promise à l'épreuve chrétiennement supportée et la douce onction de la grâce, nous élevant au-dessus des injustices des hommes, nous fera vivre pour Dieu seul dans la paix de Dieu, heureux d'aller le posséder un jour dans les splendeurs de la gloire.

Puisque le saint sacrifice de la messe est un si riche trésor des dons de Dieu, allons-y puiser avec confiance et aimons à y assister non seulement aux jours d'obligation, mais encore le plus souvent qu'il nous sera possible.

Quelles sont heureuses les âmes à qui il est donné d'y assister chaque jour et qui savent s'unir d'esprit et de cœur à la divine victime de l'autel !

CHAPITRE VII

MIRACLES DE LA PUISSANCE DIVINE RELATIFS AUX DEUX PREMIÈRES FINS DU SACRIFICE

Déjà nous avons vu dans le 1er volume la puissance divine permettre à la mort d'adorer la sainte victime immolée sur l'autel en la personne de saint Pascal Baylon : voyons-la opérer des prodiges d'un autre genre, pour permettre à de fervents adorateurs de la divine victime de la contempler et de l'adorer sur l'autel du sacrifice.

François de Durazzo, frère lai de l'ordre séraphique, avait une singulière dévotion au saint sacrifice de la messe. Préposé à l'office de la cuisine il avait reçu l'ordre de ses supérieurs de n'assister qu'à une seule messe, le matin, pour ne pas laisser en souffrance les devoirs de sa charge. Il se dédommageait de cette privation en s'unissant de cœur et d'intention aux messes qui se célébraient à l'église du monastère ; lorsqu'il entendait sonner l'élévation, il se prosternait à terre et adorait profondément le Seigneur Jésus au

moment de son immolation mystique sur l'autel. Et Dieu, pour témoigner combien les pieux hommages de son fidèle serviteur lui étaient agréables, daigna opérer un prodige merveilleux.

Un jour de fête, dès qu'il entendit sonner l'élévation de la grand'messe, il se prosterna selon sa coutume, tourné vers l'Eglise et fit à Dieu cette prière : « Seigneur mon Dieu, la sainte obéissance ne me permet pas d'aller vous voir et vous adorer au pied du saint autel, mais béni soit toujours votre divin vouloir ! » A peine avait-il achevé sa prière que les quatre murs qui séparaient la cuisine de l'église s'entrouvrirent et par cette ouverture il put commodément voir le prêtre à l'autel et l'élévation de l'hostie et du calice et rendre ses humbles hommages à l'Agneau immolé. Les murs se rejoignirent ensuite comme ils étaient auparavant : il resta cependant au lieu même de l'ouverture miraculeuse, comme pour en perpétuer le souvenir, certains indices remarquables que l'on voit encore aujourd'hui au couvent d'Oiera, où habitait le serviteur de Dieu et où son corps est conservé précieusement. (Marc de Lisbonne, Chron. des Frères-Mineurs, II s. l. VIII. c. 18.)

La bienheureuse Jeanne-de-la Croix, religieuse du même ordre en Castille, reçut du ciel une faveur à peu près semblable.

Un jour qu'elle se confessait pendant la messe conventuelle, son confesseur lui dit d'aller vite à

l'adoration du Saint-Sacrement. Elle partit aussitôt et comme elle arrivait dans une loge contigüe à l'église, elle entendit sonner l'élévation de la messe; elle se jette à genoux pour adorer de loin de toutes les affections de son âme la victime immolée qu'elle ne pouvait contempler des yeux du corps. Tandis qu'elle se tenait ainsi agenouillée, le visage tourné vers l'autel, tout à coup il se fit une large ouverture dans le mur qui séparait le cloître de l'église. De là elle voit de ses yeux le prêtre qui élève le calice, les sœurs qui prient dans le chœur, enfin tout le reste des saintes cérémonies.

Après qu'elle eut satisfait sa dévotion elle s'aperçut que le mur avait repris sa première forme ; seulement, la dernière pierre où les deux parties du mur se rejoignirent demeura plus blanche que les autres et portant la figure d'une croix. Cette pierre fut depuis recouverte d'un grillage doré et fut toujours tenue en grande vénération par les religieuses qui allaient volontiers y faire leurs prières.

La même religieuse se trouvait, le Samedi-Saint, retenue au lit par une grave maladie, et entendant sonner la cloche qui annonçait la fin du deuil sacré et l'approche des joies pascales, elle se mit à prier le Seigneur et à lui rendre grâces de tout ce qu'il avait fait et souffert pour le salut des hommes. Depuis ce moment jusqu'à la fin du

sacrifice, elle entendit de sa couche toutes les paroles que prononçait le prêtre à l'autel et les religieuses dans le chœur, comme si elle s'y fut trouvée elle-même présente et elle eut le bonheur de voir Notre-Seigneur dans la gloire de sa résurrection pour l'adorer à son aise au milieu des esprits célestes qui l'entouraient. (Barthel Cimarollo, Chron. des Frères-Mineurs, s 4. l. II. c. 7.)

Que de fois la victime de propitiation a obtenu au saint autel la conversion de grands pécheurs!

Ce fut le 3 décembre 1836, pendant qu'il célébrait le saint sacrifice à l'autel de Notre-Dame-des-Victoires que M. Des Genettes, de glorieuse mémoire, entendit à plusieurs reprises ces paroles : « Consacre ta paroisse au saint Cœur de Marie », et qu'au sortir de l'autel il dressa les statuts de l'Archiconfrérie du très-saint et immaculé Cœur de Marie pour la conversion des pécheurs. Pour signe extérieur de la révélation qui lui avait été faite en faveur des pauvres pécheurs. s'il les consacrait au très-saint Cœur de Marie, il avait demandé à la très-sainte Vierge la conversion miraculeuse du dernier ministre de Louis XVI, près de qui jusque là il ne lui avait pas été permis d'approcher. Cette grâce fut instantanée et complète, et M. Des Genettes, comme il me l'a raconté lui-même à Paris avec une émotion toute divine, ne douta plus de la révélation qui lui avait été faite pendant le saint sacrifice en faveur

des pauvres pécheurs, et il eut d'avance la certitude du succès de son œuvre.

Personne n'ignore avec quelle rapidité merveilleuse cette Archiconfrérie pour la conversion des pécheurs, s'est répandue sur tous les points du globe, et quelles grâces de conversion elle opère chaque jour depuis plus de quarante ans.

Les annales de l'Archiconfrérie envoient chaque mois aux diverses parties du monde, l'histoire merveilleuse des conversions les plus étonnantes obtenues par la célébration des saints mystères à l'autel du Saint-Cœur de Marie dans le sanctuaire de Notre-Dame-des-Victoires, jadis délaissé, mais devenu, depuis 1836, un des pèlerinages du monde les plus fréquentés.

Qu'il me soit permis de citer un fait dont j'ai été témoin, et qui ressemble à beaucoup d'autres faits rapportés par les annales de l'Archiconfrérie.

J'avais érigé dans ma première paroisse, le 15 août 1843, l'association du saint et immaculé Cœur de Marie. Peu de temps après un noble jeune homme à belles qualités humaines, mais qui, au milieu des folies du monde, avait perdu la santé, la foi et toute habitude religieuse, venait mourir chez une de ses tantes toute dévouée à ce neveu orphelin comme à sa sœur devenue, depuis le départ de son frère, religieuse de Notre-Dame. Cette femme chrétienne prodigua au ma-

lade les soins les plus affectueux et ne négligea rien pour travailler au salut de son âme. Elle priait et elle faisait prier pour lui, elle essayait de ranimer la foi dans son cœur; elle me ménagea pendant plusieurs mois des entrevues de politesse avec ce jeune homme qui aimait sa sœur, si digne du reste de toute son affection. Au souvenir de sa sœur, le malade me recevait volontiers et semblait heureux lorsque je lui parlais d'elle; si j'essayais d'aller plus loin il s'assombrissait et paraissait fatigué. Cependant il était poli près de de moi, lors même que je tâchais de lui faire sentir la nécessité de revenir à Dieu; mais il entrait en fureur et n'avait que des blasphèmes à la bouche lorsque sa tante lui parlait de se confesser. Notre pauvre jeune homme déclinait chaque jour, la mort avançait à grands pas, la conversion seule ne faisait aucun progrès, elle semblait même devenir plus difficile que jamais. Je m'adressai alors au vénérable Fondateur de l'Archiconfrérie, je lui recommandai cette âme, objet de tant de larmes, et je le conjurai d'offrir la sainte messe plusieurs fois à l'autel du Saint-Cœur de Marie pour solliciter sa conversion. Mais la Mère des miséricordes semblait sourde à nos instances, lorsqu'une crise effrayante annonce que le moment fatal approche. A la vue de ce danger imminent, j'appelle une ancienne domestique de la maison paternelle du malade et

je la prie d'aller dire nettement au jeune homme qu'il n'a plus que quelques heures à vivre et qu'il faut se confesser au plus tôt. A cette fin, j'allais célébrer le saint sacrifice à l'autel de la très sainte Vierge devant cette image de Marie où sa sœur elle-même avait reçu tant de grâces. En m'unissant d'intention aux prières qui se continuaient à Notre-Dame des Victoires, je monte à l'autel, et après s'être recommandée à la très sainte Vierge, la pieuse fille va faire ma commission près du malade, en l'avertissant qu'on offre pour lui en ce moment le saint sacrifice. A peine la domestique toute tremblante a-t-elle dit quelques mots que le jeune homme sort comme du profond sommeil de l'impiété, la foi aussitôt se rallume dans son cœur. Sans hésitation et sans murmure, avec l'accent de la reconnaissance il dit : « Que ma sœur est bonne ! que M. le Curé est bon ! aidez-moi à me préparer de suite pour me bien confesser, et priez M. le Curé de venir aussitôt qu'il aura terminé la messe. » Comme je descendais de l'autel la pieuse fille vient me faire part de la bonne nouvelle, et j'allai voir le malade qui était dans les meilleurs sentiments; je le confessai avec bonheur et je partis le jour même, selon son désir, le recommander, lui et sa sœur. sur le tombeau du bienheureux Père de Mattaincourt.

A mon retour, je le trouvai meilleur encore, ré-

signé à la volonté divine; et plusieurs semaines après, s'étant confessé de nouveau et ayant reçu les sacrements, il rendit en paix son âme à Dieu.

A ces merveilles, de date récente, ajoutons-en une de l'histoire, où la victime de propitiation a obtenu la conversion de pécheurs obstinés.

La vie de saint Philippe de Néri est toute remplie des merveilles de la grâce; il avait un don tout particulier pour changer les cœurs, les ramener à Dieu et les conduire au sommet de la perfection. Un des grands moyens qu'il employait pour obtenir du ciel tout ce qu'il désirait, c'était le sacrifice de la messe. Il disait à ce sujet : « La prière et l'oraison mentale sont des suppliques que l'on présente à Dieu, mais la messe lui fait violence. »

Un jeune Israélite appartenant à une famille des plus riches de Rome fut converti à la vraie foi et baptisé dans l'église de Saint-Pierre. Son père, mécontent de son changement de religion, chercha à le faire revenir au culte judaïque; mais le fils ayant obtenu à force d'instances que son père consentît à faire une visite à saint Philippe de Néri, la douce et habile parole du Saint porta si bien la conviction dans cette âme que, peu de temps après, le juif embrassa le Christianisme. Sa foi fut si sincère et si ardente qu'il voulut dès ce moment devenir apôtre de ses frères. Ayant fait venir auprès de lui ses quatre neveux

qui venaient, jeunes encore, de perdre leur père, il pria saint Philippe de les catéchiser et de leur procurer comme à lui le bonheur d'adorer Jésus-Christ. La première fois que le Saint vit ces jeunes gens, il leur parla, selon son habitude, avec la plus caressante affabilité, mais sans amener la conversation sur les questions religieuses. Quelques jours après il les engagea à prier le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob et à lui demander la grâce de connaître la vérité, les assurant que le Seigneur ne laisse jamais aucune âme sincère dans les ténèbres de l'erreur. Il ajouta qu'il allait faire la même prière et que le lendemain à la messe il les recommanderait à Dieu et tâcherait de faire violence au ciel. Quand ils se furent retirés, il dit aux assistants : « Demain matin pendant la messe ils diront oui. » Le lendemain, ils répondirent avec plus d'obstination que jamais à ceux qui étaient chargés de les instruire : qu'ils voulaient vivre et mourir dans la religion de leurs pères. Mais voilà que tout à coup, au milieu de cet entretien désespérant, ils s'écrièrent spontanément, tous les quatre, qu'ils voulaient être chrétiens, et ils demandèrent instamment le saint baptême. Leurs catéchistes, stupéfaits d'un changement aussi subit qu'inespéré, firent la remarque que c'était précisément à cette heure que saint Philippe de Néri disait la messe, pendant laquelle, selon sa prédiction de la veille,

les quatre Israélites devaient dire oui. Peu de jours après ces jeunes gens reçurent le baptême des mains du pape Clément VIII, dans la basilique de Saint-Jean de Latran. (*Vita S. Philip. Neri*, t. I. c. XIX.)

Souvenons-nous donc de cette parole de saint Grégoire le Grand : « L'auguste victime de l'autel a une vertu singulière pour délivrer de la mort éternelle. » (*Dial.*, l. III. c. LVII.)

CHAPITRE VIII

MIRACLES DE LA PUISSANCE DIVINE RELATIFS AUX DEUX DERNIÈRES FINS DU SACRIFICE

L'auguste sacrifice de nos autels n'a pas seulement pour fins l'adoration et la propitiation, il a encore pour fins l'action de grâces et la prière. Citons quelques prodiges de reconnaissance et d'impétration.

L'illustre Wenceslas, roi de Bohême, avait reçu tant de grâces par le saint sacrifice, que pour témoigner à Dieu sa gratitude il était tout dévoué à nos saints mystères. Il assistait chaque jour à plusieurs messes, demeurant agenouillé sur la terre nue ou la servant lui-même comme un simple clerc. Non content de consacrer ses plus riches draperies, ses pierres précieuses et ses vases les plus magnifiques à l'ornement et au service des autels, il voulait confectionner de ses propres mains les hosties destinées à l'auguste sacrifice. Il ne bornait pas là son zèle et sa dévotion; sans égard pour sa dignité, il employait ses mains

royales à cultiver un champ, le labourer, semer du blé, faire la moisson, battre le blé, le choisir grain à grain, le moudre, bluter la farine, la pétrir, la faire cuire selon la forme usitée dans l'Eglise latine; il présentait ensuite au prêtre avec le plus humble respect ces formules ou hosties destinées à être changées substantiellement au corps du Fils de Dieu. Le temps qu'il consacrait à cette œuvre était pour ce religieux prince un temps de délices et de joies spirituelles.

Le Seigneur récompensa magnifiquement son humble gratitude et son amour généreux : en cette vie il donna à Wenceslas le diadème de la royauté, et dans le ciel il voulut orner son front de la couronne du martyre.

L'empereur d'Allemagne, Othon Ier, dit le Grand, dont Wenceslas était feudataire en sa qualité de duc de Bohême, avait convoqué une diète générale de tout l'empire dans la ville de Worms. Le duc de Bohême s'y rendit fidèlement; mais il arriva que le matin de la réunion, étant allé à la messe, selon sa coutume, en action de grâces des bienfaits du Seigneur, il fut retenu longtemps à l'église par un office solennel qu'on y célébrait. Les seigneurs assemblés, impatients de ce retard, soupçonnèrent que tout cela n'était que calcul de son ambition et de son orgueil pour attirer l'attention de l'empereur et recevoir les hommages des princes, obligés par l'étiquette

de se lever quand il entrerait dans la salle. Ils convinrent entre eux que personne ne se lèverait en sa présence et qu'on le forcerait à prendre la dernière place; et ils prièrent Othon Ier de le traiter avec un air de fierté et de mépris. Mais la Providence réservait à son serviteur reconnaissant un nouveau bienfait pour son assistance au sacrifice eucharistique. A peine l'empereur a-t-il aperçu Wenceslas à la porte de la salle où se tenait l'assemblée qu'il se lève de son trône d'un air grave et respectueux, s'avance à sa rencontre, s'incline profondément devant lui, et, le prenant par la main, il le conduit à son trône où il le fait asseoir à sa droite. Les seigneurs, étonnés de si grandes marques de vénération de la part de l'empereur, furent contraints de se lever comme lui; mais quelques-uns murmuraient entre eux, car ils ne pouvaient s'expliquer la conduite de l'empereur envers un simple duc. Alors Othon, remarquant l'étonnement de la plupart et les chuchotements des murmurateurs, leur expliqua pourquoi et comment non seulement il n'avait pas suivi leur conseil, mais avait même honoré le duc plus que ne le comportait l'étiquette. « Lorsque Wenceslas s'est présenté à la porte de la salle, leur dit-il, j'ai vu son visage resplendir d'une clarté céleste ; deux anges radieux lui faisaient cortège. Maintenant, seigneurs, dites-moi ce que vous eussiez fait s'il vous avait été donné

de jouir d'un pareil spectacle. » Tous les membres de l'assemblée reconnurent aussitôt la précipitation et la malignité de leur jugement, en demandèrent pardon à Wenceslas et lui rendirent sincèrement leurs hommages. Depuis ce temps, Othon eut pour Wenceslas tant de vénération et de sympathies, qu'il le combla d'honneur et de présents. Il l'éleva même du modeste titre de duc à la dignité de roi de Bohême et lui permit de graver sur ses armes l'aigle noir de l'empire sur champ blanc, faveur dont ne jouissait aucun prince.

La divine bonté lui réservait une faveur plus glorieuse encore, supérieure à toutes les couronnes de la terre, la couronne d'honneur par excellence, celle de la sainteté et du martyre.

Wenceslas reçut cette couronne au pied des autels, en présence du Dieu qu'il avait si fidèlement servi et à qui il avait montré tant de gratitude pour l'oblation du saint sacrifice; il y fut immolé par la main de son propre frère. (*Surius, Vita S. Wenceslai.*)

Saint Bonet, évêque de Clermont en Auvergne, si connu par son amour et sa gratitude envers l'auguste sacrifice, s'était retiré la nuit de la veille de l'Assomption dans l'église Saint-Michel, afin d'y vaquer plus librement à la contemplation pour se préparer à la célébration des saints mystères. Tout à coup, il entend ré-

sonner à ses oreilles une douce et merveilleuse mélodie et voit toute l'église se remplir d'une clarté si éblouissante, qu'on eût dit que toute la lumière du soleil s'y était concentrée. Comme il levait les yeux pour contempler ce spectacle, il aperçoit la glorieuse Mère de Dieu accompagnée et suivie par un nombreux cortège d'anges et de bienheureux, qui marchaient en bel ordre comme dans une procession et chantaient à deux chœurs des hymnes et des cantiques sacrés. Cette admirable procession monte lentement la nef de l'église et arrive devant le maître-autel. Un des saints demande alors qui aura l'honneur de célébrer la messe dans cette grande solennité. La Reine du ciel répond d'une voix haute et intelligible : « Ce sera Bonet, mon serviteur bien-aimé, l'évêque de cette cité qui est ici en prière dans un coin de l'église. » Le saint prélat entendant ces paroles fut effrayé à la vue de son indignité et voulut se dérober à un si grand honneur. Il alla se blottir derrière une grande pierre de la muraille qui s'amollit comme de la cire et prit l'empreinte et la forme de son corps. Mais les anges l'eurent bientôt découvert et amené en présence de la Mère de Dieu. On lui intime l'ordre qu'elle avait donné tout d'abord. Il s'y soumet humblement, revêt à l'aide des anges les ornements sacerdotaux, puis célèbre les saints mystères en présence de cette glorieuse multitude, ayant pour

ministres et servants quelques saints des plus illustres.

Après la messe, la Reine du ciel ne voulut pas le quitter sans lui laisser un mémorial éternel de cette nuit mille fois heureuse. Elle lui fit présent d'une aube d'une toile si fine et si délicate que celles d'ici-bas n'en approchent pas. Ce vêtement céleste d'une beauté incomparable était encore conservé comme une pieuse relique dans la cathédrale de Clermont avant la révolution de 1793. (Bolland., 15 janvier.)

Les grâces merveilleuses obtenues par la victime impétratoire du saint autel sont tellement multipliées que des volumes ne suffiraient pas pour les raconter.

Qui ignore que les fléaux de la justice divine, la guerre, la peste, la famine, les pluies désastreuses, les sécheresses trop prolongées, la mortalité des animaux, etc., sont sans cesse arrêtés par le saint sacrifice de la messe? Qui n'a vu les nations et les provinces visitées par la Miséricorde divine à l'aide du saint sacrifice ?

Où sont les familles chrétiennes et les pieux fidèles qui n'auraient pas à raconter quelques faveurs temporelles ou spirituelles obtenues de Dieu par la célébration des saints mystères ?

Oh ! oui, le saint sacrifice est le trésor des dons de Dieu; allons donc y puiser avec confiance dans toutes les misères et les nécessités de la vie.

Je me borne sur cette matière importante à citer plusieurs faits de l'histoire, comme dans les articles précédents.

C'était la coutume dans le pays de Pétroso, en Espagne, de célébrer avec une pompe extraordinaire la dernière des fêtes de Pâques, et les habitants des contrées voisines accouraient en foule à cette solennité. Les notables du lieu, pour en rehausser l'éclat, jugèrent à propos une année d'inviter saint Pierre d'Alcantara à y célébrer la grand'messe; car il était dès lors en grande vénération pour son éminente sainteté. Le Saint accepta l'invitation dans le dessein de procurer, en cette circonstance, la gloire de Dieu et le salut des âmes. Le bruit s'en étant répandu, il se présenta une foule si nombreuse de nobles et de plébéiens que l'église, bien que très vaste, ne put contenir à peine que le tiers des assistants. Pour satisfaire à la dévotion de toute cette multitude, on érigea en pleine campagne un autel qu'on orna avec magnificence. On ne tarda pas à voir que ce dessein était une inspiration d'en haut. Quoique, chaque fois que le Saint célébrait la messe, tous les assistants fussent touchés de dévotion et fondissent en larmes; néanmoins, en cette circonstance solennelle, les sentiments qu'excitèrent dans le peuple son air angélique et le feu qui animait son visage, furent si vifs, si universels, que tous les assistants éclataient en sanglots et se frap-

paient la poitrine, bien résolus de changer de vie et de s'adonner à la piété. Mais l'enfer, furieux des grands fruits de salut qu'il prévoyait devoir résulter de cette sainte fonction, résolut à tout prix de l'empêcher. Le temps était calme et serein, le soleil dardait ses rayons bienfaisants sur la terre. Mais à peine le *Credo* de la messe était-il terminé qu'on vit soudain s'élever un vent impétueux, accompagné d'un ouragan si terrible, qu'on craignait qu'il ne renversât l'autel et ne dispersât au loin toutes les décorations qui l'entouraient. Le peuple cependant, bien qu'ému d'une telle bourrasque, continua d'entendre la messe, sauf un très petit nombre qui se retirèrent. Mais lorsque le serviteur de Dieu fut arrivé au *Memento,* les démons, qui voltigeaient en frémissant de rage dans les régions aériennes, comme s'ils eussent été blessés d'autant de flèches que le Saint envoyait au ciel de paroles brûlantes dans les ferventes oraisons qu'il récitait, excitèrent une tempête encore plus furieuse, dans le dessein d'empêcher la continuation du saint sacrifice. Au même instant d'épouvantables coups de tonnerre ébranlaient l'atmosphère, d'horribles éclairs incessants déchiraient les nues, et les vents déchaînés précipitaient sur la terre des torrents de pluie. Alors le Saint se retourne vers l'assistance, d'un air serein, et l'exhorte à la confiance et à la fermeté, l'assurant qu'il n'y avait rien à craindre. En

effet, de toute cette pluie diluvienne qui inondait les lieux circonvoisins, il n'en tomba pas une seule goutte ni sur l'autel ni sur aucun de ceux qui étaient présents au saint sacrifice. On remarqua aussi que, malgré le vent, tous les cierges restèrent allumés.

Quand la messe fut achevée, le peuple se disposait à acclamer saint Pierre d'Alcantara et à lui donner la gloire de ce prodige. Mais le serviteur de Dieu, instruit par révélation de leur dessein, les prévint et leur déclara que la valeur du sacrifice de la messe et les mérites des pieux assistants avaient seuls opéré le prodige. (*F. Marchesius, Vita S. Petri*, l. II, c. XIV.)

La messe est appelée avec raison par saint Ambroise « le soutien de l'âme et du corps et le remède à tous les maux. »

La Vie des saints confirme en cent endroits cette parole du saint docteur. L'abbé Pontius rendit l'usage de la parole à un religieux de son monastère en priant pour lui à la messe. (Bolland., 26 mars.)

Le Bienheureux Aldolban Deschi y recouvra l'usage d'un œil qu'il avait perdu et qui lui causait des douleurs très vives. (Bolland., 26 mars.)

Une jeune fille de Tolède, étant devenue sourde en punition d'un grand péché dont elle s'était rendue coupable, se recommanda instamment à saint Ignace de Loyola : elle consentait volon-

tiers à être, toute sa vie, muette, aveugle et sourde si tel était le bon plaisir de Dieu, pourvu que son âme n'en souffrît aucun dommage et qu'elle eût l'usage libre et entier de ses oreilles pour assister à la messe, et entendre les choses de Dieu. Une prière si humble et si résignée fut grandement agréable à Dieu, et il l'exauça incontinent. Mais il y a ceci de merveilleux, que la malade recouvra l'usage de l'ouïe un jour qu'elle assistait à la messe, et qu'elle en jouit uniquement dans la mesure qu'elle avait demandée : à l'église, elle entendait très bien tout ce qui s'y disait, tout ce qui avait rapport aux choses de Dieu et à la liturgie; mais, au sortir de là, elle était sourde comme auparavant, et ne pouvait prendre aucune part aux conversations ni aux joies du monde. (Bartholi. *Vie de saint Ignace,* l. V.)

Le bienheureux Jacques de la Marche, de l'Ordre séraphique, reçut diverses faveurs extraordinaires pendant le saint sacrifice, pour lequel il avait une singulière dévotion. Etant tombé dans une étisie incurable, accompagnée de flux de sang, par suite de ses travaux apostoliques et des macérations qu'il avait fait subir à son corps, il en fut guéri en célébrant les saints mystères dans la sainte maison de Lorette. Et la sainte Vierge après la consécration lui apparaissant pour lui annoncer sa guérison que Jésus victime venait

de lui accorder, l'invita à demander une nouvelle faveur. Prédicateur et thaumaturge renommé, Jacques de la Marche pria la très sainte Vierge de le préserver de vanité et d'orgueil au milieu de ses succès apostoliques. Il fut exaucé de nouveau; et pour le maintenir dans l'humilité, la Providence permit qu'il fût assiégé comme le grand Apôtre par les humiliants combats de la chair. Sans cesse victorieux de l'ennemi par la prière et la mortification, il se voyait assailli par des coups si terribles, qu'il craignit enfin de succomber. Il eut donc encore recours au saint sacrifice de la messe, il alla de nouveau célébrer les saints mystères dans la sainte maison de Lorette: et pendant qu'il offrait le calice à l'adoration des fidèles, la très sainte Vierge lui annonça qu'il n'éprouverait plus aucune atteinte des fâcheuses tentations qu'il endurait depuis longtemps. En effet, depuis ce jour il vécut dans sa chair mortelle, comme s'il en était entièrement dépouillé.

Indignement calomnié près du Pape par des hommes jaloux de ses succès et de sa haute réputation de sainteté, l'illustre serviteur de Dieu ne chercha d'autre justification que dans la célébration du saint sacrifice; et la nuit suivante, ses calomniateurs moururent presque tous subitement. A ce châtiment terrible, chacun reconnut l'innocence et la sainteté de l'apôtre. Souvenons-

nous donc qu'il n'est point de grâce que l'on ne puisse obtenir au saint autel par la célébration du saint sacrifice de la messe et par une tendre dévotion aux supplications de la divine victime. (*Chron. des Frères Mineurs*, s. III, IV c. v.)

CHAPITRE IX

MERVEILLES D'AMOUR DE JÉSUS-CHRIST VICTIME DANS SES ABAISSEMENTS AU SAINT AUTEL.

O mon Sauveur, aidez-moi à contempler pour l'édification de mon âme les prodiges d'amour que vous mettez sous mes yeux dans vos abaissements au saint autel.

Que vois-je donc sur l'autel du sacrifice ?

Un Dieu, un prêtre et une victime !...

Un Dieu tout-puissant et éternel que toutes les créatures reconnaissent comme le principe, l'auteur et le conservateur de leur être; un Prêtre médiateur et inférieur à Dieu, quoiqu'il lui soit égal en toutes choses, et qui ne s'abaisse à cette qualité que pour mon amour; et une Victime immolée volontairement pour des créatures. Mais ce qui me paraît le plus étonnant, c'est que ces différentes qualités et ces différentes fonctions se rencontrent dans une seule personne, et que cette personne est Jésus-Christ mon Dieu, mon Sauveur. Quel prodige étonnant et quel miracle d'amour !

Si je considère sur l'autel du sacrifice la divinité de Jésus-Christ, je la vois comme anéantie sous les voiles du sacrement et sous les apparences de la mort.

Si je considère sa dignité de Pontife éternel, il me semble qu'elle ne peut s'allier avec la gloire de sa divinité.

C'est, en effet, l'apanage de Dieu seul de recevoir des sacrifices, et c'est au prêtre à les offrir. Supérieur au peuple pour lequel il sacrifie, il devient par ses fonctions, quoique vénérables et sacrées, inférieur à Dieu à qui il offre des victimes et Jésus-Christ lui est égal en toutes choses. Il faut donc un miracle de la puissance divine pour allier en Jésus-Christ la gloire de Dieu même et la dignité de Pontife éternel.

Par amour pour moi, ô mon Sauveur, vous opérez ce prodige, et vous semblez renoncer en ma faveur au droit naturel que vous avez de recevoir des victimes avec votre Père céleste. Si sacrificateur vous conservez votre grandeur divine, c'est pour traiter pour moi d'égal à égal avec la Majesté du Très-Haut.

O divin Rédempteur, à la vue de tant de puissance, d'abaissements et d'amour, je me prosterne et j'adore dans les sentiments de la plus profonde gratitude.

Sur l'autel, Jésus-Christ n'est pas seulement vrai Dieu et souverain Prêtre, il est encore vic-

time et victime volontaire sans cesse immolée pour sa créature.

Quand Isaac obéissant à la voix d'Abraham et à l'ordre de Dieu monta sur le bûcher et s'y laissa lier comme une victime, c'était par nécessité, pour se soumettre au commandement du Seigneur; mais quand Jésus-Christ victime monte au saint autel pour être immolé, c'est librement et par amour qu'il y monte, il n'a besoin d'être lié sur l'autel de l'holocauste par d'autres liens que ceux de son amour.

O Jésus, victime volontaire par amour pour moi, faites-moi la grâce d'être aussi victime volontaire par amour pour vous.

Quand je vous vois sacrifier librement pour moi sur l'autel votre corps, votre sang, votre âme, votre divinité, tout ce que vous possédez comme Dieu et comme homme, que puis-je donc me réserver, moi, chétive créature qui tiens tout de vous et ne peux vous offrir que vos dons ? Ah ! en présence de Jésus victime volontaire à l'autel, je comprends que des âmes généreuses s'arrachant à leurs familles, au monde et à elles-mêmes, vont tout sacrifier à Jésus-Christ dans l'immolation perpétuelle du cloître; je ne suis plus surpris du dévouement du clergé au milieu des persécutions du monde, de l'héroïsme du guerrier sur le champ de bataille, ni de la générosité de tant d'âmes qui, dans le siècle même, aspirent

à la vie de renoncement et de sacrifice pour la gloire de Dieu et le bonheur de leurs frères. Ce qui m'étonne, c'est l'égoïsme vulgaire de tant de personnes qui assistent volontiers, très souvent peut-être, au sacrifice de l'autel sans comprendre ce que Jésus-Christ victime y fait et sans éprouver le besoin de l'imiter.

O divine victime, éclairez mon ignorance et activez ma lâcheté.

Continuons notre étude des abaissements de Jésus-Christ à l'autel. Là il n'obéit pas seulement à son Père, il obéit aussi à ses créatures, à l'humble prêtre visible qui lui sert d'instrument. Considérez au saint autel le plus modeste prêtre, si vous le voulez, le prêtre le plus indigne. Cet homme va commander au Verbe fait chair, et le Dieu-Victime lui obéira plus ponctuellement que le serviteur n'obéit à son maître : il prononce quelques paroles mystérieuses sur du pain et sur du vin, et à cet ordre du prêtre le pain et le vin disparaissent quant à la substance, et à leur place Jésus-Christ arrive avec son corps, son sang, son âme et sa divinité. Ce prêtre veut qu'il se trouve dans un état d'immolation et de mort, et aussitôt Jésus-Christ se trouve sur l'autel dans un état d'immolation et de mort mystique, tout autre genre de mort étant impossible à son état glorieux.

Le prêtre veut la destruction de son être sa-

cramentel, et Jésus-Christ consent à cette destruction pour devenir la nourriture spirituelle du prêtre et des fidèles dans la sainte communion.

Quelle obéissance, quels profonds abaissements de Jésus-Christ au saint autel !

Regardez encore : Jésus-Christ glorieux, réellement présent dans l'auguste mystère, après l'immolation du sacrifice, obéit de nouveau au prêtre, quelque pauvre, quelque indigne qu'il soit. Celui-ci le dépose dans le tabernacle et l'enferme sous clef comme un prisonnier, et Jésus-Christ obéit ; il veut le tirer de sa prison pour le placer ailleurs, il obéit encore ; il veut le porter sans honneur à travers les rues pour visiter un malade, il obéit toujours et ne murmure jamais. La jeune fille la plus docile, la religieuse la plus fidèle à la sainte vertu d'obéissance obéissent-elles comme Jésus-Christ à Dieu et aux hommes ?

Allons donc apprendre à obéir, au saint autel.

Apprenons d'abord à obéir à la volonté divine quand il lui plaît, dans les desseins de sa sagesse, de nous anéantir, de nous immoler, quand elle veut briser notre corps par les souffrances et les infirmités, quand elle veut noyer notre âme dans une mer d'amertume et de chagrin, quand elle fait autour de nous le vide des créatures qui nous servaient de consolation, d'appui

et de soutien, quand elle nous dépouille de l'estime des hommes et des biens terrestres, quand elle rend pour nous le ciel d'airain et ne nous laisse plus que l'abandon et le crucifiement du Calvaire.

Apprenons encore, au saint autel, à obéir aux hommes à l'exemple et pour l'amour de Jésus-Christ : obéissons à nos parents, à nos pasteurs, à nos supérieurs, quels qu'ils soient, bons ou mauvais; obéissons sans délai, sans nous plaindre, sans murmurer, comme Jésus-Christ obéit au prêtre même indigne.

O divine victime, quelles grandes leçons vous nous donnez dans vos abaissements de l'autel ! Aidez-nous à les comprendre et donnez-nous la force de les imiter.

Mais je vois la divine victime pousser encore plus loin ses abaissements et étendre son obéissance au prêtre jusqu'aux dernières limites.

A la voix du prêtre, ô mon Sauveur, après vous être immolé une première fois, vous vous immolez encore; chaque jour vous renaissez sur tous les autels du monde catholique entre les mains de milliers de prêtres pour vous immoler de nouveau. Que de fois dans sa vie le même prêtre renouvelle le sacrifice de l'autel ! Les saintes espèces qui vous soutiennent, ô divin Rédempteur, ne sont pas plus tôt consommées et détruites, que vous consentez le lendemain à en

prendre de nouvelles partout où se trouve un prêtre catholique qui veut célébrer les saints mystères, et vous êtes disposé à le faire tous les jours sans discontinuer jusqu'à la consommation des siècles, selon la promesse authentique que vous avez donnée à votre Eglise.

C'est pour moi, ô sainte victime de l'autel, que vous vous humiliez, que vous vous immolez sans cesse pour expier mes péchés de chaque jour et pour obtenir de la divine Miséricorde les faveurs spirituelles et temporelles dont j'ai besoin.

Grâces donc vous soient rendues des merveilles de votre amour : par elles purifié de mes fautes quotidiennes, j'oserai me présenter avec confiance devant la Majesté de Dieu; par elles j'espérerai contre toute espérance les bienfaits de la Miséricorde éternelle; par elles je dompterai mon orgueil et les misères qui sont en moi; par elles j'apprendrai à m'immoler moi-même chaque jour au bon plaisir de Dieu, et si ma nature se révolte à la persévérance, à la continuité de l'immolation, je lui rappellerai que Jésus renaît chaque jour et à chaque instant du jour des milliers de fois, pour s'immoler continuellement des milliers de fois.

Faites, ô mon Sauveur, qu'uni d'esprit et de cœur à votre immolation pendant le saint sacrifice, je ne sois plus qu'une seule et même victime avec vous et par vous.

CHAPITRE X

L'EGLISE, ASSOCIÉE A LA GRANDE IMMOLATION DU SAUVEUR DANS LE SAINT SACRIFICE DE LA MESSE, OFFRIRA A LA MAJESTÉ SAINTE DE DIEU UN HOLOCAUSTE PERPÉTUEL ET DIVIN JUSQU'A LA FIN DES SIÈCLES.

La personne adorable de Jésus-Christ n'est pas la seule oblation qui soit présentée à Dieu dans le sacrifice de la messe: Jésus-Christ daigne associer à son sacrifice son Eglise entière. Tous et chacun des fidèles qui la composent sont offerts en lui et avec lui, comme déjà nous l'avons indiqué plus haut.

Pour comprendre cette vérité, rappelons-nous que par la charité nous sommes unis à Jésus-Christ, comme le rameau est uni au cep de la vigne. Branche mystique du Sauveur, il nous communique sa vie, il est en nous et nous sommes en lui; n'a-t-il pas demandé à son Père que nous lui soyons tellement unis que notre union ressemble à celle qui existe entre lui et son Père céleste?

Mais écoutons le grand Apôtre préciser avec la profondeur de son génie cette union des fidèles avec Jésus-Christ.

« Vous êtes tous ensemble, nous dit-il, le corps de Jésus-Christ et les membres de son Chef auguste. » (I Cor., XII., 27.)

Il ne se lasse point de répéter cette vérité, non seulement aux Corinthiens, mais encore aux Ephésiens et aux Romains, et par eux à tous les enfants de l'Eglise; et il ajoute :

« Tous tant que nous sommes, nous ne formons qu'un seul corps, qui est le corps de Jésus-Christ: et nous sommes réciproquement les uns les autres les membres de ce corps. » (Rom., XII., 5.)

Il est donc certain que Jésus-Christ, indépendamment du corps divinisé qu'il a pris dans le sein de la bienheureuse Vierge Marie, a institué son Eglise sous la forme d'un corps mystique dont il veut bien être le Chef et la tête, et que tous et chacun des enfants de son Eglise sont les membres qui composent ce corps mystérieux. Aussi Notre-Seigneur regarde comme fait à lui-même tout ce que l'on fait au dernier de ses frères; et lorsque Saul persécute l'Eglise, il ne craint pas de lui dire : « Saul, pourquoi me persécutes-tu? »

Tout est commun entre Jésus-Christ et son Eglise et cette union paraît encore plus étroite dans le saint sacrifice de l'autel. Jésus-Christ y offre à Dieu par les mains du prêtre son corps, son

sang, sa personne adorable; et, en même temps, il offre avec lui son corps mystique, son Eglise.

C'est pour la rendre digne d'être associée à son sacrifice, « pour en faire une hostie sainte et sans tache, dit saint Paul, qu'il l'a sanctifiée par son sang, afin qu'elle parût devant lui pleine de gloire, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable, mais sainte et irrépréhensible. » (Eph., v, 26., 27.)

O pieux fidèles, unis à Jésus-Christ par la charité et revêtus de ses mérites, vous êtes donc avec lui la victime sainte de l'autel. Vous êtes devant le trône de l'auguste Trinité une hostie d'adoration pour reconnaître son souverain domaine sur toutes les créatures, une hostie de propitiation pour apaiser sa colère et détourner les fléaux de sa justice, une hostie eucharistique pour célébrer ses louanges et remercier sa bonté, une hostie impétratoire pour toucher sa miséricorde et faire descendre sur l'humanité les bienfaits célestes.

Rendez-vous dignes de cet honneur par une vie pure et sainte, et demandez à la divine victime de participer à son esprit de sacrifice pour la gloire de Dieu et le bonheur de vos frères.

Mais à l'autel Jésus-Christ n'est pas seulement victime, il est encore prêtre selon l'ordre de Melchisédech. Eh bien, c'est à son sacerdoce même qu'il veut vous associer. « Vous êtes, dit-il au peuple chrétien par la bouche de saint Pierre, la

nation sainte, le peuple privilégié, un sacerdoce royal, un sacerdoce saint pour offrir à Dieu des hosties spirituelles qui lui soient agréables par leur union avec Jésus-Christ. »

Vous exercez donc, chrétiens, pendant le saint sacrifice, les fonctions d'un sacerdoce spirituel dont les opérations sont intérieures et invisibles. Nous, prêtres marqués par le sacerdoce et consacrés par la grâce de l'ordination, nous avons reçu seuls de Jésus-Christ la puissance d'offrir et de consacrer son corps et son sang sous les apparences visibles du pain et du vin. Mais vous, membres de Jésus-Christ qui s'offre par nos mains et opère par notre ministère, vous, enfants de l'Eglise, au nom de laquelle cette adorable victime est immolée, vous par l'union de vos cœurs et de vos volontés avec les nôtres, vous offrez avec nous, par une oblation intérieure, la même victime que nous offrons extérieurement. Ce sacerdoce spirituel est exprimé dans toutes les prières de la sainte liturgie qui accompagnent la célébration du saint sacrifice. Le prêtre ne fait aucune de ces prières en son nom particulier, mais bien comme représentant de l'Eglise et parlant au nom du peuple assemblé.

« Nous qui sommes vos serviteurs, nous pécheurs et avec nous votre peuple saint, nous vous prions, nous vous conjurons de recevoir cette offrande de notre servitude ; souvenez-vous de vos

serviteurs pour qui nous vous offrons ou qui vous offrent eux-mêmes ce sacrifice de louanges pour eux-mêmes et pour ceux qui leur appartiennent. »

Bien plus, le prêtre dès le commencement du sacrifice se tourne vers les fidèles assemblés, et pour soutenir leur attention et ranimer leur ferveur il leur adresse ces paroles : « Priez, mes frères, pour que mon sacrifice, qui est aussi le vôtre, soit agréable à Dieu le Père tout-puissant. »

Parcourez toutes les parties de la messe, vous n'y verrez rien de plus clairement établi que cette étroite union du peuple avec le prêtre. De là cet avertissement général que le prêtre met à la tête de toutes ses prières : « Prions, mes frères, *Oremus* », et cette réponse commune par laquelle le peuple y joint son suffrage : « *Amen* », oui nous le demandons, comme vous, à Dieu. De là ces vœux mutuels qu'ils forment en s'entre-saluant l'un l'autre : « Que le Seigneur soit avec vous et avec votre esprit. »

Voilà donc, pieux fidèles, la double part que vous prenez au divin sacrifice, lorsque vous y assistez avec les sentiments religieux que sa sainteté réclame. Identifiés avec votre divin Chef, vous êtes à la fois, comme lui, sanctificateurs et victimes. Vous offrez avec lui à la Majesté de son Père la double oblation de son corps naturel et de son corps mystique. L'Eglise a demandé

que vous soyez portés par les mérites de son saint ange avec le corps de Jésus-Christ de l'autel de la terre sur l'autel sublime du ciel pour y être offerts aux regards de l'auguste Trinité. Membres de Jésus-Christ, participants à ses droits, associés à son sacerdoce, agisssant en lui et par lui, vous concourez avec lui à l'oblation, à l'immolation de la victime sainte qui seule peut apaiser le ciel et réconcilier la terre.

O chrétiens, vous dirai-je avec saint Léon, reconnaissez la grandeur, la sublimité de votre dignité : rendus participants de la nature divine et du sacerdoce de Jésus-Christ, identifiés avec lui par les prérogatives, soyez aussi identifiés avec lui par la sainteté de la vie et gardez-vous de retomber dans la bassesse d'où vous avez été tirés en vous livrant à une conduite qui déshonore les grâces dont vous avez été comblés.

Et vous, ô Majesté sainte de mon Dieu, je vous loue, je vous bénis des honneurs infinis et de la gloire incomparable que vous rendra jusqu'à la fin des siècles la sainte Eglise catholique associée au sacerdoce de l'Homme-Dieu et s'offrant avec lui comme une victime perpétuelle d'une agréable odeur pour apaiser votre justice et permettre à votre miséricorde de combler la terre de ses dons.

CHAPITRE XI

LES FRUITS PRÉCIEUX DU SACRIFICE DE L'AUTEL

Le pieux auteur de l'*Imitation de Jésus-Chist* résume en quelques mots les fruits du sacrifice dans son admirable livre du sacrement d'amour.

« Quand le prêtre célèbre, dit-il, il honore Dieu, il réjouit les anges, il secourt les vivants, il procure le repos aux morts et se rend lui-même participant de toutes sortes de biens. » (Liv. IV. c. v.)

Mais écoutons sur cette importante matière Pie IX le Pontife infaillible, dans sa lettre encyclique *Amantissimi Redemptoris* sur le saint sacrifice de la messe, datée du 3 mai 1858.

Après avoir rappelé l'institution divine du sacrifice de l'autel, sa grandeur, son universalité, sa sainteté « qu'aucune indignité du ministre, aucune perversité dans ceux qui l'offrent ne peut jamais souiller », Pie IX ajoute : « Cette oblation d'une fécondité ineffable embrasse la vie présente et la vie future. Par elle, nous accordant la

grâce et le don de la pénitence, Dieu apaisé remet les crimes et les péchés, même les plus énormes, et quoique gravement offensé par nos prévarications, passe de la colère à la miséricorde, d'une juste sévérité à la clémence; par elle sont également remises les peines temporelles dues pour l'expiation de nos fautes, par elle sont soulagées les âmes de ceux qui sont morts en union avec le Christ sans avoir été pleinement justifiés; par elle on obtient aussi les biens temporels s'ils ne doivent pas faire obstacle aux biens d'un ordre supérieur; par elle est rendu aux saints et surtout à l'immaculée et très sainte Vierge Marie, Mère de Dieu, l'honneur et le culte le plus grand qu'ils puissent recevoir. C'est pourquoi, conformément à la tradition des Apôtres, nous offrons le divin sacrifice de la messe « pour la paix commune des églises, pour le bon ordre du monde, pour les empereurs, pour les gens de guerre, pour ceux qui nous sont unis, pour ceux que la maladie travaille, pour ceux que la douleur oppresse, pour tous ceux en général qui sont dans le besoin et pour les morts retenus dans le purgatoire, croyant que le plus grand secours que puissent recevoir ces âmes est celui qui leur est donné, lorsqu'on prie pour elles au moment où est immolée devant nous la sainte et redoutable victime. »

Comme nous le voyons par les paroles de l'il-

lustre Pontife s'adressant du haut de la Chaire de Pierre à tous les évêques du monde, le saint sacrifice de la messe réjouit le ciel en rendant à Dieu un culte égal à sa grandeur infinie, à la très sainte Vierge et aux saints le plus grand honneur qu'ils puissent recevoir ; il soulage les âmes du purgatoire ; il est l'universel et l'inépuisable trésor des dons de Dieu pour ceux qui sont encore voyageurs sur cette terre.

Le sacrifice de la messe, infini comme celui de la croix, est offert pour tous les fidèles vivants et défunts.

Les hérétiques, les schismatiques, les juifs, les infidèles, les excommuniés pour qui l'Eglise ne prie publiquement qu'une seule fois l'année, le jour du Vendredi Saint, ne sont pourtant point exclus de la participation du saint sacrifice de l'autel; chaque messe qui se célèbre dans le monde leur profite, dans ce sens que Jésus-Christ y sollicite leur pardon en sollicitant le pardon de tous les pécheurs et la grâce de leur conversion.

Mais c'est pour vous surtout, vrais fidèles de l'Eglise répandus sur toute la surface du globe, comme pour toutes les âmes défuntes dans la charité de Jésus-Christ, quoique retenues encore dans les flammes du purgatoire, que le saint sacrifice de la messe a une toute-puissante efficacité.

Chaque messe qui se célèbre est donc utile, par les mérites infinis de la divine victime, à toute

l'Eglise militante et à toute l'Eglise souffrante, comme elle réjouit aussi toute l'Eglise triomphante.

Bien que le saint sacrifice de la messe profite à tous les fidèles qui sont sur la terre, comme à toutes les âmes qui sont en purgatoire, néanmoins il est certain qu'il profite d'une manière spéciale à ceux qui y sont présents ou à ceux qui, ne pouvant y assister, s'unissent d'intention au prêtre qui célèbre.

Il est certain qu'il profite plus encore à ceux pour qui on l'offre, soit vivants, soit défunts. Ces derniers, outre l'application générale et commune, reçoivent une application toute particulière du sacrifice qui est à la disposition du prêtre en faveur de qui il applique spécialement la sainte messe. C'est donc une excellente et très utile pratique recommandée par l'Eglise de faire dire des messes soit pour les vivants, soit pour les défunts.

Généralement quand il s'agit des faveurs temporelles à solliciter de Dieu, la guérison d'un malade, la réussite dans une affaire difficile, l'heureuse issue d'un procès, quelques bienfaits matériels d'un genre ou d'un autre, on s'empresse de demander l'application du saint sacrifice, parce que l'on sait que c'est la plus puissante prière de l'Eglise et que le sang de Jésus-Christ uni aux supplications de l'Eglise a une valeur infinie devant la Majesté sainte. Mais quand il s'agit d'ob-

tenir la conversion d'un pécheur, le triomphe de l'Eglise sur ses ennemis, le retour d'un peuple égaré à la pratique de la foi, la délivrance des âmes du purgatoire les plus délaissées, le triomphe des tentations pour une âme agitée par le démon, la victoire d'un mauvais penchant pour une âme qui s'en est rendue l'esclave, l'éloignement des occasions du péché pour une autre qui ne peut en sortir, les lumières nécessaires pour connaître sa vocation, les grâces dont les parents et les maîtres ont besoin pour l'éducation chrétienne de l'enfance et de la jeunesse, à de rares exceptions près, on n'y pense pas, on semble oublier la toute-puissante efficacité du sacrifice de l'autel pour obtenir de Dieu les faveurs spirituelles particulières ou publiques, bien supérieures aux faveurs temporelles, privées ou générales

Que de grâces divines on obtiendrait pour soi et pour les autres, pour les familles et pour les nations, si, convaincu de cette vérité, on demandait plus généreusement à l'Eglise d'offrir le saint sacrifice, selon ces intentions diverses, à mesure des besoins réels qui se font péniblement sentir !

Et les pauvres âmes du purgatoire qui nous sont plus chères et qui expient dans les flammes de la justice divine les péchés que peut-être nous leur avons fait commettre, combien de parents les oublient et ne demandent jamais pour elles le saint sacrifice de la messe !

Souvenons-nous donc qu'il est très utile de faire célébrer de temps en temps le saint sacrifice pour les vivants et pour les morts et que les véritables chrétiens sont heureux d'avoir à leur disposition ce trésor des miséricordes divines, parce qu'ils en connaissent le prix, tandis que les autres le négligent, n'en connaissant pas la valeur.

CHAPITRE XII

MODE D'APPLICATION DES MÉRITES DE JÉSUS-CHRIST AUX FIDÈLES VIVANTS ET DÉFUNTS PAR L'OBLATION DU SAINT SACRIFICE DE LA MESSE.

Notre-Seigneur Jésus-Christ a laissé à son Eglise deux moyens pour appliquer aux hommes les mérites de sa passion : ce sont les sacrements et le saint sacrifice de la messe. Mais cette application a lieu d'une manière bien différente dans l'un et l'autre moyen de nous transmettre sa grâce.

Les sacrements appliquent aux hommes les mérites de Jésus-Christ en les justifiant; par exemple dans le sacrement de Pénitence, l'absolution efface réellement les péchés, tandis que le sacrifice de la messe obtient seulement la grâce de se les appliquer, sans réellement par lui seul justifier le pécheur. Ainsi à la messe les péchés mortels ne sont pas remis; mais Jésus-Christ y sollicite le pardon des pécheurs et leur offre la

grâce de la conversion, sans laquelle ils ne peuvent point obtenir de pardon. De là, les sacrements ne sont utiles qu'à ceux qui sont bien disposés; au contraire la sainte messe, dont sans doute les principaux fruits sont pour les justes, ne laisse pas d'être profitable aux pécheurs quels qu'ils soient, en obtenant aux uns des grâces de lumière, aux autres des grâces de conversion, en offrant à tous des secours particuliers pour leur salut.

Les sacrements ne sont que pour les vivants, et le sacrifice de la messe est pour les vivants et pour les morts.

Le sacrifice de la messe est en soi d'une valeur infinie; c'est pourquoi une seule messe suffit pour un grand peuple comme pour un petit, elle peut-être utile à plusieurs défunts comme à un seul. Mais Jésus-Christ n'applique à chacun au saint sacrifice ses mérites que d'une manière finie, limitée. Ainsi, nous ne savons pas jusqu'à quel point la grâce que nous demandons par la sainte messe nous est accordée. C'est pourquoi on répète souvent le sacrifice pour obtenir la même faveur spirituelle ou temporelle, ou la délivrance d'un même défunt.

Ce n'est pas seulement d'une manière finie, limitée, selon les desseins de l'infinie sagesse, que Jésus-Christ au saint sacrifice de la messe applique aux hommes les mérites de sa passion,

mais c'est encore à proportion de leurs dispositions. Tel est l'enseignement du saint Concile de Trente.

S'agit-il des vivants ? Tous justes et pécheurs reçoivent la grâce, mais d'une manière différente.

Les justes en reçoivent plus que les pécheurs, les pécheurs de faiblesse plus que les pécheurs de malice, plus que les pécheurs endurcis, plus que les impies. Sur le Calvaire, au pied de la croix, tous ne reçurent pas la même application des mérites du Sauveur, chacun en reçut une part proportionnée à ses dispositions. La très sainte Vierge reçut toute la plénitude des mérites de la Rédemption, autant qu'une simple créature pouvait la recevoir pour elle et pour l'humanité entière, à raison de la perfection suréminente de ses dispositions et de sa dignité de Mère du Rédempteur associée au sacrifice du Calvaire pour le salut du monde. Les saintes femmes, le disciple bien-aimé, les saints apôtres, le bon larron, le centurion, les bourreaux qui descendaient du Calvaire en se frappant la poitrine, tous reçurent une application des mérites de Jésus-Christ, mais chacun la reçut surtout à proportion de ses dispositions. Il n'y eut que les blasphémateurs et les impies endurcis sur qui le sang de Jésus-Christ fut inutile, non parce qu'il manquait de vertu, mais parce que ces malheureux ne voulurent pas la recevoir.

Il en est de même au saint sacrifice de la messe; chacun reçoit les grâces surtout à proportion de ses dispositions, les justes et les pécheurs. Les pécheurs endurcis, à cause de leur mauvais vouloir ou de leurs irrévérences sacrilèges, sont les seuls qui sortent de la sainte messe sans avoir reçu aucune application efficace pour leur salut des mérites du Sauveur.

S'agit-il des défunts dans les flammes du purgatoire? Tous ne reçoivent pas le même soulagement. Ils sont tous soulagés, mais chacun l'est à proportion des dispositions qu'il avait en mourant. Ainsi, pour ceux qui meurent avec des dispositions parfaites, excellentes, après une vie de mérites et de vertus, leur âme est plus tôt soulagée; et il n'est pas besoin de faire offrir pour elle un si grand nombre de sacrifices. Les pécheurs de vieille date, convertis seulement au déclin de l'âge ou peut-être à la mort, ne sont pas si promptement soulagés par le saint sacrifice de la messe. Ils ont à satisfaire à la justice divine pour la peine temporelle due à leurs nombreuses iniquités, dont ils n'ont fait aucune pénitence utile sur la terre; ils ont à payer jusqu'à la dernière obole toutes les dettes contractées par une multitude indéfinie de pechés véniels qu'ils avalaient comme l'eau. Leur âme a besoin que l'on fasse offrir plus souvent et plus longtemps l'auguste victime de propitiation.

Sainte Monique, en mourant, priait saint Augustin de se souvenir d'elle tous les jours au saint autel et de la recommander aux prières des fidèles, parce qu'elle redoutait la justice de Dieu dans les flammes du purgatoire. Inutile de dire que saint Augustin, pendant toute sa vie de prêtre et d'évêque, accomplit parfaitement toutes les recommandations de sa mère mourante. Mais ce qui paraît surprenant, c'est que saint Augustin, qui connaissait la sainteté de sa mère, écrivant à la fin de sa carrière le livre de ses *Confessions,* conjure tous ceux qui liront son livre dans la suite des siècles de se souvenir de sa mère et de recommander son âme à Dieu.

Avons-nous donc des parents et des amis plus saints que la mère d'Augustin, pour les oublier si vite dans les flammes du purgatoire et négliger leur soulagement par l'offrande du saint sacrifice et par la pratique des œuvres méritoires ?

Que d'âmes sont délaissées dans les brasiers expiatoires de la justice divine et n'ont d'autre soulagement que les suffrages généraux de l'Église !

Bonne Mère, elle n'oublie aucun de ses enfants souffrants, et elle invite avec instance les pieux fidèles d'avoir pitié des âmes les plus délaissées.

Il est un fait digne de remarque : les âmes les plus pieuses, les plus dévouées à Dieu et à leurs frères, qui ont laissé après elles des parfums du-

rables de vertu, sont celles qu'on oublie le moins et pour qui on prie et l'on fait prier le plus après leur mort. C'est là une des récompenses de leur charité. Mais les âmes communes et ordinaires sont bientôt oubliées, même par leurs proches, et délaissées, pour expier dans les flammes du purgatoire, peut-être pendant des siècles, leur dette énorme jusqu'à la dernière obole. Ayons donc pitié de ces pauvres victimes abandonnées : un jour aussi, elles auront pitié de nous et presseront des cœurs généreux de se souvenir de nous après la mort.

CHAPITRE XIII

MERVEILLES DE LA PUISSANCE DIVINE RELATIVES AU SOULAGEMENT DES AMES DU PURGATOIRE PAR L'OBLATION DU SAINT SACRIFICE DE L'AUTEL.

Parmi les basiliques majeures de Rome, il en est une en grande vénération pour les morts, non seulement parce que le vaste cimetière de la cité enveloppe les contours de ses nefs latérales, mais parce qu'elle possède une chapelle des âmes du purgatoire, célèbre dès l'origine de l'Eglise par ses prodiges : cette basilique est celle de Saint-Laurent-hors-les-murs.

A gauche de la Confession des saints Laurent et Etienne, on descend par un escalier en marbre de plus de trente marches dans une chapelle souterraine, dédiée avant l'origine de la basilique aux âmes du purgatoire et qui est la plus riche du monde en indulgences pour le soulagement des fidèles trépassés.

Par une permission spéciale du Saint-Siège,

tous les jours de l'année, toutes les messes s'y célèbrent en noir pour les défunts par les religieux de Saint-François, gardiens de la basilique.

Inutile de dire la piété et la générosité des Romains pour entretenir ces messes perpétuelles de *Requiem* dans la chapelle des âmes du purgatoire.

Cette chapelle, sous l'invocation de sainte Cyriaque, était située dans les possessions de cette noble matrone romaine, qui ensevelit en ce lieu saint Laurent et tant d'autres martyrs. Elle était une de ces chapelles sous terre où les papes des premiers siècles se cachaient pour célébrer les saints mystères : sur l'autel de cette crypte saint Pierre lui-même offrit le saint sacrifice. Et ce premier pontife infaillible affirma que, chaque fois que l'on offrirait la victime sainte sur cet autel, on délivrerait une âme du purgatoire. La tradition primitive transmit cette parole de saint Pierre, et cette chapelle fut depuis en grande vénération pour les âmes du purgatoire. Quand les reliques de saint Laurent furent déposées non loin de cette chapelle dans la propriété de Cyriaque, on associa le culte de saint Laurent au culte des fidèles défunts ; et la basilique s'étant élevée sur le tombeau de l'illustre diacre martyr, on ménagea une issue pour descendre de la basilique dans la chapelle souterraine de Cyriaque.

La parole de saint Pierre pour la délivrance

d'une âme du purgatoire, à chaque messe dite sur l'autel de Cyriaque, s'était transmise d'âge en âge, avec la pieuse coutume des fidèles de solliciter dans cette chapelle des messes pour leurs parents défunts.

Néanmoins, au XIe siècle, des esprits téméraires semblaient douter de cette faveur insigne, et le pape règnant (Alexandre II) semblait en douter lui-même. Or, la Providence tira bientôt les fidèles d'inquiétude et convainquit le Pape par un miracle éclatant.

Pendant qu'un saint religieux du monastère gardien de la basilique était en prière la nuit, selon sa coutume, auprès de la Confession de saint Laurent, il vit arriver vers l'autel une magnifique procession composée d'anges et de saints illustres, présidée par saint Pierre en habits pontificaux, ayant à ses côtés saint Laurent et saint Etienne. Le diacre patron de la basilique chargea le religieux émerveillé d'un tel spectacle d'aller de sa part, aussitôt qu'il fera jour, dire au Pape de venir célébrer dans cette basilique et d'y renouveler la faveur accordée par saint Pierre en faveur des âmes du purgatoire, à chaque messe dite pour elles sur l'autel de Cyriaque, et d'y ajouter telle autre indulgence qu'il lui plaira. Et pour preuve de sa mission, saint Laurent détache sa ceinture et, la donnant au religieux, il lui dit de la remettre au Pape, se réservant d'o-

pérer par elle entre les mains du pontife un prodige éclatant. A peine le jour était-il venu, que le religieux et ses frères se rendirent chez le Pape pour lui faire part du message céleste et lui remettre la ceinture de l'illustre diacre martyr, patron de la basilique. Après avoir pris l'avis de ses cardinaux, le Pape se mit en route processionnellement à la tête de son clergé pour venir célébrer les saints mystères dans la basilique de saint Laurent. Or, chemin faisant, la procession rencontra un mort, que l'on portait en terre.

Alexandre II fit arrêter le cortège funèbre, et se mit en prière avec toute la foule qui l'accompagnait; puis, prenant la ceinture de saint Laurent, il la déposa sur le défunt, en demandant à Dieu par l'intercession du saint diacre la résurrection de ce mort, pour preuve de la véracité des paroles qui lui avaient été dites de sa part. Aussitôt, le mort ressuscite à la vue de tout le peuple, et confesse que son âme vient d'être délivrée à l'heure même des flammes du purgatoire, pendant que le prêtre célèbre pour lui les saints mystères sur l'autel de Cyriaque. Le Pape, ayant rendu grâces à Dieu et au saint protecteur des âmes du purgatoire, arriva à la basilique, célébra le saint sacrifice sur ce même autel où saint Pierre l'avait offert, constata et confirma par un décret solennel la faveur accordée par le Prince des Apôtres à l'autel de Cyriaque, et accorda lui

même de nouvelles indulgences en faveur des défunts. (*F. Leonardus Udin.*, *Serm. in fest. S. Laurent.* t. VII.)

Le baron Théodore de Bussières raconte aussi ce prodige dans tous ses détails dans son savant ouvrage sur les sept basiliques de Rome. J'ai vu représentées en peintures à fresque sous le portique et à la sacristie de la basilique de Saint-Laurent toutes les scènes du prodige, depuis l'apparition céleste au religieux jusqu'à la publication du décret pontifical.

A dater de cette époque, 1062, personne ne douta plus de la faveur accordée par saint Pierre dans la chapelle de Cyriaque. Les pèlerins instruits demandent, eux aussi, sur cet autel la célébration des saints mystères pour leurs parents défunts.

Dans l'enclos des religieux Trappistes, gardiens de l'église de Saint-Paul-aux-trois-Fontaines, lieu du martyre du grand Apôtre, se trouve une église appelée depuis saint Bernard *Scala cœli*, échelle du ciel. De cette église on descend par un escalier assez long dans une crypte célèbre par ses prodiges pour la délivrance des âmes du purgatoire pendant l'oblation du saint sacrifice.

Tandis que saint Bernard habitait avec ses religieux ce monastère confié aujourd'hui aux Trappistes, le saint docteur aimait à dire la sainte

messe pour les défunts sur l'autel de cette crypte. Un jour lorsque saint Bernard y célébrait les saints mystères, il fut ravi en extase; et pendant son ravissement il vit une échelle qui touchait d'une part à la terre et de l'autre au ciel. Un grand nombre d'âmes du purgatoire délivrées par la vertu du sacrifice, conduites par des anges, montaient cette échelle pour entrer dans la gloire. De là le nom d'Echelle du ciel donné à l'église qui renferme la crypte où eut lieu le prodige.

J'ai vu cette crypte, j'ai baisé l'autel miraculeux de saint Bernard, et, instruit par le pieux religieux français qui me servait de guide, j'ai contemplé le prodige dépeint sur les murailles du petit sanctuaire; on voit les âmes délivrées par le sang de l'Agneau montant au ciel sur cette échelle mystérieuse.

Je trouve dans la vie de saint Malachie, évêque d'Armagh en Irlande, écrite par saint Bernard son ami, une merveille non moins admirable de la délivrance des âmes du purgatoire par l'efficacité du saint sacrifice de la messe.

Saint Malachie, comme saint Bernard son ami, avait une grande dévotion pour les âmes du purgatoire, il célébrait souvent pour elles la messe de *Requiem* et faisait beaucoup de bonnes œuvres pour leur soulagement.

La sœur du saint évêque étant venue à mourir,

son frère pria pour elle avec ferveur durant plusieurs jours consécutifs. Il fut ensuite trente jours sans dire la messe pour elle, afin de reporter ses suffrages sur d'autres âmes.

La nuit qui suivait le trentième jour, il lui sembla entendre durant son sommeil la voix compatissante d'un messager qui lui donnait avis que sa sœur était sous le porche de l'église en habits de deuil et qu'elle attendait de lui sa réfection, car depuis trente jours il ne lui en avait procuré aucune.

A ces paroles, Malachie se reprocha sa négligence, car il comprit aussitôt la nature de la faim que souffrait sa pauvre sœur. Il compta les jours et il trouva qu'il s'en était écoulé trente depuis qu'il avait cessé de célébrer pour elle. Dès le lendemain, le Saint monta à l'autel et offrit les saints mystères à l'intention de la défunte. Dans la nuit suivante elle lui apparut le visage encore attristé et vêtue d'habits de toile couleur de cendre; mais elle s'était un peu approchée du seuil de l'église où toutefois il ne lui était pas encore permis d'entrer. Il continua donc les jours suivants d'offrir la messe pour le repos de cette chère sœur jusqu'à ce qu'un jour il l'aperçut couverte d'une robe blanchâtre et d'une couleur plus claire que la seconde fois; elle avait pénétré dans l'église, mais elle ne pouvait s'approcher de l'autel : tous ses désirs et tous ses efforts pour

l'atteindre demeurèrent sans résultat. Le saint évêque, heureux du soulagement que sa sœur éprouvait, offrit encore plusieurs messes dans la ferme espérance qu'il finirait par obtenir ce que sa sœur désirait si ardemment. En effet elle lui apparut enfin le visage serein et joyeux, revêtue d'un manteau blanc tout éclatant de lumière; elle se tenait alors près de l'autel qu'elle entourait avec plusieurs âmes bienheureuses toutes resplendissantes d'une céleste clarté, qui, comme elle, avaient achevé le temps de l'expiation. Elles étaient venues ici avant de monter au ciel pour rendre leurs hommages et leurs actions de grâces à leur divin libérateur qui, par son sang du sacrifice de l'autel, les avait purifiées de toutes leurs souillures.

Saint Bernard, après avoir raconté ce miracle, conclut par ces paroles : « Le sacrifice de l'autel a donc la vertu de détruire et d'effacer les péchés, de subjuguer les puissances infernales et d'introduire dans le ciel les âmes qui sortent de cette habitation terrestre. » (Saint Bernard, *Vita S. Malachiæ*, c. III.)

Nous lisons dans les annales des pontifes d'Angleterre par Guillaume de Mamelsbury (liv. II) un fait digne de remarque pour attester encore l'efficacité du saint sacrifice en faveur des âmes du purgatoire.

Un saint évêque anglais nommé Boston célé-

brait fréquemment la messe pour les fidèles défunts et aimait à dire pour eux la messe de *Requiem* lorsque la rubrique le permettait. Lorsqu'un jour à la fin de la messe il faisait ce souhait avec toute la ferveur de son âme : « *Requiescant in pace,* qu'elles reposent en paix », plusieurs voix furent entendues par la multitude et semblaient sortir des tombeaux de l'église ; elles répondaient : « *Amen,* » *Amen,* comme pour attester les rafraîchissements qu'elles recevaient de l'oblation du saint sacrifice.

CHAPITRE XIV

SENTIMENTS DE PIÉTÉ ET D'UNION A JÉSUS-CHRIST AVEC LESQUELS NOUS DEVONS ASSISTER A LA SAINTE MESSE.

Avant d'expliquer avec quels sentiments nous devons assister à la sainte messe, je crois utile de répondre à cette question de saint Thomas : « La messe d'un prêtre indigne vaut-elle moins que celle d'un bon ? »

« Il y a deux choses à considérer dans le saint sacrifice de la messe, dit le saint docteur : l'une principale, le Sacrement, et le sacrifice ; et l'autre secondaire, les prières pour les vivants et pour les morts.

« En ce qui concerne le Sacrement, le sacrifice en lui-même, la messe d'un prêtre indigne ne vaut pas moins que celle d'un bon ; la même victime d'un prix infini est offerte par l'un et par l'autre, la valeur intrinsèque du sacrifice auguste est indépendante du mérite ou du démérite du prêtre qui célèbre. »

Les souillures du prêtre visible, simple instrument de Jésus-Christ, ne peuvent diminuer la sainteté du véritable prêtre du sacrifice qui n'est autre que le Pontife éternel; elles ne peuvent altérer la pureté de l'Agneau sans tache toujours immaculée sur l'autel de la terre comme sur l'autel du ciel et à l'abri de toute atteinte de la malice des hommes. Que la piété des assistants s'unisse à la sainteté de Jésus-Christ prêtre et victime, et la messe d'un prêtre indigne pourra leur être aussi utile que la messe d'un bon prêtre.

« Pour ce qui est des prières, nous dit encore le docteur angélique, il est certain que la messe d'un prêtre meilleur est plus fructueuse, à raison de l'efficacité particulière de sa dévotion. Plus les prêtres sont saints, dit le pape Alexandre, plus ils sont exaucés dans leurs prières.

« Il faut le remarquer cependant, les prêtres, quels qu'ils soient, s'adressent à Dieu comme représentants de l'Eglise et en vertu d'un ministère qui persévère dans les pécheurs eux-mêmes... Si donc les prières privées d'un prêtre indigne ne sont point exaucées, on n'en peut dire autant de celles qu'ils font au nom de l'Eglise dont ils sont les ministres : la sainteté de l'Epouse du Sauveur peut suppléer à l'indignité du ministre qui lui sert d'instrument. » P. III., q. 82., a. 6.)

O prêtres qui célébrez, tâchez non seulement d'être bons, mais de devenir des saints par res-

pect pour la divine victime qui s'immole dans vos mains et par amour pour l'Eglise qui a tant besoin de saints prêtres, aujourd'hui plus que jamais ; souvenez-vous chaque jour avant de monter au saint autel de ces paroles de la sainte liturgie : « *Sancta — sanctis. — Imitamini quod tractatis.* »

O divine victime de l'autel, rendez vos prêtres non pas seulement bons aux yeux des hommes, mais rendez-les saints et parfaits aux yeux de la Majesté trois fois sainte dont ils sont les ministres, afin qu'ils deviennent pour les peuples des intercesseurs puissants près de la Miséricorde céleste.

Voyons maintenant avec quels sentiments les fidèles doivent assister à la sainte messe.

Puisque le saint sacrifice de la messe est le même que celui de la croix, on doit assister à la sainte messe dans les sentiments que l'on aurait s'il nous était donné de contempler avec nos yeux de chair Jésus-Christ immolé sur la croix. Ainsi, en allant au saint sacrifice, il faut se pénétrer de cette idée que l'on va au Calvaire être témoin de la passion du Sauveur pour en recevoir l'application. Il faut à la vue du prêtre arrivant à l'autel tâcher d'entrer dans les sentiments de la sainte Vierge, de saint Jean, des saintes femmes, des pieux disciples au pied de la croix et prendre garde d'imiter les personnes dissipées, légères,

curieuses et autres plus coupables qui assistent à la messe sans piété et sans dévotion.

L'empereur Henri II, avant d'assister au saint sacrifice, allait se prosterner dans la chapelle de son palais au pied d'un crucifix pour se pénétrer des angoisses et des souffrances de Jésus-Christ sur la croix; et bientôt les larmes de la plus tendre compassion découlaient de ses yeux et les soupirs de la plus amère contrition s'échappaient de son cœur.

On comprend alors qu'il lui était facile d'assister avec piété au saint sacrifice de l'autel.

Il y a, comme on le sait, plusieurs méthodes pour bien assister à la sainte messe. Je laisse de côté celles qui regardent les fidèles communs et ordinaires, ignorants et sans piété, et je me contente d'indiquer les autres, car la vraie piété sait trouver elle-même sa méthode et la varier suivant les diverses dispositions de son âme.

La méthode recommandée aux personnes chrétiennes à qui la prière mentale est peu familière, consiste à lire de façon à s'en bien pénétrer quelque formule de prière composée pour aider les fidèles à assister au saint sacrifice ou à faire quelqu'autre lecture sur le très saint Sacrement ou sur la passion de Notre-Seigneur.

Les âmes qui ont l'habitude de l'oraison aiment à contempler, pendant le saint sacrifice, quelques-unes des circonstances de la passion du

Sauveur dont elles ont été plus touchées, en priant amoureusement Jésus-Christ immolé sur l'autel de faire découler en elles, sur leurs frères de la terre, sur les âmes du purgatoire, sur l'Eglise universelle les fruits précieux de son divin sacrifice.

Si l'attrait de la grâce les porte à continuer leur oraison du matin devant la sainte victime immolée, elles savent demander au sang de Jésus-Christ de graver leurs résolutions dans leurs cœurs et la force de les mettre en pratique pendant le courant du jour.

Mais il est une méthode peut-être plus utile encore et quelquefois plus facile, qui tient le milieu entre les deux autres : c'est de suivre pieusement les prières et les cérémonies de la sainte liturgie et de s'offrir avec Jésus-Christ et le prêtre en véritable victime pour la gloire de Dieu et le salut des hommes, ou pour solliciter de la Miséricorde éternelle quelque faveur signalée suivant ses besoins ou ceux des autres. Les prières prononcées au saint sacrifice ont une grâce particulière et souvent Dieu s'en est servi pour opérer, par les mérites de Jésus-Christ immolé sur l'autel, des prodiges de conversion ou de sanctification.

Ce fut une parole prononcée au saint sacrifice qui éclaira saint Bernard sur sa vocation et sur celle de ses frères; et, de suite, ils se rendirent au monastère de Citeaux, d'où, deux ans après, saint

Bernard fut envoyé par l'abbé saint Etienne Haring pour fonder le célèbre monastère de Clairvaux, pépinière de tant d'autres.

L'ordre des Servites doit la gloire d'avoir possédé dans son sein saint Philippe Bénizzi à une parole de l'épître de la messe que Philippe, encore épris des vanités du monde, entendit prononcer dans l'église de Florence.

Antoinette Monti appartenait à une noble et puissante famille de Gênes : dame du grand monde elle ne rêvait que vanités, luxe, habits magnifiques, meubles somptueux, décorations, joyaux précieux, en un mot tout ce qui pouvait plaire aux sens et attirer la considération.

Un jour de fête elle entra dans une église pour se disposer à la communion, vêtue avec une grande magnificence. Elle s'approcha d'abord du confessionnal et s'agenouilla du côté droit en attendant que la personne qui se confessait du côté opposé eût fini sa confession. Il y avait là une image de Jésus crucifié au-dessus de laquelle on lisait ces paroles : *Nudum Jesum nudus sequere : difficile opus, sed magna sunt prœmia.* »

« Ce Jésus que vous voyez nu sur la croix, suivez-le dépouillé de tout; ce n'est pas une petite affaire, mais grande sera la recompense. »

En lisant ces paroles, comme elle était instruite elle en comprit parfaitement le sens et ne douta pas que ce fût un salutaire avertissement

à l'adresse des personnes adonnées comme elle à la vanité. Ainsi éclairée et touchée de la grâce, elle prit sur-le-champ la ferme résolution de mettre moins de recherche dans son ajustement et de rejeter toutes les vanités féminimes. En formant ce dessein elle avait beaucoup fait, mais elle n'avait pas tout fait encore, ce qui lui restait à faire, il était réservé au saint sacrifice de lui en donner la force et les moyens.

Assistant un autre jour à la messe, elle entendit et remarqua ces paroles de l'Evangile que le prêtre venait de chanter : « *Qui non renuntiat omnibus quæ possidet, non potest meus esse discipulus :* Celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il possède ne peut être mon disciple. »

Par la puissance de la grâce ces paroles évangéliques déchirèrent son âme comme un glaïve à deux tranchants et la pénétrèrent si vivement et si efficacement qu'elles éteignirent dans son cœur les désirs du siècle et y allumèrent de si vives flammes du divin amour qu'elle résolut de tout quitter, plaisirs, honneurs, richesses, et d'échanger ses vêtements précieux contre la bure des Carmélites. Elle entra donc en religion et y fit de tels progrès dans les plus excellentes vertus qu'elle mérita de recevoir de la bonté de Dieu d'insignes faveurs au milieu des extases et des visions qu'il lui prodiguait. La première dont elle fut récréée fut de voir sortir du saint ciboire,

lorsqu'elle communiait, un globe de feu plus éclatant que le soleil. C'est ce que rapporte le P. Philippe de la Sainte-Trinité, un des annalistes du Carmel. (*Dec. Carm., in vita S. Bernardi et S. Philip. Benitii.*)

CHAPITRE XV

LES MAGNIFICENCES DE LA PLUS SIMPLE DES MESSES PRIVÉES

Dans le 1er volume de cet ouvrage, en parlant du culte public de Jésus-Christ au Sacrement de l'autel, nous avons dépeint les magnificences de la messe paroissiale. Mais si l'on veut faire attention aux prières et aux cérémonies de la sainte liturgie dans une messe privée, dignement célébrée par un prêtre pieux, observateur èxact des rites, on verra que la messe privée a aussi ses magnificences. Pour ne pas me répéter dans les détails du saint sacrifice qui sont les mêmes pour la messe privée que pour la messe solennelle, sauf certaines particularités relatives à cette dernière, je me bornerai à quelques réflexions générales sur les magnificences du saint sacrifice.

Ecoutons d'abord l'illustre Pie IX dans son encyclique du 3 mai 1858, dont dejà plus haut j'ai donné un extrait, sur les fruits du saint sacrifice.

« Il n'y a rien de plus grand, de plus salutaire, de plus saint, de plus divin que le sacrifice non sanglant de la messe, par lequel le même corps, le même sang, le même Jésus-Christ, notre Dieu et Seigneur, est offert et immolé sur l'autel pour le salut de tous par les prêtres; et c'est pour cela que la sainte Mère Eglise, en possession de ce trésor si grand de son divin Epoux, n'a jamais cessé d'employer tous ses soins, tout son zèle, toute sa vigilance pour que ce formidable mystère fût accompli par les prêtres avec la plus grande pureté intérieure de cœur et pour qu'il fût célébré avec tout l'appareil du culte selon les prescriptions des rites et des cérémonies sacrées, afin que la grandeur et la majesté du mystère même resplendissent dans l'apparence extérieure et que les fidèles soient ainsi excités à la contemplation des choses divines contenues et cachées dans un si adorable et si vénérable sacrifice. C'est avec la même ardeur et la même sollicitude que cette pieuse Mère, s'adressant à ses fidèles enfants, ne cesse jamais de les avertir, de les exhorter, d'enflammer leur zèle pour les porter à se rendre fréquemment au divin sacrifice, avec toute la piété, tout le respect et toute la dévotion qu'il réclame; ordonnant que tous soient tenus absolument d'y assister les jours de fête de précepte, le suivant avec une attention religieuse des yeux et du cœur, afin de pouvoir heureuse-

ment obtenir par sa vertu la miséricorde et l'abondance de tout bien. »

Le Verbe éternel par qui toutes choses ont été faites est un Dieu caché; et, si partout son action se fait sentir, c'est d'une manière invisible et mystérieuse. Considérez l'action de Dieu dans la nature : partout il agit et rien ne se conserve et ne se développe sur la terre que par son action persévérante; sans cette action divine tout retomberait dans le néant. Qui voit la main divine soutenant et conservant tous les êtres ? On ne la découvre que par la fécondité de la nature et par la lumière des astres au firmament; car, selon la parole du royal prophète, le ciel et la terre publient la gloire de Dieu, et le firmament annonce qu'il est l'œuvre de ses mains.

Si le Verbe éternel veut sauver le monde, il se cache sous les voiles de l'humanité dans l'étable de Bethléem, et les anges sont obligés de publier sa présence par des chants mélodieux dont retentissent les alentours de la cité et par la lumière éblouissante qui enveloppe les bergers.

Plus tard, quand le même Verbe éternel fait chair commence sa vie publique en parcourant les villes et les campagnes de la Judée, il ressemble à un homme semblable aux autres et ne dédaigne pas d'être appelé le Fils du Charpentier de Nazareth; ses miracles seuls le font reconnaître par les hommes de bonne volonté et il reste

un Dieu inconnu à l'orgueil des pharisiens, à la dureté même de ses disciples.

Dans le Sacrement de l'autel, le même Verbe éternel réellement présent sous les espèces sacramentelles se cache plus encore. S'il fait sentir sa présence aux hommes de bonne volonté, s'il est l'âme et la vie de son Eglise, c'est secrètement, c'est mystérieusement. Si de loin en loin des miracles éclatants publient sa présence au Sacrement d'amour et encouragent la foi et la piété de ses fidèles serviteurs, ils ne sont que des sujets de dérision pour les orgueilleux et les impies.

Qui donc fera reconnaître et respecter sa présence au saint autel ? Qui donc rappellera son immolation du Calvaire sans cesse renouvelée sur la table du sacrifice ? La sainte Eglise qu saura par ses rites sacrés l'environner du plus saint respect, publier sa grandeur et son amour, le montrer dans son état d'immolation et commander à tous même aux indifférents et aux impies l'adoration du Dieu caché et immolé sous les espèces sacramentelles.

L'Eglise veut, pour abriter la présence du Dieu caché du tabernacle et l'oblation de la divine victime, un sanctuaire plus ou moins vaste consacré ou béni par un évêque. Elle veut que l'autel où coulera le sang de l'Agneau soit toujours consacré par un pontife dans les plus augustes cérémonies. Elle exige que cet autel soit couvert de

trois nappes de fin lin bénites par un évêque ou son délégué. Les linges sacrés qui servent à l'autel doivent être également bénis de cette bénédiction réservée au Pontife. L'autel doit être surmonté d'un crucifix réel et orné de chandeliers décents ; et à l'heure du sacrifice offert par le dernier des prêtres il faut deux cierges allumés pour rappeler la sainteté et la gloire de la victime. Et le calice qui contiendra le sang de l'Agneau et la patène qui recevra son corps devront être au moins en métal d'argent doré à l'intérieur puis consacré par l'évêque pendant la célébration des saints mystères.

Que prêchent tous ces préparatifs de l'auguste sacrifice, sinon la grandeur, la sainteté de la victime qui est immolée ?

Mais voici venir le prêtre à l'autel ; il est revêtu des ornements sacrés et s'avance avec gravité et modestie vers le trône de la Majesté sainte, vers la table du sacrifice.

Arrivé à la première marche de ce trône il se découvre et fléchit le genou jusqu'à terre. Bientôt il commence ce drame magnifique que nous appelons la sainte messe.

Ici, prières, cérémonies, postures du corps, signes de croix, inclinations, génuflexions, regards vers le crucifix ou sur l'hostie, tout est prescrit par les saints rites qui remontent à la plus haute antiquité, la plupart même aux Apô-

tres instruits eux-mêmes par le divin Maître.

Rien n'est laissé à l'arbitraire du prêtre ou de l'évêque.

Une omission ou un changement volontaire qui pourrait paraître une chose légère aux yeux du monde devient pour le prêtre une faute grave.

Et que commandent toutes ces prières vénérables, tous ces rites sacrés, sinon l'adoration et l'amour de la divine victime ?

L'Eglise dans sa sagesse a su faire resplendir, comme le dit Pie IX, la grandeur et la majesté du mystère de l'autel dans l'apparence extérieure des saints rites ; elle a su le mettre pour ainsi dire sous les yeux de ses enfants.

Toutes les scènes de la Passion y sont représentées :

Après la préparation du mystère, par l'humble confession du prêtre et des fidèles, par les supplications faites au nom de tous, par l'instruction de l'Epître et de Evangile, souvent par la profession solennelle de la foi, le mystère commence seulement.

Le prêtre offre à Dieu la matière du sacrifice et la place sur une croix qu'il a décrite avec la matière elle-même pour annoncer déjà que le sacrifice de l'autel sera le même que celui du Calvaire. Il se purifie les doigts pour indiquer avec quelle pureté on doit toucher la sainte victime et en approcher. Avant de s'enfermer pour

ainsi dire dans le sein de Dieu, afin d'y offrir avec plus de recueillement l'Agneau sans tache, il presse ses frères de prier pour lui.

Bientôt, fortifié par les supplications des assistants et par ses prières secrètes, il élève leurs esprits et leurs cœurs jusqu'à Dieu et veut qu'ils s'unissent aux concerts des anges pour célébrer la gloire de l'Agneau de Dieu qu'il va immoler.

Puis élevant les mains et les yeux vers le ciel, comme pour y chercher une nouvelle faveur, après avoir baisé l'autel avec amour, les bras en croix, il commence les immuables prières du sacrifice appelées le *Canon sacré*. Pour rappeler sans cesse que la victime du sacrifice sera la même que celle du Calvaire, vous le voyez rejoindre pieusement les mains et faire cinq signes de croix sur l'oblation; quelquefois il n'en fait que trois pour montrer que l'auguste sacrifice est offert aux trois personnes divines. Le moment de l'immolation approche, le prêtre étend les mains sur la matière du sacrifice pour y décharger tous les péchés du monde. Bientôt il consacre séparément le pain et le vin et offre tour à tour aux fidèles le corps et le sang du Sauveur. Lui-même il s'incline, il adore, et le peuple l'imite en contemplant sur l'autel la victime du Calvaire frappée par les paroles sacramentelles d'une mort mystérieuse et mystique. Aussitôt le prêtre, les bras étendus vers le Ciel, continue ses

supplications pour l'Eglise universelle, pour les vivants et pour les morts ; puis de temps en temps il répète sur la divine victime elle-même les cinq signes de croix pour rappeler sans cesse la réalité de sa présence sur l'autel comme sur le Calvaire.

Connaissant la puissante intercession de la victime qu'il a sous les yeux, par elle et avec elle il s'adresse à Dieu comme au père de la grande famille dont il est l'interprète ; il lui demande pour tous les biens spirituels et temporels dont ils ont besoin.

Pour s'encourager à la confiance et se souvenir que l'Agneau immolé devant le trône de l'auguste Trinité offre dans le ciel la même victime qu'il offre sur l'autel, il se frappe la poitrine en conjurant l'Agneau de Dieu qu'il contemple avec amour d'avoir pitié de lui et de ses frères.

Aussitôt, incliné sur l'autel, il se prépare par les magnifiques oraisons de la liturgie à la consommation du sacrifice. Puis après avoir adoré et s'être frappé la poitrine en signe de son indignité il consomme les saintes espèces et distribue au peuple pieux sa part du sacrifice avec des cérémonies capables de rappeler la sainteté, la divinité du pain céleste qu'il leur offre.

Le sacrifice terminé, avant de quitter l'autel, le prêtre dans de nouvelles oraisons exprime à Dieu sa reconnaissance au nom de tous, et mi-

nistre du Très-Haut qu'il vient de tenir dans ses mains fumantes encore du sang de l'Agneau, il ne craint pas de bénir le peuple au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Et après avoir rappelé dans la lecture du dernier Evangile la divinité du Verbe éternel fait chair qu'il vient d'immoler, le prêtre avec le peuple se retire riche des dons de Dieu.

Quoi donc de plus grand, de plus saisissant, de plus capable de faire impression sur le prêtre, comme sur les fidèles, que les magnificences du divin sacrifice ! Etudions-les, méditons-les, regardons-les au saint autel. Et comme Pie IX nous le recommande, assistons fréquemment au divin sacrifice avec toute la piété, tout le respect et toute la dévotion qu'il réclame. Suivons-les avec une attention religieuse des yeux et du cœur, afin de pouvoir heureusement obtenir par sa vertu la miséricorde de Dieu et l'abondance de tous les biens.

CHAPITRE XVI

LES MERVEILLES DE CIVILISATION ET DE SANCTIFICATION AU MILIEU DES PEUPLES PAR LES SOLENNITÉS DU SACRIFICE DE L'AUTEL.

Le dimanche est le jour du Seigneur, il est aussi par excellence le jour de l'homme.

Pécheur, l'homme fut condamné au travail tous les jours de sa vie; et, sans parler du travail des riches qui n'est pas exempt de dégoût et d'amertume, la très grande majorité du genre humain supporte par des labeurs pénibles la punition du péché. Tout dans la semaine lui rappelle le châtiment : ses fatigues continuelles, ses agitations pour la vie terrestre, ses angoisses de chaque jour, ses repas à la hâte, son repos de la nuit indispensable à sa faiblesse épuisée et jusqu'à ses vêtements ordinaires de travail lui montrent sans cesse que dans sa demeure, dans son atelier ou dans ses champs, il est le prisonnier, le forçat de la justice divine. Mais, dans son amour, la Miséricorde éternelle a eu pitié de lui : le Sei-

gneur en se réservant pour sa gloire un jour par semaine a aussi réservé ce même jour pour la gloire de l'homme coupable.

Il a commandé à son Eglise de le louer, de le bénir dans les saints offices du dimanche, dans la célébration surtout de l'auguste sacrifice; et il lui a ordonné d'y convoquer tous ses enfants, afin que là, non plus en présence de leur juge mais de leur père, ils oublient un moment le châtiment qui pèse sur eux et retrouvent en passant la grandeur, la dignité, la liberté, la charité d'enfants de Dieu. Les solennités du dimanche, la grande solennité du sacrifice surtout, sont donc pour les hommes des sources merveilleuses de civilisation et de sanctification.

L'homme ne se civilise, n'acquiert la noble estime de l'homme qu'au sein de la société, et plus cette société est digne, plus l'homme s'y perfectionne. Eh bien ! considérez ce qui se passe le dimanche dans nos assemblées saintes en présence de Dieu et au pied de l'autel du sacrifice.

Il n'y a aucune société qui lui soit semblable. Où est la société la plus brillante du monde qui l'emporte en grandeur, en dignité, en noblesse sur la société de nos basiliques, de nos cathédrales, de nos grandes églises des villes aux jours solennels ? Là, il y a foule, tous les rangs sont confondus ; et cependant nulle part il n'y a plus d'ordre, nulle part il n'y a plus de respect, plus

de dignité, plus d'égards. On sent que Dieu lui-même préside dans ces grandes assemblées.

Par honneur pour le Très-Haut plus encore que par honneur pour ses frères, chacun a revêtu ses habits de fête.

L'ouvrier dignement vêtu n'a pas à rougir à côté du riche propriétaire, à côté du noble magistrat, à côté du grand seigneur qui, par respect pour la majesté de Dieu, a dépouillé les insignes de ses grandeurs mondaines et paraît sous les yeux de notre Père commun à peu près semblable à son frère moins fortuné, moins élevé que lui.

La femme du peuple, la simple ouvrière, dans ses vêtements de fête chrétienne, malgré sa modestie, ne rougit pas de prendre place à côté de la grande dame, de la grande demoiselle des plus illustres familles; et celles-ci nobles et dignes en présence de Dieu ont dépouillé toute fierté, tout dédain, pour se revêtir de simplicité, de douceur; elles sentent qu'à l'église les personnes du rang le plus obscur sont, comme elles, les enfants de notre Père qui est aux cieux. De là ces politesses, ces prévenances, ces délicatesses dont chaque personne chrétienne rivalise à l'égard de ses frères, de ses sœurs en Dieu. A l'Église seule appartient la puissance de faire cette noble fusion de tous les rangs de la société et de montrer l'égalité vraiment fraternelle de tous les hommes entre eux.

La vertu, la sainteté seules, priment, sans le savoir, sous les yeux de Dieu et attirent en les édifiant les regards des vrais chrétiens. Qu'il est noble et digne, qu'il est magnifique le spectacle de nos grandes assemblées religieuses au pied des saints autels !

Le monde avec toutes ses pompes peut-il offrir quelque chose de semblable pour civiliser les masses et les mêler ainsi sans querelle, sans jalousie dans une véritable fraternité et dans cette égalité sans bassesse qui convient aux enfants d'un même Père ?

Si nos grandes assemblées religieuses des villes sont si propres à donner à tous un air de noblesse, de dignité, de modestie, de douceur, de charité, et contribuent puissamment aux progrès de la civilisation, c'est surtout dans nos campagnes que ce résultat se manifeste avec plus d'évidence. L'église y est le seul lieu de réunion noble et digne. Pour les fêtes de l'Eglise, et rien que pour elles, l'homme des champs, la femme et la fille de nos campagnes ont des vêtements d'honneur. Pendant la semaine, ils semblent plus condamnés que les habitants des villes à la peine du travail; mais, le dimanche arrivé, c'est le jour de Dieu, c'est aussi le jour de nos campagnes religieuses. Tout travail cesse en l'honneur du repos du Seigneur, on sent la Bonté divine qui appelle ses enfants privilégiés des champs au

noble repos du dimanche. Les vêtements moins que communs de la semaine qui rappellent la punition du péché sont mis de côté et chacun se transfigure en revêtant ses habits de fête. L'homme des champs se redresse et paraît sentir sa grandeur, sa dignité d'homme; la femme et la fille des champs ne sont plus reconnaissables de la veille; elles mieux encore sentent leur grandeur, leur dignité humaine. Tous avec un air d'allégresse et de bonheur se dirigent vers la maison de Dieu. Peu à peu, le temple saint se remplit à l'heure du sacrifice, chacun y a sa place d'honneur; là seulement, l'habitant des champs a dépouillé cette rudesse qui partout ailleurs le caractérise, il oublie ses rivalités, il est poli à l'égard de ses frères.

Quelles sont belles les assemblées du dimanche dans nos campagnes religieuses! Elles sont complètes, peu de personnes y manquent, chacun est à sa place, tout est en ordre, aucun curieux ne circule. Les visages respirent un air de noblesse et de joie chrétienne; chacun sent sa dignité, sa liberté d'homme, sa dignité, sa liberté d'enfant de Dieu.

Otez à nos campagnes les assemblées religieuses du dimanche, que leur restera-t-il pour la civilisation? Comparez ceux qui les fréquentent habituellement avec ceux qui ne connaissent que les ignobles assemblées du cabaret ou les

lieux de désordre et de débauche, avec ceux même qui, profanateurs du repos sacré, se livrent dans leur demeure ou dans un atelier au travail sacrilège du dimanche, et vous admirerez la puissance civilisatrice de l'Eglise en présence du Dieu de l'Eucharistie, en présence de la sainte victime de l'autel.

Ce que l'Eglise fait dans les saintes assemblées pour les peuples civilisés, elle le fait également dans ses missions au milieu des tribus sauvages partout où elle peut dresser l'autel du sacrifice et y faire couler le sang de l'Agneau; à elle seule l'honneur et la puissance de civiliser le monde

Si les peuples rebelles à l'Eglise, tout en essayant de se dire encore chrétiens, conservent une certaine civilisation extérieure, souvent plus apparente que réelle, ils la doivent aux vérités fondamentales, empruntées jadis au Catholicisme, dont leurs ministres s'efforcent de pénétrer les masses, dans des assemblées religieuses ordonnées plus ou moins à l'instar des assemblées saintes de l'Eglise.

Le sacrifice de l'autel manque chez les protestants d'Allemagne et chez les protestants d'Angleterre; il est souillé et dégradé chez les Grecs schismatiques de Russie, s'il existe encore : aussi ces peuples sont sous le joug du despotisme et la civilisation parmi eux est loin d'être imprégnée de la douce et généreuse charité de Rome et de

tout peuple vraiment catholique, adorateur et imitateur de Jésus-Christ, victime perpétuelle par amour pour ses frères.

Qu'est devenu l'Orient, le berceau du Catholicisme, lorsqu'il eut renversé les autels du Christ et remplacé le saint Evangile par l'Alcoran de Mahomet ? Et l'Afrique illustrée par la science et la sainteté d'Augustin, le perpétuel flambeau de l'Eglise et le plus illustre de ses docteurs, qu'est-elle devenue pendant de longs siècles, lorsque le sang de la divine victime ne coula plus sur ses autels ?

On sait dans quelle dégradation, dans quelle ignorance et dans quelle barbarie ces peuples de l'Orient et de l'Afrique sont tombés, sous le joug ignoble et cruel du Mahométisme.

Quand, dès le v[e] siècle jusqu'au VIII[e], les barbares du Nord, les Vandales, les Huns, les Goths, les Lombards, etc., appelés par la justice divine pour punir les insultes, les fourberies et les prétentions sacrilèges des empereurs de Byzance et détruire les restes impurs de l'empire romain, vinrent fondre sur le vaste héritage de Constantin, l'Eglise sut civiliser ces barbares par la fermeté, la patience et la sagesse des pontifes romains, par la science et le zèle de ses prélats, par la sainteté de quelques femmes illustres, nobles débris des anciennes races, et en particulier par le sacrifice de l'Agneau sans tache dont

l'histoire arrachait des larmes de tendresse des yeux des chefs féroces, et animait en leurs cœurs le zèle du dévoûment pour la défense de l'Eglise.

La France, si fière aujourd'hui de sa civilisation, où l'a-t-elle puisée ? Au pied des saints autels de la divine victime, dans l'esprit chrétien que lui léguèrent Clovis converti par sainte Clotilde et saint Remi, Charlemagne instruit et dirigé par le grand pape Adrien Ier, saint Louis formé par sa sainte mère Blanche de Castille.

Malheur aux peuples civilisés qui désertent les assemblées saintes de l'Eglise, qui déchirent et renversent ses autels ! La France a vu en 1793 et en 1871 les résultats non pas civilisateurs, mais barbares et destructeurs de l'impiété moderne.

O sainte Eglise du Christ, par vos assemblées religieuses autour de l'autel du sacrifice, continuez vos pacifiques conquêtes de civilisation sur les peuples infidèles, sur les peuples hérétiques et schismatiques, mais aussi sur les peuples catholiques qui courent à l'abîme par les doctrines et les œuvres du matérialisme.

L'Eglise par ses assemblées saintes et les solennités du sacrifice ne travaille pas seulement à la civilisation des peuples, elle travaille encore à leur sanctification et elle l'opère avec cette suavité et cette force qui n'appartiennent qu'à Jésus-Christ et à sa sainte Epouse.

Dans les solennités de son sacrifice elle ennoblit le corps de l'homme en le revêtant de dignité et de douceur, mais elle élève encore son âme au-dessus des choses matérielles et l'unit à Dieu même, pour la rendre participante de ses perfections ineffables et l'enrichir de son amour.

Oui, l'Eglise sait initier ses enfants de la terre à la gloire et au bonheur de la patrie céleste en les mettant en communication directe avec Dieu par ses prières du sacrifice, par ses chants sacrés, par ses cérémonies augustes, par leur union à la divine victime immolée sur l'autel. Dans les saints offices de l'Eglise tout l'homme se déifie; son intelligence devient divine, son cœur devient divin.

Pendant la célébration des saints mystères, l'Epouse du Sauveur aime à prodiguer à ses enfants la parole sainte qui n'est autre, dit saint Augustin, que le Verbe éternel présent sous l'écorce du langage. Par elle, l'intelligence de l'homme pénètre jusque dans le sein de Dieu : elle y voit, dans la certitude de la foi, même à travers les voiles impénétrables qui la couvrent, les mystères de Dieu et de l'homme, qu'elle contemplera un jour face à face dans le ciel; elle y voit les principes éternels de la morale, les règles de la sagesse et de la prudence divines, tout ce qu'il faut pour diriger sûrement ses pas et ceux des siens dans les sentiers de la vie surnaturelle.

Oh ! que de nobles, que de saintes, que d'utiles pensées, le père de famille, la mère chrétienne, le jeune homme vertueux, la fille modeste, l'enfant docile, trouvent le dimanche à l'église au pied du saint autel par la prière et la prédication de la divine parole ! Et si un œil éclairé et droit observe attentivement l'intelligence de ces bons chrétiens, il l'a voit comme revêtue des perfections mêmes de Dieu. Elle n'est étrangère ni à la science, ni à la sagesse, ni à la puissance, ni à la grandeur, ni à la beauté, ni à la sainteté, ni à la bonté de l'Etre par excellence, du Souverain Seigneur de toutes choses.

A l'homme au contraire qui ne fréquente jamais la maison de Dieu, qui déserte habituellement le sacrifice auguste du dimanche, ne demandez pas des pensées nobles et relevées, des idées de l'ordre surnaturel ; il ne sait que la terre. Et comme l'intelligence de l'homme, dit saint Thomas, devient semblable aux choses uniques qu'elle traite, l'intelligence de cet homme devient en quelque sorte matière ; et pour quelques-uns elle devient pire encore, elle devient animale, selon l'expression des Livres saints, « *sicut equus et mulus.* »

Cette dégradation intellectuelle se remarque non seulement chez l'homme, mais plus encore peut-être chez la femme qui demeure toujours éloignée des assemblées saintes de l'église, des divins mystères de l'autel.

Frères bien-aimés, dans le temple saint, aux pieds de l'adorable victime, vous trouvez les richesses surnaturelles de la grâce, votre intelligence humaine participe à l'intelligence divine, mais votre cœur s'élève aussi jusqu'à Dieu, il participe à l'océan de l'amour éternel. Là, il entretient et ranime en lui le feu de la charité, le double amour de Dieu et du prochain qui fait votre bonheur et votre gloire.

Quand nous approchons nos membres glacés d'un feu bienfaisant, ils se raniment peu à peu et participent à la chaleur du feu. Eh bien, lorsque nous approchons nos cœurs du tabernacle et de l'autel, véritable foyer de l'amour divin, nos cœurs glacés par les frimas de la vie matérielle et par les vents du monde se raniment peu à peu; ils ne sont pas longtemps sans participer à la chaleur divine que répand autour d'elle la fournaise d'amour qui brûle au saint tabernacle et sur l'autel où la victime adorable est immolée. Ah! c'est là, c'est là seulement qu'on apprend à aimer Dieu, à aimer ses frères.

Voyez l'homme, la femme, le jeune homme, la jeune fille, l'enfant qui assiste exactement et avec piété aux saints offices du dimanche, à l'immolation solennelle de la divine victime. Ils prient Dieu, ils accomplissent ses commandements et ceux de son Eglise, ils s'efforcent d'éviter le péché, de pratiquer la vertu, pour prouver à Dieu leur amour.

Me demanderez-vous s'ils aiment leurs frères? Je vous répondrai : examinez de près dans les détails de la vie ce bon père de famille, cet époux chrétien, et bientôt vous remarquerez sa tendre affection pour son épouse, ses soins pleins de prévenance pour lui venir en aide et la soulager, son désir efficace de lui être utile et agréable; vous verrez comme il chérit ses enfants, comme il se plaît avec eux, comme il se dévoue pour eux; vous serez édifié de la charité avec laquelle il traite tous ses frères et aime à leur rendre service selon son pouvoir.

Et la femme chrétienne qui aime l'Eglise, qui se plaît non seulement aux offices d'obligation, mais encore aux offices de piété, que vous voyez s'asseoir de temps en temps à la table sainte pendant la célébration des saints mystères, qui sait s'entretenir cœur à cœur avec Jésus et Marie au pied des saints autels, ai-je besoin de vous dire qu'elle est bonne épouse, bonne mère, sachant s'immoler à chaque instant pour le bonheur de ceux qui l'entourent? Ai-je besoin de vous la montrer bonne, prévenante pour tous, chérissant non seulement ses proches, ses amis, ses voisins, mais encore les pauvres et les malheureux?

Le jeune homme chrétien, la fille pieuse, l'enfant vertueux aiment leurs parents et tous ceux au milieu desquels ils vivent.

Personne n'ignore la tendre piété envers Dieu

et le dévoûment pour leurs frères des âmes parfaites qui assistent tous les jours au saint sacrifice de l'autel.

Otez le sacrifice de la messe et la table mystique qui l'accompagne, et vous verrez baisser dans le clergé catholique le zèle de l'apostolat et le dévoûment des grandes œuvres pour le salut des peuples. Il ne tardera pas à ressembler au clergé hérétique, au clergé schismatique.

Pourquoi ne trouvez-vous pas en dehors de l'Eglise ces saints illustres, si dévoués à la gloire de Dieu et au bonheur des peuples, dont le ciel manifeste la puissance par l'éclat des miracles et dont la terre publie les louanges après tant de siècles ? C'est qu'en dehors de l'Eglise, le foyer de l'amour céleste n'existe pas pour embraser les âmes généreuses.

Cherchez, chez les nations chrétiennes séparées du centre de la Catholicité, ces congrégations innombrables d'hommes et de femmes dévouées à Dieu et à leurs frères, et vous ne trouverez que de vains simulacres impuissants. Le foyer de l'amour céleste leur manque pour pouvoir fonder et soutenir un semblable héroïsme au milieu des multiples égoïsmes humains.

Je ne vous affligerai pas par le tableau hideux qu'offrent chez les peuples catholiques eux-mêmes ceux qui ne viennent pas à l'église échauffer leur cœur au foyer du divin amour, l'autel et la

table sainte. L'amour de Dieu, ils n'en ont pas la moindre étincelle; ils vivent au gré de leurs caprices et de leurs passions, sans s'inquiéter des lois de Dieu, des lois de l'Eglise. L'amour du prochain! ils ne savent pas ce que c'est, ils ne connaissent qu'une seule chose, *leur moi humain*, leur égoïsme plus ou moins grossier. Ils ont de mauvais cœurs pour les hommes comme pour Dieu.

Enfants de la sainte Eglise, aimez donc le temple du Seigneur, où la Majesté de Dieu habite et où la sainte victime s'immole; aimez surtout les solennités du sacrifice, unissez-vous d'esprit et de cœur à l'Agneau sans cesse immolé pour vos péchés; nourrissez-vous, selon vos besoins, de sa chair adorable, et vous verrez des merveilles de civilisation et de sanctification s'opérer en vous pour votre bonheur et celui de vos frères.

Ames pieuses, âmes parfaites du monde et du cloître, croissez dans l'amour de Jésus victime, dans l'amour de Jésus nourriture, assistez chaque jour avec piété au saint sacrifice, aimez à demander souvent au prêtre votre part de la divine oblation et vous opérerez pour vous des prodiges de sainteté dont vous trouverez un jour la récompense; vous glorifierez Dieu d'une gloire suréminente et vous édifierez vos frères par l'héroïsme du dévoûment.

TROISIÈME PARTIE

JÉSUS NOURRITURE AU SACREMENT D'AMOUR



CHAPITRE PREMIER

LA MANNE DU DÉSERT FIGURE DU PAIN EUCHARISTIQUE

Lorsque les enfants d'Israël, sous la conduite de Moïse, marchaient à la conquête de la terre promise, le Seigneur Dieu nourrit son peuple d'un pain miraculeux qui tombait chaque jour du ciel et bien connu sous le nom de manne. Nous aussi, enfants de Dieu, marchant sous la conduite de l'Eglise, à travers les déserts de la vie, à la conquête de la véritable terre promise qui n'est autre que la Jérusalem céleste, nous avons reçu du Seigneur un pain plus miraculeux que la manne et qui chaque jour aussi tombe du ciel pour nourrir nos âmes, pour les fortifier dans les combats de la vie, pour réparer leurs défaillances spirituelles. Ce pain miraculeux de la Loi

Nouvelle, supérieur à la manne du désert, n'est autre que le pain supersubstantiel de la divine Eucharistie : Prenez et mangez, dit Jésus-Christ, en la personne de ses apôtres, et souvenez-vous que ce pain céleste n'est autre que ma chair divine devenue nourriture.

La manne du désert tombait pour tous, et tous devaient la manger pour vivre; malheur à celui qui s'en serait privé longtemps ! peu à peu il eût vu ses forces s'épuiser dans les défaillances de la faim, et la mort eût été la conséquence de son refus opiniâtre, puisqu'il n'y avait aucune autre nourriture dans le désert.

La sainte Eucharistie descend du ciel pour tous, et tous doivent la manger pour vivre de la vie surnaturelle; ce pain est essentiellement le pain de la vie divine. Malheur à celui qui s'en prive trop longtemps ! peu à peu les forces surnaturelles s'épuisent en lui, la lumière divine diminue dans l'intelligence, le goût des choses célestes s'affadit dans le cœur, les charmes de la vie terrestre le captivent insensiblement, et Dieu fuit loin de l'âme, à mesure que les idoles de la chair et de l'or y pénètrent; la vie surnaturelle s'éteint, parce qu'on a refusé de se nourrir du pain surnaturel.

La manne du désert s'appropriait aux besoins de tous, elle était le lait de l'enfant, la nourriture succulente du jeune homme, le pain des forts

pour les hommes de l'âge mûr et le remède vital du vieillard.

La sainte Eucharistie s'approprie aussi aux besoins de tous. Ne comble-t-elle pas l'âme de l'enfant du lait des douceurs célestes, à sa première communion et pendant les beaux jours de son innocence ? La jeunesse avide de sensations et de joies, si elle aime l'Eucharistie, ne trouve-t-elle pas des sensations divines et des joies ineffables au céleste banquet ? L'âge mûr, moins sensible, n'y trouve-t-il pas la force et le courage pour supporter les fatigues et les difficultés parfois si amères de la vie ? Et la vieillesse infirme, délaissée, n'y rencontre-t-elle pas le remède vital à ses maux de chaque jour ?

Aimons donc ce pain céleste dans tous les âges de la vie, puisqu'il est capable de satisfaire à tous les besoins spirituels et de combler tous nos désirs par ses joies ineffables et par l'espérance des délices éternelles qu'il dépose en nous.

Notre-Seigneur a enrichi la manne eucharistique d'un goût céleste qu'on ne trouve nulle part et qui souvent opère des prodiges. Citons un exemple emprunté à la *Semaine catholique* de Lyon, dans son n° du 4 juillet 1868.

« Je ne résiste pas au bonheur de vous dire en peu de mots la conversion d'un jeune Anglais ramené à la foi par Notre-Seigneur Jésus-Christ directement et sans intermédiaire.

« Ce jeune homme soigneusement élevé dans la religion protestante vivait, comme tant d'autres, dans la plus entière bonne foi, dévoué à ses devoirs, et profondément religieux.

« Il appartenait à la Haute-Eglise : un jour il partit pour Rome, c'était la première fois qu'il sortait de l'Angleterre. A Rome il crut convenable et juste d'aller à la messe qui, dans sa pensée, était le légitime service religieux de la communion romaine ; à la messe il pria dévotement et à l'aise, comme dans son église. Il trouva quelques pratiques non conformes aux usages de son pays, il les attribua seulement à la différence de peuple, de ville, de climat. Enfin il pria de toute son âme. Il fit plus : quand il vit plusieurs personnes aller à la sainte table, il les suivit disposé, lui aussi, à recevoir la communion. Il croyait ce que croit la Haute-Eglise : que Jésus-Christ est réellement dans l'Eucharistie; il crut recevoir et il reçut en effet Notre-Seigneur tout entier. Notre-Seigneur bénit sa candide bonne foi et parla à son cœur. Plusieurs fois, pendant son séjour à Rome, ce jeune Anglais reçut la sainte Eucharistie. Il revint en Angleterre. Le dimanche il ne manqua pas d'assister au service protestant et d'aller à la communion. « Je fus frappé, dit-il lui même, de ne pas trouver dans cette communion le goût que j'avais trouvé dans celle de Rome. » Il voulut se rendre compte de

ce phénomène, et il alla un dimanche communier à l'église catholique de Moorfield de Londres. C'est alors qu'il s'écria, transporté de joie : « Voilà le goût de l'Eucharistie de Rome ; je sens que Jésus-Christ est là sous les apparences de ce pain et qu'il est réellement dans l'Eglise qui donne ce pain. » Inutile d'ajouter que ce jeune homme devint bientôt un fervent catholique. »

CHAPITRE II

GLOIRE DE L'AME CHRÉTIENNE UNIE AU VERBE ÉTERNEL DANS LA SAINTE COMMUNION

« La communion, dit Albert le Grand, est l'union d'un excès d'amour ; car par ce Sacrement le Christ s'est tellement agglutiné à nous, qu'il demeure en nous et nous en lui, d'une manière si intime qu'il est mélangé à nos entrailles, que nous lui sommes incorporés... De même que la nourriture que nous recevons dans nos membres nous est assimilée, de même nous sommes assimilés au Christ dans ce Sacrement ; nous sommes de la même chair ; nous lui sommes incorporés, et cette incorporation devient tous les jours de plus en plus complète... Le chrétien qui communie remonte à Dieu, il s'incorpore à lui ; il devient participant de sa divinité et de son humanité, de la même manière que le Verbe descendu en terre est devenu participant de notre humanité. Cette ascension vers le Verbe, cette incorporation au Christ s'opèrent directement par la réception de ce Sacrement... Le Christ incorpore celui qui

communie à la chair qu'il a prise de la Vierge, et il en fait en quelque sorte une même chose... Nous devenons son corps, car notre chair unie et incorporée à sa chair devient une avec lui... Le Verbe en s'incarnant a habité notre chair, et lorsque nous le recevons comme nourriture, il habite aussi en nous. » (Albert., *de Euch.*, dist. I., c. XXIII; — dist. IV, c. III.)

Mais écoutons le divin Maître lui-même expliquant à la Cène la gloire de cette union divine dont il nous fait part au Sacrement d'amour.

« Je suis la vigne, dit-il, et vous êtes les rameaux, vous demeurez en moi et moi en vous, et par ma puissance divine que j'infiltre en vous au céleste banquet, vous portez des fruits abondants de salut... En vous mon Père est glorifié, et par les fruits divins que vous portez il reconnaît que vous êtes mes disciples, que vous vivez de ma propre vie. Comme mon Père m'a aimé en me communiquant sa vie divine, moi, à mon tour, je vous ai aimés en vous communiquant, autant que vous en êtes capables, cette vie divine que j'ai reçue de lui; demeurez dans mon amour.

« Je vous ai dit ces choses, afin que ma joie céleste habite en vous et que cette joie divine remplisse vos cœurs... Père saint, sanctifiez-les dans la vérité... Je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'eux-mêmes ils soient aussi sanctifiés dans la vérité. »

Qu'elle est bien décrite par Notre-Seigneur cette union que nous contractons avec lui dans la sainte communion !

Par elle, c'est la même vie divine qui animait Notre-Seignneur qui s'épanche en nous, et cette vie c'est la propre vie de son Père céleste; par elle, nous portons des fruits divins de salut, semblables à ceux que portait Jésus-Christ lui-même, et, à ce titre, le Père nous reconnaît pour les véritables disciples de son Fils bien-aimé. Cette vie divine du Sauveur qui nous est donnée par le Sacrement d'amour est la cause de notre joie, et cette joie céleste qui remplit nos cœurs est la joie même de Jésus-Christ. Cette source de sainteté qui coule en nous par le sang de l'Homme-Dieu est la même source de sainteté qui coulait en Jésus-Christ.

O âme chrétienne, soyez donc dans l'admiration, à la vue des merveilles que la sagesse divine opère en vous ; elle vous associe aux grandeurs du Verbe éternel par l'union la plus étroite qu'une simple créature puisse avoir avec Dieu ; elle vous communique sa vie, sa joie, sa sainteté, ses œuvres. Oh ! témoignez-lui toute votre reconnaissance, tout votre amour, et laissez agir par une entière fidélité à la grâce sa puissance divine sur votre humaine faiblesse.

Mais l'amour de Notre-Seigneur ne borne pas là pour vous ses prodiges. « L'amour veut inon-

der de splendeurs l'objet aimé. » Ecoutons la suite du discours du Sauveur.

« Mon Père, je vous prie... afin qu'ils soient tous une même chose avec nous. Comme vous êtes en moi et moi en vous, je vous conjure qu'eux-mêmes ne soient aussi qu'une chose en nous... Je leur ai aussi fait part de la gloire que j'ai reçue de vous, afin qu'ils soient un en nous, comme vous et moi nous sommes un. »

Oh ! quelles sont magnifiques les récompenses que Notre-Seigneur demande à son Père pour ceux qui s'unissent à lui dans la sainte communion ! Il veut les enrichir de tous ses trésors célestes et de sa gloire elle-même ! Il veut qu'ils participent à l'union étroite des trois personnes divines, il veut qu'ils goûtent les délices ineffables de l'auguste Trinité, et que par leur union au Verbe éternel ils soient une même chose avec le Père et le Fils et le Saint-Esprit.

Est-il possible qu'une simple créature soit élevée si haut que d'habiter le sein de Dieu même et d'entrer en communication intime avec les trois personnes divines, au point de ne faire plus qu'une même chose avec elles !

O Dieu d'amour, vos bontés m'accablent, je succombe sous le poids ineffable de tant de délices, je m'humilie, je m'anéantis, je crois et j'adore.

Eh quoi ! ce n'est point encore assez, ô bon

Jésus, je vous entends réclamer pour moi le partage même de votre gloire !

« Mon Père, je veux que mes frères soient là où je serai, afin qu'ils voient ma gloire... Cette gloire dont vous m'avez couronné dans mon humanité entière, je la leur cède en héritage; je veux que leur corps, qui est devenu mien par la manducation de ma chair, soit glorifié comme le mien ; je veux que leur âme, qui s'est engraissée de ma divinité, partage la gloire de mon âme et qu'ainsi tous nous soyons consommés dans l'unité. » (Jean, XVII.)

O bon Sauveur, soyez à jamais béni des merveilles d'amour dont vous me comblez dans votre auguste mystère ! Par lui, plus encore que par tout autre mystère de la grâce, vous me rendez participant de la nature divine, par lui vous préparez à mon âme et à mon corps une participation de votre gloire dans le ciel. Ah ! je comprends que le Prophète, entrevoyant ce mystère de l'auguste Sacrement, ait pu dire avec vérité de ceux qui s'en nourrissent : « Vous êtes des dieux ! »

Oui, en mangeant la chair adorable du Sauveur, en buvant son sang précieux, nous participons réellement à la nature divine, nous devenons des dieux autant que des hommes peuvent le devenir, nous pénétrons dans le sanctuaire de la divinité autant que de simples créatures peuvent y pénétrer, et nous ne nous arrêtons que devant les li-

mites qui séparent l'essence divine de la simple créature.

Puisque le chrétien est si grand par la sainte Eucharistie, puisque par elle uni au Verbe et aux autres personnes de la sainte Trinité il est rendu sur la terre participant en quelque manière de la nature divine, en attendant qu'un jour il soit rendu participant de la gloire de Dieu même dans le ciel, respectons-le en nous, respectons-le dans nos frères, respectons son âme qui est l'âme de Jésus-Christ, respectons son corps qui est le membre vivant du Sauveur.

CHAPITRE III

PUISSANCE DE JÉSUS-CHRIST DANS LA SAINTE COMMUNION POUR DÉTRUIRE EN L'HOMME CE QUI S'OPPOSE A SON UNION AVEC DIEU.

Non seulement la sainte communion ennoblit notre âme en l'unissant au Verbe éternel, et, par lui, à l'auguste Trinité elle-même : mais elle détruit encore peu à peu en nous l'obstacle qui s'oppose à notre parfaite union avec Dieu, elle écarte le péché de notre cœur et l'empèche d'élever un mur de séparation entre nous et la bonté divine.

Sans doute, la sainte Eucharistie, qui est un sacrement des vivants, n'a pas été établie, comme le Baptême et la Pénitence, pour remettre directement le péché.

Personne n'ignore que pour en approcher dignement, il faut être en état de grâce, exempt de tout péché mortel. Néanmoins, comme elle renferme l'Auteur de la grâce, elle a une toute puissante efficacité pour la destruction du péché.

1° La sainte communion remet les péchés véniels :

Le catéchisme du Concile de Trente l'enseigne

formellement et en donne cette raison : « Comme la nourriture temporelle répare ce que la violence de la chaleur naturelle diminue tous les jours en nous de notre substance, de même aussi l'Eucharistie, en effaçant toutes les fautes légères que l'ardeur de notre concupiscence nous fait commettre tous les jours contre Dieu, répare ce que notre âme peut perdre de la vie de la grâce. Ce qui fait dire à saint Ambroise parlant de ce divin Sacrement, que ce pain de chaque jour doit être pris pour servir de remède aux infirmités que l'on contracte chaque jour, c'est-à-dire, des péchés auxquels on ne se porte point avec plaisir et avec attachement. » (*Catéch. du Conc. de Trente*, 2e p., de l'Euch.)

Saint Thomas l'enseigne formellement et cite à l'appui de son autorité celle d'Innocent III. « L'Eucharistie, dit ce grand pape, efface les péchés véniels et prévient les péchés mortels. » (*Summ.*, p. III, q. 79, a. 4.)

Oh ! qu'elle est consolante pour les âmes pieuses cette idée que la sainte communion efface les péchés véniels, toutes ces fautes de fragilité et de surprise auxquelles elles n'ont aucune affection et qu'elles regrettent sincèrement ! Inutile donc de se fatiguer pour vouloir les confesser en détail. Au livre des Vierges, nous avons dit comment doit se faire la confession des personnes pieuses qui n'ont que des fautes vénielles.

2° La sainte communion efface indirectement les péchés mortels dont on n'a ni la conscience ni l'affection, comme nous l'avons expliqué encore au livre des Vierges en développant sur ce point la doctrine de saint Thomas.

Cette vérité utile aux pécheurs est plus utile encore aux âmes timorées pour calmer leurs inquiétudes et les engager à s'approcher sans crainte de la sainte communion sur la parole de leur confesseur.

3° La sainte communion préserve du péché mortel, elle empêche de mourir à la grâce, d'après cette parole de Notre-Seigneur : « Voici le pain qui descend du ciel, afin que celui qui en mange ne meure point. » (Joan., VI, 50.)

Le Pape Innocent III et saint Thomas l'affirment d'une manière nette et précise.

Et comment donc la sainte communion nous préserve-t-elle du péché mortel ?

« De deux manières, dit saint Thomas; d'abord en nous unissant au Christ par une grâce toute spéciale, elle fortifie la vie spirituelle de notre âme à la façon d'une nourriture spirituelle et d'une médication salutaire, selon ce qui est écrit : « Le pain fortifie le cœur de l'homme. « Ensuite, comme signe de la passion de Jésus-Christ qui a vaincu l'esprit de malice, elle nous aide à repousser toutes ses attaques, et de là cette parole de saint Chrysostome : « Nous sortons de la

table sainte terribles contre le démon, comme des lions qui vomissent la flamme. » (S,. III., q. 79. a. 6.)

Aussi ceux qui communient fréquemment, selon la nécessité de leur âme, de leur position ou des dangers auxquels ils sont exposés, comme les personnes pieuses qui ont l'usage de la communion hebdomadaire ou de plusieurs fois la semaine, ne commettent presque jamais le péché mortel.

Ne croyons pas néanmoins que la communion nous rende impeccables : elle ne détruit pas notre liberté pour le mal, elle fortifie seulement notre liberté pour le bien ; et, avec la communion, comme avec la charité, nous devons toujours opérer notre salut avec crainte et tremblement, nous devons veiller sur nous et prier, afin de ne pas succomber à la tentation.

4° La sainte communion nous préserve de l'habitude des fautes vénielles volontaires, si nous voulons la recevoir et en profiter comme il convient. Elle donne à l'âme une force toute-puissante contre l'entraînement de la nature, en fortifiant et en réparant en nous la vie de la grâce par la céleste nourriture et le divin remède.

Voyez les âmes pieuses qui, par la mortification habituelle d'elles-mêmes et par la faim de la sainte communion, se sont rendues dignes de communier fréquemment : elles ne sont pas esclaves de mille petites passions déréglées, l'habi-

tude du péché véniel ne peut pas prendre racine en elles. Le feu de l'amour divin, alimenté par la communion fréquente, consume en elles toutes ces misères humaines, dont tant d'âmes négligentes à recourir au divin remède ne peuvent se débarrasser.

5° La sainte communion nous aide à nous acquitter envers Dieu pour la peine temporelle due à nos péchés pardonnés et nous ménage par là même une union plus intime avec Dieu ici-bas et un moyen d'arriver plus tôt au séjour de la gloire.

Elle nous aide à nous acquitter envers Dieu, en nous faisant gagner les indulgences plénières que l'Eglise accorde dans une multitude de circonstances, imposant pour condition essentielle la sainte communion.

Elle nous aide à satisfaire encore à la justice divine, en activant en nous le feu de la charité, qui, selon la mesure de son intensité, dit saint Thomas, consume ce qui nous éloigne de Dieu. (S., III, q. 79, a. 5.)

Puisque la sainte communion produit de si grands avantages, aimons-la, ne la négligeons pas, fréquentons-la autant que nos besoins spirituels l'exigent et que les devoirs de notre position nous le permettent.

CHAPITRE IV

OBLIGATION ET CONVENANCE GÉNÉRALE DE LA SAINTE COMMUNION

Notre-Seigneur nous ordonne lui-même de communier en disant : « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas en vous la vie », cette vie surnaturelle dont il est la source. Néanmoins il n'a pas précisé le temps auquel on doit communier, il a laissé à l'Eglise, son Epouse, le soin de l'indiquer à ses enfants par ses préceptes et ses conseils.

Voyons d'abord ce qui est de précepte soit divin, soit ecclésiastique, dans la sainte communion.

On est obligé sous peine de péché mortel de communier : 1° quand, au jugement de son pasteur, on a acquis l'âge de discrétion, c'est-à-dire, la capacité requise pour communier utilement ; 2° au moins une fois chaque année dans le temps pascal, de façon que si par sa faute on n'a pas communié au temps pascal, on a déjà commis un péché mortel ; mais reste toujours, sous la même peine, l'obligation de communier une fois dans

l'année; 3° dans toutes les maladies graves où l'on se trouve en danger de mort.

Mais ceux qui connaissent le désir ardent de Jésus-Christ de s'unir à nous dans la sainte communion, ses intentions et les exhortations de l'Eglise qui nous presse de communier, et les avantages précieux que renferme la sainte communion, ne doivent pas se contenter de communier seulement lorsqu'il y a obligation de le faire. Ils doivent s'efforcer, comme on leur a appris dans leur première enfance, de vivre assez chrétiennement pour être en état de communier à peu près une fois le mois, ou au moins aux principales fêtes de l'année.

Il y a des âmes qui, à raison de leurs besoins, de leur vocation ou de la perfection à laquelle la Providence les appelle, doivent communier plus souvent encore.

Un confesseur prudent et éclairé indiquera à ces âmes quand elles doivent communier. Mais ces communions plus ou moius fréquentes ne doivent jamais nuire aux devoirs d'état, ni dégénérer en habitude, en routine, encore moins nourrir l'orgueil. C'est au confesseur à peser prudemment toutes ces circonstances pour permettre ou refuser la communion fréquente.

Nous reviendrons plus tard sur les diverses espèces de communions en indiquant les règles tracées par les saints docteurs.

CHAPITRE V

LES DISPOSITIONS NÉCESSAIRES POUR COMMUNIER DIGNEMENT ET RETIRER UN GRAND PROFIT DE LA SAINTE COMMUNION.

Je laisse de côté les dispositions qui regardent le corps; personne n'ignore que pour communier il faut être à jeun depuis minuit, à moins qu'il ne s'agisse de recevoir le saint viatique, et que l'on doit se présenter à la sainte table avec des habits propres et modestes et un grand respect extérieur. Je vais donc m'occuper seulement des dispositions qui regardent l'âme.

Les dispositions nécessaires ou utiles à l'âme pour communier découlent de cette idée que la sainte communion est la nourriture de notre âme, comme les aliments matériels sont la nourriture de notre corps. Or, pour prendre les aliments matériels, il faut nécessairement que l'on soit en vie; le mort n'en prend aucun, et si le malade en prend quelque peu pour se soutenir, il est certain que la nourriture matérielle profite plus ou moins

à celui qui la prend, selon qu'il jouit d'une santé plus ou moins bonne.

Il en est de même de la nourriture divine de l'Eucharistie. Pour la prendre, il faut nécessairement être vivant de la vie surnaturelle par l'exemption de tout péché mortel; de là l'obligation rigoureuse de la pureté de conscience.

Sans doute un malade spirituel, travaillé par les habitudes du péché véniel, peut encore prendre quelque peu de la nourriture divine pour se soutenir dans ses défaillances et se préserver de la mort surnaturelle; mais il n'est pas moins vrai que le pain céleste profite plus ou moins à l'âme qui le prend, selon que cette âme jouit d'une santé spirituelle plus ou moins bonne par la dévotion du cœur.

Nous avons donc à développer ces deux dispositions : la pureté de conscience et la dévotion du cœur.

La pureté de conscience.

La pureté de conscience consiste dans l'exemption de tout péché mortel et fait que l'âme est vraiment vivante de la vie surnaturelle.

Cette disposition est absolument nécessaire pour recevoir le Dieu de toute sainteté, selon ces paroles de l'Apôtre :

« Quiconque mangera ce pain et boira le calice du Seigneur indignement, sera coupable du corps et du sang de Jésus-Christ; que l'homme s'é-

prouve donc et qu'il mange ainsi de ce pain et boive de ce calice, car celui qui mange et qui boit indignement, mange et boit sa propre condamnation, ne faisant pas le discernement du corps du Seigneur. » (I Cor., xi, 27.)

Par conséquent, quiconque se sent coupable de quelque péché mortel doit, avant de s'approcher de la sainte table, se purifier par le sacrement de Pénitence; quelque contrit qu'il se croie, il ne peut sans sacrilège se présenter à la communion sans avoir reçu l'absolution sacramentelle. Ainsi l'a ordonné le Concile de Trente, par respect pour la sainteté du plus auguste des sacrements, de peur que le pécheur se fasse illusion sur sa prétendue conversion intérieure. Le saint Concile de Trente n'excepte que le cas où l'on se trouverait dans une nécessité urgente de communier, manquant de confesseur, comme serait une personne qui se souviendrait seulement à la table sainte d'un péché mortel qu'elle aurait commis et qui ne pourrait se retirer avant d'avoir reçu la sainte communion, sans danger de se compromettre aux yeux des assistants; elle peut communier après s'être excitée de son mieux à la contrition parfaite, avec la disposition d'aller se confesser aussitôt que possible.

L'état de grâce, l'exemption de tout péché mortel, perçu par la conscience, est donc la condition nécessaire pour communier dignement et retirer tou-

jours un véritable profit de la sainte communion.

Quelles conséquences pratiques peut-on retirer de cette règle ?

En voici quelques-unes :

1° Celui qui est dans l'occasion prochaine ou dans l'habitude du péché mortel, sans vouloir la quitter, quand il se confesserait pour la forme, ne peut communier même à Pâques, parce qu'il est toujours coupable de péché mortel.

2° Celui qui a renoncé à l'habitude et à l'occasion prochaine du péché mortel, peut communier aux grandes fêtes de l'année, quand même il ferait d'une communion à l'autre quelques fautes mortelles, pourvu qu'il en obtienne le pardon dans une bonne confession.

3° Celui qui est récemment converti de l'habitude ou de l'occasion prochaine peut, à raison des forces dont il a besoin pour résister aux tentations, être admis à communier plus souvent, à peu près tous les mois, quand il ferait de temps en temps des chutes, pourvu qu'habituellement il fasse de généreux efforts pour se convertir et qu'il se repente dans une bonne confession avec le désir sincère de ne plus retomber.

4° Celui qui n'est pas dans l'habitude ni dans l'occasion prochaine du péché mortel et qui ne fait que des fautes isolées, des fautes mortelles de faiblesse, peut aussi communier tous les mois, pourvu qu'il se repente sincèrement et en

reçoive le pardon dans le sacrement de Pénitence.

Nous avons dit que l'exemption de tout péché mortel est la condition nécessaire, indispensable pour communier dignement ; mais nous avons ajouté qu'elle est la condition suffisante pour retirer un véritable profit de la sainte communion.

Il ne faut donc pas croire qu'une sainteté parfaite soit nécessaire pour faire ses pâques, pour communier aux principales fêtes et même plus souvent encore si les besoins de l'âme l'exigent ; il suffit d'être en état de grâce, exempt de tout péché mortel. Et remarquons-le, on peut être exempt à l'aide d'une bonne confession de tout péché mortel, et, néanmoins, être plongé dans l'habitude du péché véniel, être coupable d'une multitude de fautes vénielles volontaires, être esclave de beaucoup de misères humaines, avoir des bizarreries, des travers de caractère. Ne soyons pas plus exigeants que Dieu et la sainte Eglise, défions-nous des exigences du jansénisme que l'Eglise a condamnées, défions-nous des exigences de certaines personnes mondaines qui, pour vivre plus à l'aise, se tiennent éloignées des sacrements, et, néanmoins, voudraient que ceux qui en approchent quelquefois fussent des saints d'une sainteté parfaite. La sainte communion n'a pas été établie pour les saints seulement, elle a encore été établie pour les pécheurs, afin de les rendre saints. Ne nous écartons donc pas de la

sainte communion; si, après une bonne confession, notre conscience nous rend le témoignage que nous sommes exempts de tout péché mortel, approchons-nous-en avec plus de ferveur, avec un vrai désir d'en profiter ; et, peu à peu, par la puissance de Jésus-Christ, nous dompterons notre nature rebelle, nous ferons quelque progrès dans la vie spirituelle.

Depuis que le jansénisme par ses rigueurs a écarté tant d'âmes des sacrements, en sont-elles devenues meilleures ?

Ces hommes, ces jeunes gens si nombreux de nos jours, qui ont perdu le chemin de la table sainte, même à Pâques, sont-ils pour l'intelligence des choses saintes, pour la pratique des commandements de Dieu et de l'Eglise, à la hauteur de ceux qui font habituellement leurs pâques ? sont-ils à la hauteur de ceux qui communient plusieurs fois l'année ? Et ces femmes et ces filles du monde qui ne communient pas, ou qui communient peut-être seulement à Pâques, ressemblent-elles à ces femmes chrétiennes, à ces filles modestes qui s'approchent des sacrements aux principales fêtes de l'année ?

Selon le sentiment de saint Thomas, les péchés véniels dont une personne peut être coupable en s'approchant de la sainte table n'empêchent pas l'effet de l'Eucharistie.

« Il peut se faire, dit l'illustre docteur, qu'un

homme coupable de beaucoup de péchés légers s'approche avec dévotion de la sainte table et reçoive pleinement l'effet de ce Sacrement. » (P. III, q. 79, a. 8.)

Croyons donc les saints docteurs ; et que les fautes légères, si nombreuses qu'elles soient, ne nous tiennent pas trop longtemps éloignés du divin remède de l'Eucharistie.

La dévotion du cœur :

La dévotion du cœur ne consiste pas seulement dans les sentiments actuels de foi, d'espérance et de charité, de contrition, d'adoration, d'humilité, de désir, etc., qu'on a coutume de formuler d'une manière ou de l'autre avant et après la communion; mais elle consiste surtout dans les dispositions habituelles de l'âme envers Dieu.

Ainsi, elle consiste dans la fuite du péché véniel volontaire, dans la ferveur avec laquelle on accomplit tous ses devoirs d'état, dans la conformité à la volonté de Dieu, dans la mortification des sens, dans le goût des choses saintes, dans l'esprit de recueillement, dans le saint exercice de la présence de Dieu, dans un amour de Dieu réel et solide, accompagné d'un profond respect intérieur et extérieur de sa Majesté sainte, enfin dans la charité à l'égard du prochain, charité de bienveillance et de dévoûment opposée aux jalousies, aux détractions, aux rivalités, aux petitesses de l'égoïsme personnel.

Cette disposition n'est pas indispensable pour communier dignement, elle n'est pas même nécessaire pour retirer un véritable profit de la sainte communion, comme nous l'avons vu plus haut, mais elle est très utile pour en retirer un plus grand profit.

La dévotion du cœur, telle que nous l'avons définie avec les saints docteurs, n'est autre que la bonne santé spirituelle de l'âme, et, selon que cette santé spirituelle est plus ou moins parfaite, l'âme profite plus ou moins de la nourriture eucharistique, comme le corps profite de la nourriture matérielle, selon que sa santé est plus ou moins parfaite.

Cette santé de l'âme, plus encore que celle du corps, a des degrés à l'indéfini; de là cette multitude de fruits divers que les âmes retirent de la sainte communion. Ainsi, ceux qui s'approchent de la sainte table non seulement exempts de péché mortel, mais encore exempts de toute habitude de péché véniel, reçoivent assurément plus de grâces que ceux qui n'ont que la pureté de l'âme rigoureusement nécessaire. Ceux qui, dépouillés de toute habitude du péché véniel, travaillent encore à ne pas commettre le simple péché véniel bien volontaire recevront plus de grâces que ceux qui se contentent de ne pas laisser naître en eux l'habitude du péché véniel, sans s'inquiéter des fautes légères qu'ils commet-

tent si facilement avec advertance de l'esprit et plein consentement du libre arbitre. Les autres plus généreux encore qui s'efforcent avec la grâce de Dieu de triompher, autant qu'il est possible, des simples imperfections, des défauts de caractère, recevront plus de grâces encore que les précédents dans la sainte communion. Et les âmes parfaites dans le dépouillement de la nature, dans l'immolation d'elles-mêmes au bon plaisir de Dieu avec Jésus-Christ crucifié, ou plus généreuses en dévoûment pour Dieu, pour l'Eglise ou pour leurs frères, qui pourra préciser les richesses plus abondantes qu'elles reçoivent dans la sainte communion ?

Dans cent personnes qui se présentent ensemble au banquet de l'autel, il peut y avoir cent mesures de grâces différentes, parce qu'il peut se trouver cent degrés différents de bonne santé spirituelle ou de dévotion du cœur, sans parler des grâces extraordinaires que la bonté divine donne gratuitement à des âmes d'élite, qu'elle appelle à de grandes choses, à des entreprises importantes et difficiles.

La source des grâces divines dans l'Eucharistie est infinie, elle ne diminue jamais ; et, selon que nous allons y puiser avec des vases plus larges et plus profonds, nous emportons pour nous et pour les autres une plus grande abondance de ces eaux salutaires qui jaillissent jus-

qu'à la vie éternelle. Nos cœurs sont ces vases, élargissons-les par la charité, rendons-les plus profonds par le vide de nous-mêmes et des créatures et ne craignons pas ; Dieu saura les remplir, quelles que soient leur largeur et leur profondeur.

Si la dévotion du cœur est nécessaire pour tirer un plus grand profit de la sainte communion, elle est nécessaire aussi pour pouvoir s'approcher plus ou moins fréquemment de la sainte communion, comme nous le verrons plus bas en parlant de la communion fréquente.

CHAPITRE VI

MALHEUR D'UNE COMMUNION INDIGNE

Personne n'ignore que se présenter à la sainte communion coupable d'un péché mortel, par défaut volontaire ou d'intégrité ou de contrition dans la confession, ou par manque d'un bon vouloir à accomplir la pénitence imposée par le confesseur au moment où il donne l'absolution, est un véritable sacrilège. La communion serait encore indigne si on osait la recevoir, hors le cas du saint viatique, après avoir pris quelque chose ou par forme de nourriture ou par forme de breuvage, mais non par forme de respiration ou de salivation.

S'il y avait ignorance ou bonne foi dans ces cas divers qui de leur nature rendent la communion indigne, comme on n'en approcherait pas sciemment coupable de péché mortel, la communion ne pourrait pas être sacrilège, elle serait seulement nulle. Et si avec cette bonne foi que je suppose, on apportait au Sacrement l'attrition géné-

rale de toutes ses fautes, le Sacrement, dit saint Thomas, remettrait indirectement tous ces manquements graves dont on n'aurait ni la conscience ni l'affection, et la communion porterait ses fruits de salut.

Observons encore, avec saint Thomas, qu'il y a une grande différence entre celui qui communie indignement par mépris et celui qui le ferait par faiblesse, n'ayant pas osé découvrir son péché. Dans les deux cas elle est indigne, mais dans le premier elle est beaucoup plus coupable. (P. III, q. 80, a. 5.)

Ces principes posés, voyons maintenant avec saint Paul le malheur d'une communion indigne.

« Quiconque mange ce pain et boit le calice du Seigneur indignement se rend coupable du corps et du sang de Jésus-Christ... Ils crucifient eux-mêmes le Fils même de Dieu. » (I Cor., c. XI.)

Voilà donc le profanateur de l'auguste mystère s'associant, autant qu'il est en lui, au crime des Juifs qui ont crucifié Notre-Seigneur. Sans doute le crime de l'indigne communiant n'a pas toute l'énormité, toute la cruauté du déicide réel ; mais sous certains rapports, aux yeux de la foi, il semble offrir des circonstances aggravantes contre les profanateurs du Sacrement. Les Juifs crucifièrent Notre-Seigneur sans le connaître, lorsqu'il avait un corps passible et mortel, lorsqu'il voulait être crucifié pour le salut du monde ;

tandis que le sacrilège crucifie Jésus-Christ dont il connaît la grandeur et l'amour, il le crucifie autant qu'il le peut dans sa chair impassible, immortelle et glorieuse, et il le crucifie d'un genre de mort dont Jésus-Christ a horreur, parce que cette mort sacramentelle, loin d'être utile au malheureux qui la procure, produit sa perte éternelle.

Saint Paul ajoute : « Celui qui mange la chair du Seigneur et boit son sang indignement, mange et boit sa propre condamnation. »

On ne peut, sans frissonner, lire dans l'histoire de l'Eglise le moyen effrayant dont le saint pontife Théodore se servit au Concile de Latran pour condamner l'hérésiarque Pyrrhon.

En célébrant, selon l'usage, le saint sacrifice dans cette auguste assemblée, le pontife fit apporter vers son trône le calice déjà consacré, et, trempant une plume dans le sang du Rédempteur du monde, il se servit de ce sang qui a justifié et racheté les hommes pour souscrire la condamnation et l'excommunication de cet infortuné. A cette vue, tous les Pères du Concile frémirent d'horreur et tous les assistants furent saisis d'épouvante.

Mais le sort de celui qui communie indignement est plus horrible encore; car pour lui on n'écrit pas seulement sa condamnation sur du parchemin avec le sang de Jésus-Christ, mais il se la grave

lui-même dans les entrailles, il l'incruste dans la moelle de ses os, il en pénètre les parties les plus intimes de son âme, comme l'eau pénètre tous les tissus d'une éponge qui se promène dans l'océan.

Ce n'est pas tout encore : cette condamnation qu'il a mangée avec le pain céleste profané devient lui-même, comme la nourriture matérielle que nous prenons devient nous-mêmes, et il ne peut pas plus se séparer de son juge que l'homme ne peut se séparer de sa nourriture devenue sa propre chair. Oh ! sort terrible de l'indigne communiant, entendant sortir de lui-même la sentence de sa condamnation à chaque moment de son existence, à chaque pulsation de sa vie matérielle !

Quels sont donc les effets de cette malédiction que le sacrilège s'est incorporée ? Ils s'étendent et sur le corps et sur l'âme du profanateur.

Oui, ils s'étendent sur le corps, dit saintPaul : « Parmi ceux qui profanent l'auguste mystère, il y a beaucoup d'infirmes, de malades, beaucoup de morts qui dorment avant le temps dans la poussière du tombeau. » (I Cor., XI, 30.)

Qui n'a vu des punitions éclatantes de ce genre ? Tantôt ce sont des langueurs, des infirmités inouïes auxquelles la science des médecins ne peut rien comprendre, tantôt ce sont des tentations, des obsessions du démon qui font frémir ;

parfois, c'est une maison entière qui est accablée de maux sans nombre. La charité la plus éclairée et la plus active est impuissante à soulager ces malheureux, tandis qu'une conversion véritable suffit souvent pour guérir le corps et l'âme de ces infortunés, ou pour rendre à leur famille la paix et la prospérité. Oh ! que de maux le sacrilège entraîne avec lui, surtout s'il est répété, s'il est multiplié dans une âme, dans une famille ! Gardons-nous donc de profaner l'auguste mystère, et si ce malheur est arrivé hâtons-nous de le réparer par une conversion pleine et entière, afin d'écarter de nous les châtiments dont parle saint Paul.

Il y a aussi des morts prématurées, des morts tragiques, des morts dans le désespoir, punitions évidentes de communions sacrilèges. J'ai été témoin de plusieurs, dont le souvenir me glace encore d'effroi après de longues années.

Un grand pape attribuait à l'indigne communion les morts subites qui en certaines années se multipliaient dans Rome, surtout au temps pascal. En beaucoup d'autres endroits, ne pourrait-on pas souvent leur attribuer la même cause ?

Ces punitions corporelles dont parle le grand Apôtre ne se réalisent pas toujours, il est vrai, parce que la justice divine a l'enfer éternel pour punir les pécheurs ; mais les punitions intérieures et spirituelles ne manquent jamais d'en-

velopper plus ou moins le profanateur de l'auguste mystère.

Quelles sont ces punitions? Ce sont des remords qui déchirent l'âme, ce sont des frayeurs de Dieu qui torturent et qui souvent ne permettent plus au sacrilège de voir sans terreur l'autel, l'église, le prêtre; ce sont de noires ténèbres qui aveuglent l'esprit, ce sont d'affreux sentiments qui durcissent le cœur; chez quelques-uns on voit la stupidité, l'insensibilité de l'âme, l'abandon de Dieu, l'entier et total assujettissement au démon.

Tout cela se précipite de crime en crime, d'excès en excès, et mène à grands pas à l'impénitence finale, si le profanateur ne fait un sublime effort avec la grâce qui lui est offerte pour revenir à Dieu.

Ces derniers châtiments de la colère divine sont plutôt généralement la punition du sacrilège par mépris, que la punition du sacrilège par faiblesse. Que deviennent les prêtres, les religieux, les religieuses, certaines personnes à l'apparence pieuse qui pendant longtemps ont foulé aux pieds par mépris l'auguste mystère, en résistant avec une opiniâtreté diabolique à toutes les instances de la grâce et à toutes les observations d'amis dévoués? Sacrilèges presqu'à l'instar de Judas, ils deviennent les jouets du démon, et après une vie de crimes et de scandales, au lieu de recourir à

la Miséricorde éternelle, ils se laissent aller souvent au désespoir en refusant jusqu'à la mort d'entendre parler de pardon.

O vous qui avez eu le malheur de communier indignement ou par faiblesse ou par malice, tremblez à la vue de ces châtiments terribles de la justice divine, ne soyez pas sourds comme ces malheureux aux avertissements de la Miséricorde éternelle, accueillez avec reconnaissance les salutaires remords par lesquels le bon Sauveur vous rappelle à lui; il vous tend une main charitable pour vous aider à vous relever de vos chutes, ne dédaignez pas ce bienfait de son amour, faites un sublime effort contre le démon et contre vous-mêmes, levez-vous et retournez à votre Père, il ira à votre rencontre par la douce onction de sa grâce, il vous aplanira les difficultés du retour, il vous pardonnera comme il a pardonné au prodigue, il vous rendra la paix, la joie, votre beauté première, et célébrera votre résurrection dans un banquet divin où vous serez comblé d'honneur et de délices. Ne l'oubliez pas, sa bonté divine est infinie; sur cette terre, à tout péché miséricorde, même *au sacrilège!!!*

CHAPITRE VII

MOYENS DE PRÉVENIR UNE COMMUNION INDIGNE ET DE SE GUÉRIR D'UNE COMMUNION SACRILÈGE.

Ames chrétiennes et de bonne volonté, ne vous effrayez point, je ne pense pas que la communion indigne soit aussi fréquente que certains esprits semblent le dire. C'est un si grand péché qu'il faut être bien méchant pour le commettre, surtout avec malice. Eh quoi ! devenir sciemment et volontairement le bourreau de Dieu, l'assassin de son âme, est-ce donc si facile à un bon cœur ? Qui n'est glacé d'effroi à la pensée de devenir un nouveau Judas ? et qui ne désire communier dignement ?

Mais quels sont les moyens préservateurs de toute communion sacrilège ? En voici quelques-uns :

1° Il faut avant tout travailler à bien s'instruire des vérités saintes, aimer à relire pendant longtemps avec ou sans commentaire ce livre simple de la doctrine chrétienne qu'on a appris dans sa

première enfance, peut-être sans trop le comprendre et que l'on saisira mieux avec l'âge. Par là on distinguera clairement ce qui est péché d'avec ce qui ne l'est pas; on aura des idées exactes sur la différence du péché mortel d'avec le péché véniel, quelque volontaire, quelque habituel qu'il soit; on ne confondra pas le consentement de la volonté avec la sensation physique indépendante de la liberté ou la simple représentation du mal dans l'imagination au milieu des tentations du démon; on élèvera son esprit et son cœur vers les choses célestes par la méditation des grands mystères de la foi; on pénètrera tout son être de la crainte des jugements de Dieu; on s'animera à la pratique de la loi divine par l'espérance des biens éternels; on se laissera captiver aux beautés de la vertu par les charmes de l'amour filial de Dieu; on connaîtra à fond tout ce qui regarde les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie. Alors la piété aura un riche fondement de doctrine de qui elle découle comme de sa source, selon la parole de sainte Thérèse et des maîtres les plus illustres de la vie parfaite, et elle ne sera pas un vague sensualisme spirituel sujet à mille erreurs et à mille caprices.

Oh! que je plains les personnes téméraires qui dans le monde ou dans le cloître veulent élever un échafaudage de spiritualité sans fondement solide de doctrine! Au moindre vent des

tentations, quand la ferveur sensible sera passée, ou à la première tempête du démon, cet échafaudage croulera comme la maison assise sur le sable dans un vaste désert soumis aux ouragans d'un violent orage.

A cette étude sérieuse d'un bon catéchisme joignez l'audition attentive de la parole sainte, des lectures solides de piété et la vie des saints, et il vous sera presqu'impossible de communier indignement.

Une instruction abondante élève l'esprit et dirige le cœur dans ses voies, tandis que l'ignorance amène bien des défauts dans la conduite de la vie et dans la communion des personnes même qui se croient pieuses. C'est ainsi que plusieurs, faute de s'instruire dans les détails de la doctrine, courent le danger de faire des communions nulles ou sacrilèges.

2° Ayez le plus grand soin pour ne pas vivre dans l'habitude ni dans l'occasion prochaine du péché mortel, selon cette parole de Notre-Seigneur : « Veillez et priez de peur que vous n'entriez dans la tentation. »

3° Soyez fidèle à l'exercice quotidien de la prière matin et soir et aimez à vous rappeler souvent la sainte présence de Dieu en disant avec amour dans les tentations : Seigneur, sauvez-moi, je péris, ou : Bonne Mère, ayez pitié de moi, ne permettez pas que votre enfant succombe.

4° Aimez, le dimanche et toutes les fois que vous y prenez part, les saints offices de l'Eglise et pénétrez-vous des sentiments de religion et de piété qu'ils font naître et grandir dans les âmes de bonne volonté.

5° Si vous avez eu le malheur de commettre par faiblesse une faute mortelle, sans vous décourager, faites au plus tôt un acte de contrition parfaite et à la première occasion allez vous confesser.

6° Lorsque vous devez vous approcher des sacrements, confessez-vous et communiez comme si cela devait être la dernière fois de votre vie.

7° Pour vous confesser, surtout si vous avez des choses trop pénibles à dire, choisissez, autant que les circonstances le permettent, le confesseur avec lequel vous sentez que vous serez plus à l'aise pour avouer toutes vos faiblesses et ouvrir largement votre cœur, afin qu'il soit guéri.

8° Gardez-vous de taire par une fausse honte un péché mortel qui vous humilie ou une faute vénielle que vous croyez mortelle par l'illusion du démon. Si vous connaissiez la tendre compassion du confesseur qui connaît toutes les misères du cœur humain pour en avoir pitié, vous n'hésiteriez pas à avouer toutes vos faiblesses.

Si la crainte de dire vous effraie, tâchez qu'il devine par quelques mots votre embarras, il vous aidera avec charité à faire cet aveu pénible et

lorsqu'il sera fait vous serez déchargé d'un lourd fardeau et la paix de Dieu embaumera votre âme; vous serez surpris que la bonté divine ait caché tant de consolation dans l'aveu franc et sincère des misères humaines à celui qui d'une parole peut les guérir.

9° Avant d'entrer au confessionnal, après avoir fait l'examen de vos fautes, excitez-vous amoureusement à la contrition en vous aidant du motif surnaturel qui vous va le mieux pour le moment et faites d'avance généreusement dans votre cœur tous les sacrifices que Dieu vous demande.

Avec ces moyens, avec quelques-uns seulement il vous sera presqu'impossible de communier indignement.

Mais si ce malheur vous est arrivé, faut-il vous décourager? *Jamais*...; à tout péché, même *au sacrilège,* miséricorde!!!

Prenez garde aux ruses de l'ennemi, il a à cœur de semer le trouble dans les âmes. Il les effraie non pas de la sainte frayeur de Dieu qui console et convertit, mais il les effraie de ces frayeurs de découragement et de désespoir qui entraînent loin dans le mal et empêchent de revenir à Dieu. Acceptez avec reconnaissance les calmes remords que la grâce met en vous, retirez-vous dans le secret en présence de Dieu, laissez agir la grâce sur vous, coopérez à ses lumières, priez la bonté divine de vous pardonner,

puis avec confiance allez trouver un confesseur éclairé, et de suite avouez-lui franchement votre faute : il en aura pitié et se hâtera de vous pardonner.

Ah ! après un premier sacrilège, n'en faites pas un deuxième, un troisième, un quatrième : bientôt vous vous y habitueriez et votre vie ne serait qu'une vie continuelle de sacrilèges. Peu à peu la lumière divine diminuerait dans votre âme, votre cœur s'endurcirait et votre vie de sacrilèges deviendrait bientôt une vie de crimes secrets sous les dehors d'une vertu apparente. Il y a des âmes malheureuses qui vivent pendant dix, vingt et trente ans dans le sacrilège avec toutes les apparences extérieures de la piété pour avoir marché à la sainte table avec un premier sacrilège. Souvent ce qui frappe les plus grands pécheurs et les aide à revenir à Dieu ne fait aucune impression sur ces âmes, il leur faut un miracle de la Miséricorde divine qui en portant la lumière dans leur esprit pénètre leur cœur de la crainte salutaire des jugements de Dieu et les presse à avouer leur faute. Il est incroyable avec quelle tyrannie le démon muet enchaîne la langue de certaines personnes sacrilèges, si elles ont réputation de piété.

O mon Dieu, ayez pitié de ces âmes malheureuses et donnez-leur la force de secouer le joug du démon par une confession humble et sincère de tous leurs égarements.

Inutile de dire qu'après une communion sacrilège il faut recommencer en gros toutes les confessions qu'on a faites depuis ce premier sacrilège et recevoir de nouveau l'absolution sur toutes ces confessions et communions indignes.

CHAPITRE VIII

BONHEUR DE LA SAINTE COMMUNION FAITE AVEC LES CONDITIONS REQUISES

La vie est remplie de jours de deuil et de chagrin qui nous rappellent l'expiation, l'exil, et nous obligent à élever nos pensées et nos sentiments vers un monde meilleur, vers la patrie céleste. Cependant, lorsque notre vie s'écoule au sein de la religion catholique, il y a de loin en loin pour nous des jours de bonheur intime, images des joies réelles, du bonheur parfait de l'éternité. Ces jours de joie pure, de bonheur intime sont les belles fêtes de l'Eglise où les pieux fidèles non seulement s'empressent autour des saints autels, mais viennent encore s'asseoir à la table même de Dieu, vêtus de la robe nuptiale, symbole de la pureté de l'âme. Qu'elles sont heureuses les âmes ferventes qui dans le monde ou dans le cloître, saintement préparées, sont admises plus fréquemment que les simples fidèles au céleste banquet ! Pour elles les bons jours,

images des joies célestes, se multiplient, se renouvellent sans cesse.

Plus avides que les autres du bonheur de la patrie, elles y sont plus initiées ici-bas, par les charmes eucharistiques dont elles aiment à se nourrir. En ces jours de communion plus ou moins fréquente l'âme goûte et voit combien le Seigneur est doux, et le corps lui-même par le calme parfait des sens goûte quelque chose du bonheur de Dieu.

Mais quelle est donc la cause de cette joie pure, de ce bonheur ineffable que l'âme ressent, qui rejaillit jusque dans nos membres et qui couronne notre front ?

La cause réelle et puissante de cette félicité surhumaine est notre union intime avec Dieu dans la sainte Eucharistie.

Notre-Seigneur Jésus-Christ l'a dit : « L'homme ne vit pas seulement de pain » ; il a un corps, il lui faut le pain matériel et pour cela le bon Maître nous fait dire chaque jour : « Donnez-nous notre pain quotidien », et sa Providence veille sur le dernier d'entre nous. Mais l'homme a aussi une âme spirituelle, immortelle, faite à l'image, à la ressemblance de Dieu, qui aspire sans cesse vers l'infini, à qui la nourriture matérielle ne peut servir, à qui les richesses et les joies du monde ne peuvent suffire, qui a faim de Dieu. C'est pourquoi Notre-Seigneur ajoute : « L'homme

vit encore de toute parole qui sort de la bouche de Dieu, il vit du Verbe éternel, il vit de Dieu. »

Le divin Sauveur, en nous apprenant qu'il est la voie que l'on doit suivre, la vérité que l'on doit écouter, nous dit encore qu'il est la vie, la vie véritable dont on doit se nourrir : *Ego sum via, veritas et vita.* (Joan., XIV, 5.)

Donc pour vivre de cette vie véritable qui satisfait tous les besoins de l'homme, de cette vie parfaite où l'âme trouve sa nourriture, comme le corps trouve la sienne parmi les aliments matériels, il faut vivre de Dieu. L'homme le plus heureux, la famille ou la communauté la plus heureuse, le peuple le plus heureux ne sont pas ceux qui jouissent le plus des richesses et des honneurs de la terre. Pauvre ou riche, honoré ou méprisé, peu importe, l'homme le plus heureux seul ou en société, c'est l'homme le plus chrétien, le plus uni à Dieu. La vie de l'âme c'est Jésus-Christ, c'est Dieu, ne l'oublions pas; donc le bonheur réel de l'âme que la malice des hommes et qu'aucun revers de fortune ne peuvent ravir, consiste dans son union plus ou moins étroite avec Dieu. Au ciel seulement le bonheur est parfait, parce qu'au ciel seulement l'union de l'âme avec Dieu est parfaite. Mais sur la terre au sein de l'Eglise catholique l'homme peut goûter de temps en temps quelque chose des joies de la patrie, parce que sur la terre il peut s'unir à Dieu.

Admirez l'ineffable bonté de notre Père qui est aux cieux! En se donnant en nourriture aux anges et aux saints dans les splendeurs de sa gloire, il a aussi voulu se donner en nourriture à notre âme pour la soutenir dans le pèlerinage de la vie. Il promena ses regards sur la création entière et il ne trouva rien qui fût digne d'elle. Alors il se replia sur lui-même et trouva dans les trésors de sa sagesse le moyen de donner à l'homme, sous des voiles mystérieux, la nourriture même du ciel.

Je suis, dit-il, le pain des anges et des saints dans les ravissantes lumières de mon éternité; eh bien, je serai encore le pain de l'homme sur la terre, je me cacherai par amour sous des apparences communes, familières à l'homme, et, sous les ombres de la foi, je me donnerai à lui en nourriture. Je lui ferai goûter, je lui ferai sentir que je suis vraiment le pain de vie, sous l'apparence de ce pain sacré que lui donnent mes prêtres. *Ego sum panis vitæ.*

« O homme, que tu es grand, puisqu'il n'y a que Dieu seul qui puisse te contenter! La nourriture de l'âme, c'est le corps et le sang d'un Dieu! O belle nourriture! Il y a de quoi, si on y pensait, de se perdre pour l'éternité dans cet abîme d'amour!...

« Qu'heureuses sont les âmes pures qui ont le bonheur de s'unir à Notre-Seigneur par la communion! Dans le ciel elles brilleront comme de

beaux diamants, parce que Dieu se verra en elles... Sans la divine Eucharistie il n'y aurait pas de bonheur en ce monde, la vie ne serait pas supportable. Quand nous recevons la sainte communion, nous recevons notre joie, notre bonheur.

« Le bon Dieu voulant se donner à nous dans le Sacrement de son amour nous a donné un désir vaste et grand que lui seul peut satisfaire...

« A côté de ce beau Sacrement, nous sommes comme une personne qui meurt de soif à côté d'une rivière, elle n'aurait cependant qu'à courber la tête !... et comme une personne qui reste pauvre à côté d'un trésor, elle n'aurait qu'à tendre la main ! Celui qui communie se perd en Dieu comme une goutte d'eau dans l'océan. On ne peut les séparer. » (*Esprit du Curé d'Ars.*)

Le vénérable Curé d'Ars, pour nous faire comprendre le bonheur de la sainte communion qu'il a goûté avec tant de perfection, pendant sa longue existence, a raison de dire : « Celui qui communie se perd en Dieu comme une goutte d'eau dans l'océan. »

Et que fait l'âme dans cet océan divin ?

Non seulement elle y goûte les délices ineffables de Dieu, comme l'enfant sur le sein de sa mère goûte les délices maternelles, mais elle participe aussi dans une certaine mesure, selon ses dispositions et selon les desseins de la Providence, aux perfections même de Dieu.

« Trempez votre main, dit saint Jean Chrysostome, dans un vase rempli d'or en fusion, vous la retirerez toute dorée ; trempez votre âme dans l'océan des perfections divines, vous la retirerez divine.

Promenez-vous dans un parterre émaillé de fleurs odoriférantes et le parfum des fleurs s'attachera à vos vêtements, promenez votre âme dans le parterre des perfections divines et votre âme sera tout embaumée du suave parfum des perfections de Dieu. »

Ames chrétiennes, j'en appelle à votre expérience, n'avez-vous pas goûté dans la sainte communion combien le Seigneur est doux ? Avez-vous trouvé ailleurs, au milieu des joies du monde, un bonheur aussi intime, des délices aussi suaves ? Au sortir de la table sainte, vous êtes-vous trouvées les mêmes qu'auparavant ? Ne vous êtes-vous pas senties ornées, embellies, fortifiées des perfections divines dont Dieu même vous avait revêtues comme d'un manteau de gloire ? Ceux qui vous contemplaient voyaient en vous quelque chose de divin et étaient embaumés des parfums célestes que le Dieu d'amour semait sur vos pas et répandait au sein de votre demeure.

Oh ! quelle est heureuse l'âme ainsi unie à Dieu dans la sainte communion ! à qui la comparerai-je ?

Au Pontife d'Israël qui, une seule fois l'année,

entrait dans le Saint des Saints sous le voile brodé d'or du sanctuaire pour entendre la voix du Seigneur; à Moïse sur la montagne s'entretenant seul à seul avec Dieu et sortant de cet entretien le front orné de rayons lumineux; aux bergers et aux mages qui eurent le bonheur de contempler l'Enfant-Dieu dans les bras de Marie; à Zachée qui reçut le Fils de Dieu dans sa maison; à Madeleine assise aux pieds de Jésus conversant avec lui ; à Marthe lui offrant la nourriture qu'elle même a préparée pour lui de ses mains; au vieillard Siméon tenant un moment dans ses bras le divin Enfant et entonnant dans une sainte allégresse l'hymne du départ?

Non, toutes ces merveilles de la Bonté infinie, envers ses plus fidèles serviteurs, ne sont pas la sainte communion.

Ici ce n'est plus Dieu s'entretenant avec l'âme comme un ami avec son ami; ce n'est plus Dieu se montrant dans la chair aux hommes pour les réjouir; ce n'est plus Dieu faisant couler sa grâce dans une âme agenouillée à ses pieds; ce n'est plus Dieu s'asseyant à la table d'une sainte femme et mangeant la nourriture qu'elle lui a préparée; c'est Dieu lui-même se donnant en nourriture à une âme afin de la pénétrer au plus intime de son être et s'unir à elle plus parfaitement que l'enfant est uni à sa mère lorsqu'elle l'étreint dans ses bras et le presse sur son cœur;

c'est Dieu lui-même s'unissant à l'âme plus intimement que l'époux s'unit à son épouse et d'une union si parfaite que l'âme chrétienne peut dire comme le grand Apôtre : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. »

O âme chrétienne, avez-vous compris le bonheur ineffable que Dieu vous réserve dans la sainte communion, en vous identifiant à lui autant qu'il est possible d'identifier la créature à son Créateur ?

Je cherche en vain sur la terre une image véritable de votre bonheur et je ne la trouve pas ; pour en rencontrer une il faut m'élever jusqu'à la sainte Mère de Dieu elle-même.

Sans doute la Bonté divine s'est unie à Marie d'une manière plus merveilleuse encore. Elle a élevé jusqu'à elle en unité de personne divine une portion de la substance de la Vierge Immaculée et la dignité de Mère de Dieu n'a pas d'égale. Mais ôtez cette suprême dignité en Marie et ne voyez dans son sein que le Verbe éternel habitant comme dans un sanctuaire de délices pour la combler elle-même de suavités divines et l'enrichir de ses dons, voilà vraiment l'image de l'âme chrétienne possédant son Dieu dans la sainte communion pour la réjouir de ses joies ineffables et l'enrichir des dons de son amour.

« Quand nous venons de communier, si quelqu'un nous disait : Qu'emportez-vous dans votre

maison ? nous pourrions répondre : J'emporte le ciel. Un saint disait que nous étions des Porte-Dieu. C'est bien vrai, mais nous n'avons pas assez de foi, nous ne comprenons pas notre dignité.

« Prenez un vase plein de liqueur et bouchez-le bien, vous conserverez la liqueur tant que vous voudrez. De même si vous gardiez bien Notre-Seigneur dans le recueillement après la communion, vous sentiriez longtemps un feu dévorant qui inspirerait à votre cœur un penchant pour le bien et une répugnance pour le mal.

« Je n'aime pas, quand on vient de la sainte table, qu'on se mette tout de suite à lire. Oh ! non ; à quoi bon la parole des hommes quand c'est Dieu qui parle ?

« Il faut faire comme quelqu'un qui est bien curieux, qui écoute aux portes. Il faut écouter tout ce que le bon Dieu dit à la porte de votre cœur. Quand vous avez reçu Notre-Seigneur et que vous goûtez sa présence vous sentez votre âme réjouie, purifiée, puisqu'elle se baigne dans l'océan de Dieu. » (*Esprit du Curé d'Ars.*)

Aimons donc cet océan d'amour de la sainte Eucharistie et allons nous y baigner le plus souvent possible.

CHAPITRE IX

LES PARFUMS SANCTIFICATEURS DE LA FERVENTE COMMUNION

Nous avons vu saint Chrysostome nous dire : « Promenez-vous dans un parterre émaillé de fleurs odoriférantes et le parfum des fleurs s'attachera à vos vêtements; promenez votre âme dans le parterre des perfections divines et votre âme sera tout embaumée du suave parfum des perfections de Dieu. »

Sans doute par ces paroles pleines de charme, l'illustre docteur nous révèle la sainteté d'une âme, qui, en se promenant dans le parterre des perfections divines au sacrement de l'autel, sent toutes les puissances de son être se revêtir des perfections célestes : elle est tout embaumée des beautés, des amabilités de Dieu ; elle respire sa pureté, sa science, sa sagesse, sa sainteté, elle semble revêtue de sa force et de sa puissance contre elle-même, contre le monde, et contre le démon. Regardez cette âme jadis mondaine mais qui un jour sincèrement touchée de la grâce s'est entiè-

rement donnée à Dieu et qui depuis longtemps vient s'asseoir pieusement et fréquemment au céleste banquet; dites-moi si elle se ressemble à elle-même et si elle n'est pas devenue divine dans la paix et la sainteté de Dieu puisées au sacrement d'amour.

Mais la personne dont les vêtements sont embaumés du parfum des fleurs odoriférantes, ne jouit pas seule de l'odeur suave des fleurs qu'elle a emportée avec elle du parterre, elle porte partout sur ses pas cette odeur suave que goûtent les personnes qui l'entourent, les personnes même qui l'approchent.

Que dire donc d'une âme chrétienne qui se promène fréquemment dans le parterre des perfections divines au Sacrement d'amour et qui est tout embaumée des parfums célestes? Elle ne jouit pas seule de ces parfums, elle les répand partout sur ses pas, et les personnes qui l'entourent comme celles même qui l'approchent goûtent cette suavité divine qui captive les cœurs à l'éternel amour.

Combien d'âmes doivent leur conversion, leurs progrès dans la vertu, leurs meilleurs travaux, leur vie d'abnégation, de dévoûment et d'héroïsme à quelques-unes de ces âmes tout embaumées des parfums célestes au Sacrement d'amour?

Qui a donné à l'Eglise saint Augustin, le plus grand de ses docteurs? N'est-ce pas après Dieu la

piété de Monique, et la piété d'Ambroise ? Quelle édification, quelles lumières et quelle force l'austère saint Jérôme n'a-t-il pas trouvées dans la piété de sainte Paule et dans celle des saintes veuves et des saintes vierges de son école ?

Qui dira les services qu'a rendus à l'Eglise la jeune vierge Démétriade, la première dans le monde romain, dit saint Jérôme, par la noblesse et l'antiquité de sa famille, par ses immenses richesses et par ses qualités personnelles ?

Captivée dès son enfance par les charmes du céleste Epoux au Sacrement d'amour, elle voua, bien jeune encore, à Jésus sa virginité, et attira par son exemple aux noces de l'Agneau immaculé, des multitudes de vierges appartenant aux plus illustres familles.

L'impulsion donnée dans Rome par sainte Démétriade s'étendit dans tout l'empire romain, et l'Italie si stérile jusque-là pour la virginité parfaite ne put plus compter les vierges consacrées à Dieu. Saint Ambroise, archevêque de Milan, nous affirme qu'il en a consacré plus de 800 en une seule fois et que cette cérémonie dura trois jours.

On sait les services que sainte Olympiade et ses pieuses compagnes du Sacrement d'amour ont rendus à l'Eglise de Constantinople et à saint Chrysostome persécuté par l'impératrice arienne Eudoxie.

Que de princes depuis Constantin, depuis Clovis ont été amenés à la foi, à la pratique de la vertu, au zèle de la conversion de leurs peuples, à la défense, à la protection de l'Eglise par les charmes divins de l'Eucharistie que leurs mères, leurs épouses, leurs sœurs et leurs filles aimaient à recevoir fréquemment!

Otez à ces femmes royales qui ont été, selon l'expression du P. Ventura, les plus puissants auxiliaires de l'Eglise pour la conversion des princes et des peuples barbares qui se partagèrent les dépouilles du vieil empire romain, otez-leur, dis-je, la sainte communion dont elles aimaient à se nourrir fréquemment et elles n'auront plus ni l'intelligence, ni la patience, ni la force, ni les charmes nécessaires pour opérer le grand bien qu'elles ont opéré. C'est leur piété qui les a rendues si puissantes et personne n'ignore que le Sacrement d'amour est l'aliment indispensable et la force irrésistible et suave de la vraie piété.

Je laisse de côté les grandes merveilles d'attraction spirituelle de sainte Salaberge, de sainte Hildegarde, de sainte Gertrude de France, de sainte Françoise Romaine, de sainte Julienne, de sainte Brigitte, de sainte Catherine de Sienne, de sainte Rose de Viterbe, de sainte Gertrude de Saxe et de tant d'autres si pieuses au Sacrement d'amour.

La plupart des saints Fondateurs d'Ordres ont été animés et soutenus dans leurs grandes œuvres, si utiles à la société chrétienne, par les charmes mystérieux et puissants d'âmes héroïques fortement trempées dans les perfections divines au mystère sacré de l'autel. Quiconque a lu l'histoire ne peut en douter.

Mais voyons ce qui se passe dans un autre horizon, au milieu du monde. Entrez dans la métropole de Paris le jour de Pâques, lorsque plusieurs milliers d'hommes s'approchent ensemble de la table sainte et vous sentirez les parfums eucharistiques s'échapper de ces nobles cœurs pour se fortifier l'un l'autre dans l'amour de Jésus-Christ et dans l'amour de leurs frères, et les hommes peu chrétiens que la curiosité a amenés à ce spectacle, en subissent l'influence et eux-mêmes, un moment, sentent renaître en eux les sentiments religieux qu'ils croyaient éteints dans leurs cœurs. Qui dira le nombre de conversions que les parfums eucharistiques de la grande communion de Notre-Dame ont opérées ?

La même influence du Sacrement d'amour reçu solennellement par tant d'hommes en ces dernières années dans les grands pèlerinages de Paray-le-Monial, de la Salette, de Lourdes, de Pontmain, de Fourvières, de Notre-Dame-de-la-Garde, de Notre-Dame-de-Chartres, de Notre-Dame-des-Victoires , de Saint-Joseph-de-Beau-

vais, etc., ne s'est-elle pas fait sentir par des fruits précieux d'édification non seulement dans ces sanctuaires qui en furent témoins, sur tout le parcours des pèlerins, mais encore dans les provinces diverses où habitent ces généreux chrétiens et dans les lieux éloignés où la presse catholique a porté le récit de la manifestation publique de leur foi envers l'auguste mystère de l'autel ?

En l'année du dernier Jubilé (1875), les parfums eucharistiques se répandaient de toutes parts et ranimaient la foi et l'amour des peuples à la présence de Jésus-Christ au très saint Sacrement.

Dans une communion générale de ville ou de campagne, à un office solennel qui a attiré la multitude des indifférents, on sent la foule elle-même embaumée des parfums eucharistiques par le silence d'adoration qui règne dans la grande assemblée.

Et qui dira l'efficacité des parfums eucharistiques dans une chapelle de piété, dans l'oratoire d'une communauté, pour captiver à la vertu les âmes innocentes qui les respirent chaque jour ? Quelle est bonne et suave l'approche des âmes parfumées de Jésus ! et quelle édification sainte et puissante elle dépose dans les cœurs qui sentent encore en eux le besoin de se fortifier par le bon exemple et les encouragements d'une personne héroïque, copie fidèle de Jésus !

Si saint Jean Chrysostome ne craint pas d'affirmer du haut de la chaire d'Antioche qu'il doit ce qu'il est à l'éducation et à l'édification d'Anthusa sa mère, je ne rougirai pas d'affirmer que c'est à l'éducation de ma mère et à l'édification que j'ai reçue dès mon enfance de la part de saintes âmes que je dois ce que je suis et ce que j'ai fait.

O ma mère bien-aimée, ô vous toutes, âmes chrétiennes qui m'avez parfumé de vos vertus eucharistiques aux diverses époques de ma vie, recevez ici toute l'expression de ma gratitude, et obtenez-moi de Jésus que votre souvenir me serve d'encouragement jusqu'à mon heure dernière.

Selon la pensée d'Origène, à l'exemple du Christ et des apôtres, les fidèles doivent devenir une nourriture de sainteté pour ceux qui les approchent. « Chaque chrétien, dit-il, doit devenir par ses mérites et la pureté de sa vie une Eucharistie pour ses frères et leur fournir dans ses paroles et dans ses actes un aliment de salut. » (Orig. *In Lev.*, hom. 7, nº 5.)

« Quelle consolante pensée, s'écrie Mgr Landriot, recevoir le Christ à la table sainte et ensuite devenir soi-même une table eucharistique pour son prochain ! Faire asseoir ses frères au banquet de son cœur, de ses paroles, de ses actes et continuer ainsi à les transformer peu à peu dans le Christ. Quelle belle vocation ! Comme elle est

douce, comme elle est glorieuse, comme elle est facile ! Cela se fait sans apprêt, sans affectation et comme tout naturellement. Il suffit d'avoir Jésus-Christ dans son cœur et alors on le sert à tout venant, on le donne, on le distribue, et comme le banquet eucharistique, il ne diminue jamais.

« Il me semble que saint François de Sales se rapprochait de cette pensée quand il disait qu'après la communion il fallait avoir « Jésus-Christ au cerveau, au cœur, en la poitrine, aux yeux, aux mains, à la langue, aux oreilles et aux pieds, et que quiconque nous approche doit sentir que nous sommes parfumés du Christ. » Alors vraiment le Christ passe par nos regards, par nos paroles, par nos actes, et, alors même que tout en nous est silencieux, il s'échappe de notre attitude et de notre présence un parfum qui est une émanation du Christ. Alors vraiment nous portons le Christ en notre âme et même dans notre corps, c'est la parole de l'Apôtre : « Glorifiez et portez Dieu même dans votre corps. Soyez la bonne odeur du Christ. » Alors nous sommes des Porte-Christ, selon l'énergique expression de saint Cyrille de Jérusalem, et nous le présentons comme breuvage et comme nourriture à toute personne qui nous approche et nous permet de lui transmettre quelques étincelles de cette électricité divine. » (*La sainte communion,* 7e conf.)

Ames chrétiennes, venez donc avec piété et le

plus souvent qu'il vous sera possible vous enrichir au céleste banquet des parfums divins, recueillez-les en vous-mêmes après la sainte communion pour en pénétrer toutes les puissances de votre âme, pour diviniser vos pensées, vos affections, vos paroles, vos actes, pour vous revêtir à l'extérieur même de la douceur de Jésus qui captive les cœurs à son amour; puis, allez répandre ces parfums divins au sein de vos familles, au milieu de vos frères, au milieu de vos sœurs, dans le cercle de vos amis, parmi ceux qui vous approchent, dans le monde lui-même et vous aurez le bonheur et la gloire de captiver à l'amour du Dieu eucharistique plus d'âmes que vous ne pensez qui vous devront leur conversion, leur sanctification et peut-être des œuvres importantes et utiles à l'Eglise.

CHAPITRE X

LA COMMUNION FRÉQUENTE : SON ANTIQUITÉ QUI REMONTE AUX PREMIERS JOURS DU CHRISTIANISME ET SA DÉFINITION D'APRÈS L'USAGE ACTUEL DE L'ÉGLISE.

On sait que dans les premiers siècles du Christianisme la communion quotidienne était un usage universel dans l'Eglise d'après les constitutions apostoliques.

Saint Justin, martyr au IIe siècle, atteste qu'après la célébration de la sainte messe, les diacres distribuaient la communion à tous ceux qui étaient présents et la portaient aux absents.

Tertullien dit que lorsque les persécutions eurent commencé et que les fidèles ne purent plus se réunir journellement dans les églises, à chaque réunion on distribuait aux fidèles la communion pour une semaine entière, afin que chacun pût en user secrètement chaque jour. C'est ainsi que les Cécile, les Agnès, les Suzanne et tant d'autres s'agenouillaient à ces autels des Catacombes de

Rome, que le pieux pèlerin aime à baiser, pour recevoir le pain eucharistique et l'emporter dans leur demeure, afin de s'en nourrir chaque jour et de se préparer ainsi au martyre.

Saint Denis l'aréopagite, disciple de saint Paul, atteste qu'à chaque messe après la lecture de l'Evangile on renvoyait de l'église ceux qui ne voulaient pas communier.

Saint Anaclet, cinquième pape après saint Pierre, non seulement a témoigné de cette institution des Apôtres par rapport à la communion quotidienne, mais il l'a confirmée lui-même à la fin du IIe siècle.

Quand, au IVe siècle, la ferveur se ralentit parmi les fidèles pour la communion fréquente des temps primitifs, surtout dans les églises d'Orient, saint Chrysostome, saint Athanase, saint Hilaire, saint Jérôme, saint Augustin protestèrent contre ces abus.

Au Ve siècle, saint Pierre Chrysologue recommande fortement la communion fréquente et désire qu'elle puisse redevenir quotidienne.

Au VIe siècle, saint Cyrille d'Alexandrie, voulant confondre ceux qui disent qu'ils approchent rarement de la communion afin de la recevoir plus dignement, s'écrie : « Dis-moi quand tu seras digne; comme tu ne cesses de pécher, tu seras donc toujours privé de cette nourriture vivifiante. Je t'en supplie, tâche de vivre saintement et ap-

proche-toi de la sainte communion qui nous défend non seulement de la mort, mais encore des maladies spirituelles. »

Vers le VIIe siècle, saint Isidore de Séville invite les fidèles à s'approcher journellement de la sainte communion avec foi et humilité.

Au VIIIe siècle, le vénérable Bède dit aux fidèles : « Mangez chaque jour avec foi ce pain céleste, quand même vous pécheriez journellement, pourvu que vos péchés ne soient pas mortels. »

Saint Bernard ajoute : « Le meilleur remède que nous ayons est la sainte communion ; recevons-la chaque jour et nous serons guéris de notre infirmité. »

Saint Thomas d'Aquin s'exprime ainsi : « L'Eucharistie est une nourriture pour l'âme ; comme on prend journellement la nourriture pour le corps, il est de même louable de recevoir ce Sacrement chaque jour. »

L'usage de la communion quotidienne pour tous les fidèles se perdit peu à peu et l'Eglise en dispensa ses enfants en leur recommandant seulement d'approcher une fois par semaine, le dimanche, de la sainte communion. Il paraît que cette nouvelle loi de la communion hebdomadaire pour tous les fidèles était encore obligatoire au VIIIe et au IXe siècle.

Si plus tard, pour éviter des transgressions trop nombreuses, l'Eglise se contenta d'exiger des

fidèles la communion trois fois puis une seule fois l'année, elle n'a pas moins toujours recommandé la communion fréquente à ses enfants, et il n'y a jamais eu de changement dans sa doctrine sur l'utilité de cette communion.

Le saint Concile de Trente recommande aux fidèles « de vivre de façon qu'ils puissent manger souvent ce pain supersubstantiel. » Et dans le chapitre VI sur la sainte messe il dit : « Le très saint Synode désirerait que tous les fidèles, à chaque messe qu'ils entendent, s'unissent à Jésus-Christ non seulement d'esprit mais aussi par la réception sacramentelle de l'Eucharistie, pour pouvoir en recueillir des fruits plus abondants. » (Ses. XXII.)

Le pape Innocent XI, dans son décret de l'année 1679, donné à toute la chrétienté, loue et autorise la communion fréquente, la communion quotidienne, même parmi les fidèles vivant en état de mariage et ceux qui s'occupent de commerce, pourvu qu'ils en approchent avec toute la pureté de conscience convenable, et il déclare que les évêques dans les diocèses desquels se trouve la coutume de la fréquente communion, même quotidienne, doivent en remercier Dieu et prendre soin de la maintenir avec discernement.

Qu'est-ce que la communion fréquente suivant l'usage actuel de l'Eglise?

La communion fréquente n'est pas la commu-

nion des grandes fêtes de l'année, déjà si utile au commun des fidèles et qui porte des fruits abondants de salut dans les familles qui en ont l'usage. Ces familles sont bien différentes de celles où l'on ne fait que ses pâques. On y voit l'éducation religieuse des enfants, l'observation des commandements de Dieu et de l'Eglise et déjà l'esprit de Jésus-Christ qui fait éviter le péché mortel et pratiquer la vertu.

La communion fréquente n'est pas la communion du mois à laquelle saint François de Sales invite tous les fidèles de l'un et de l'autre sexe, ne croyant pas que, généralement, on puisse sans elle mener une vie sincèrement chrétienne.

Vous voyez l'esprit de Jésus-Christ se développer dans les cœurs des pères et des mères de famille qui ont l'usage habituel de la communion du mois, et rarement ces fidèles sincèrement chrétiens commettent le péché mortel; ils ont l'amour de Dieu et de l'Eglise et le transmettent comme un précieux héritage à leurs familles.

Avec la communion du mois, la jeunesse de l'un et de l'autre sexe se préserve de la corruption et apprend à devenir chrétienne. Sans elle, elle manque d'énergie contre les passions et l'entraînement du monde et ne connaît guère que la frivolité et la sensualité, elle grandit dans l'esprit du siècle plutôt que dans l'esprit de Jésus-Christ, et si une voix charitable ne rappelle le jeune

homme et la jeune fille à l'usage habituel des sacrements, vous voyez le jeune homme courir au vice et la jeune fille perdre sa pudeur virginale, sauvegarde de son innocence. Prêtres et parents, maîtres et maîtresses, environnons donc la jeunesse de l'un et de l'autre sexe d'une tendre sollicitude ; et tenons la main à ce qu'elle communie à peu près chaque mois, si nous ne voulons pas qu'elle se perde pour Dieu, pour elle et pour ses parents.

La communion fréquente n'est pas non plus la communion de chaque quinze jours, à laquelle on invite tous ceux qui ont plus besoin de force pour résister aux suggestions de l'ennemi et par laquelle on prépare les âmes chrétiennes qui semblent appelées à la vie parfaite.

Pour toutes ces communions dont nous venons de parler, comme pour la communion pascale, l'exemption du péché mortel suffit.

Voyons maintenant en quoi consiste la communion fréquente, selon l'usage actuel de l'Eglise et selon le langage des saints docteurs modernes.

La communion fréquente est, selon le sentiment de saint François de Sales, la communion d'une fois la semaine, et, selon le sentiment de saint Liguori, la communion de plusieurs fois la semaine.

La communion très fréquente, d'après saint

François de Sales, est la communion de plusieurs fois la semaine et la communion quotidienne, tandis que saint Liguori ne donne le nom de communion très fréquente qu'à la communion quotidienne.

Le sentiment de saint Liguori paraît plus conforme à l'enseignement du Saint-Siège et à tous les ouvrages récents qu'il approuve, tels que : *La sainte Communion*, par Mgr de Ségur; *la Communion fréquente*, par I. H., etc. ; néanmoins en France, où l'usage de la fréquente communion n'est pas généralement passé dans les habitudes du peuple, comme à Rome et en Italie, on regarde comme plus convenable, plus utile et plus sûr en pratique parmi nous le sentiment de saint François de Sales, sans négliger le sentiment de saint Liguori, dont les directeurs expérimentés se servent lorsque le plus grand bien des âmes l'exige et que des circonstances exceptionnelles le demandent.

CHAPITRE XI

EXCELLENCE DE LA COMMUNION FRÉQUENTE, SON UTILITÉ POUR TOUS ET SA NÉCESSITÉ POUR LES AMES APPELÉES A LA PERFECTION.

« Le Verbe de Dieu, dit saint Augustin, est la nourriture perpétuelle et incessante de l'âme raisonnable. » (*De lib. arb.*, l. II, n°. 13.)

Sans doute nous le trouvons déjà dans la prière, dans la méditation de la parole sainte et dans les nombreux exercices de piété que l'Eglise met à notre disposition. Mais, nous le savons, le Verbe éternel habite substantiellement dans l'auguste mystère pour se rapprocher de nous, pour se mettre à notre disposition; et il se donne sous la forme de nourriture pour montrer le besoin qu'il a de se donner à nous et nous faire sentir la nécessité de manger souvent cette nourriture divine, si nous voulons posséder l'abondance de cette vie de Dieu dont il est la source. Celui qui rarement et avec un vase étroit va puiser à une fontaine l'eau limpide dont il a besoin pour son usage pendant plusieurs jours, ne fera pas de si abon-

dantes provisions que celui qui y va fréquemment ou presque chaque jour avec un vase large et profond.

Jésus-Christ, au Sacrement d'amour, est la fontaine de cette eau merveilleuse qui jaillit jusqu'à la vie éternelle, nécessaire à l'homme pour se désaltérer ici-bas de la soif du bien infini qui le dévore. Le chrétien négligent qui va rarement et avec un cœur étroit puiser à cette source divine ne pourra étancher sa soif; mais le chrétien fervent, qui sent son cœur s'étendre et s'élargir à mesure qu'il s'approche de la fontaine éternelle et qui y puise fréquemment, pourra étancher sa soif et avoir des provisions pour soutenir ses langueurs.

C'est sous cet emblème que le Catéchisme du Concile de Trente nous représente le mystère d'amour : « Tous les autres sacrements, dit-il, comparés à l'Eucharistie, sont comme de petits ruisseaux comparés à la source, car elle contient Notre-Seigneur qui est la fontaine d'où dérive tout ce que les autres sacrements peuvent contenir de bon et de parfait. » (II P., c. XLVII.)

Plus donc nous puiserons à la source véritable, plus nous nous enrichirons des grâces divines, et plus aussi nous sentirons l'excellence de la communion fréquente.

Un savant docteur a dit : « Le chrétien est un autre Christ. » Tous les fidèles doivent s'efforcer

de ressembler à ce divin modèle par leurs pensées, par leurs désirs, par leurs affections, par leurs paroles, par leurs actions; or, le moyen le plus puissant, le moyen officiel établi par Notre-Seigneur pour opérer cette ressemblance entre lui et nous, c'est la sainte communion.

« Si vous mêlez ensemble, dit saint Cyrille, deux fragments de cire échauffée par un brasier ardent, il s'opère entre eux une fusion des parties les plus intimes. Ainsi, lorsque nous recevons le corps du Sauveur, nous lui sommes tellement unis, que nous ne faisons plus qu'une seule et même chose avec lui. » (*In Joan.*, l. IV, c. XXXIV.)

Cette union spirituelle qui nous commnnique l'esprit de Jésus-Christ et nous forme à la ressemblance de sa perfection, à moins d'un miracle, s'opère lentement, progressivement à mesure que nous mangeons le pain eucharistique. Le corps de l'homme ne se développe que lentement, progressivement, par la nourriture matérielle; l'âme aussi ne se développe que lentement, progressivement par lanourriture divine.

Il est donc utile à tout chrétien qui veut devenir un autre Christ de manger souvent dans la sainte communion la chair du Sauveur.

La communion fréquente très utile à tous devient moralement nécessaire aux âmes qui tendent à la perfection, soit librement, soit par devoir d'état.

Jésus-Christ appelle tous les chrétiens à la perfection, et il nous en donne l'exemple à tous, sans nous en faire à tous une obligation. Il y a les préceptes qui sont pour tous, qu'on ne peut violer sans se perdre, et les conseils qui n'obligent pas, mais par lesquels on témoigne à Dieu un amour plus parfait, on mérite une récompense plus magnifique.

Les personnes pieuses même dans le monde, que Dieu appelle d'une manière spéciale à la perfection doivent y tendre pour répondre aux desseins de Dieu sur elles.

Les personnes qui par état se sont vouées à la perfection, comme le prêtre, le religieux, la religieuse, doivent y tendre pour accomplir les devoirs de leur vocation. Or, la communion fréquente est le moyen le plus efficace pour devenir parfait, puisqu'on reçoit le Dieu saint et parfait, qui, à mesure qu'il s'unit à l'âme, y laisse des traces de ses perfections divines. Jésus-Christ au Sacrement de l'autel est pour la vie spirituelle des âmes ce qu'une bonne nourrice est pour l'enfant qu'elle allaite; à l'âme qui désire, qui recherche ses mamelles divines, il donne goutte à goutte le lait de sa sagesse, le lait de son amour, le lait de sa sainteté, et cette âme grandit dans la vie divine à proportion de son ardeur à recueillir le lait céleste.

La communion fréquente est le plus puissant

aiguillon pour exciter la ferveur et le dévoûment. Que peut-on refuser à Celui qui se donne lui-même si souvent et sans réserve ?

L'attente de la communion est un frein qui nous empêche de faire le mal et qui dirige notre volonté vers le bien en nous inspirant le désir de préparer à Jésus-Christ une demeure digne de lui. Elle nous porte à bannir de notre âme ce qui lui déplaît et à y mettre ce qui lui est agréable. Une bonne communion est la meilleure préparation à une autre qui sera meilleure encore.

Rien de plus propre que la communion fréquente pour développer en nous l'amour divin et nous animer par l'exemple et la grâce de Jésus-Christ à la pratique des vertus fondamentales, à la pratique des vertus fortes qui font les âmes parfaites.

Jésus-Christ apparaît dans l'auguste mystère avec toutes les amabilités de son enfance, avec tous les charmes de sa vie à Nazareth, avec toutes les grâces de sa vie publique, avec tous les mystères d'amour de sa passion et de sa croix, avec toutes les gloires de sa résurrection, avec toutes les magnificences de sa royauté dans le ciel. L'âme qui communie fréquemment le retrouve en elle avec tous les mystères de sa vie mortelle et de sa vie éternelle; comment pourrait-elle ne pas l'aimer d'un amour plus qu'ordinaire, d'un amour constant et généreux, en se

souvenant que la sainte communion est la source du divin amour et que le céleste Epoux l'invite à y puiser sans mesure ?

Si l'âme pieuse trouve Jésus-Christ en elle avec tous ses mystères d'amour, elle le trouve encore en elle avec toutes ses vertus.

Avec sa divinité le Sauveur apporte dans le cœur de son Epouse les abaissements de sa crèche, les humiliations de Nazareth, les opprobres de sa passion et de sa croix, ses anéantissements eucharistiques, et il lui dit : Regarde mon humilité et imite-la. Il apporte au plus intime de son âme son obéissance à son Père, son obéissance à Marie, à Joseph, son obéissance à ses bourreaux, son obéissance à ses prêtres bons ou mauvais, il lui montre à côté de sa perpétuelle obéissance sa perpétuelle douceur, et il lui dit : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » Il lui met sous les yeux sa vie entière de travail et de pauvreté, ses dépouillements complets sur la croix et au saint autel, l'abandon de ses disciples et de ses amis au Calvaire et au Tabernacle, ses angoisses, son agonie au jardin des Olives et dans son Sacrement profané, sa mort cruelle sur le Calvaire, sa mort mystique sur l'autel, sa mort sacramentelle par la consommation des saintes espèces et il lui dit : Considère ce que j'ai fait pour toi et dis-moi ce que tu fais pour mon amour, je t'ai donné l'exemple, imite ton modèle dans

l'amour du travail et de la pauvreté, dans le détachement des biens terrestres, dans l'abandon des créatures, dans la patience au milieu des persécutions et des peines de la vie, dans les délaissements du ciel et de la terre, dans les ennuis spirituels, dans le martyre de la chair et de l'esprit, et moi-même avec ma puissance infinie je serai ta force et ton soutien pour la pratique de ces vertus divines, selon les desseins de ma Providence sur toi ; plus tu seras fidèle à ma grâce, plus je t'appellerai à l'honneur de me ressembler parfaitement pour te faire un jour partager dans le ciel ma gloire et mon triomphe.

Il est donc évident que la communion fréquente reçue avec esprit de foi et de piété est le moyen le plus efficace pour devenir parfait, et que quiconque veut tendre à la perfection doit en faire usage. Telle est l'expérience, tel est l'enseignement des saints docteurs.

« Il n'y a pas de moyen plus puissant pour diviniser les âmes, dit saint François de Sales, que la sainte communion, pourvu qu'elle soit fréquentée avec la foi, la pureté et la dévotion convenables. — Croyez, disait-il à Philothée, qu'à force d'adorer, de manger la beauté, la bonté, la pureté même, vous deviendrez toute belle, toute bonne et toute pure. »

Et sainte Thérèse : « Il n'y a point de meilleur moyen pour devenir parfait que la fréquente

communion, comme l'expérience le montre en ceux qui s'approchent souvent de la sainte table. »

C'est pourquoi dans toutes les communautés religieuses la règle prescrit la communion fréquente. On ne cite pas une seule exception, car la communion hebdomadaire et même celle de plusieurs fois la semaine est généralement recommandée, sinon toujours prescrite.

Si donc dans le monde des âmes chrétiennes veulent tendre à la perfection, elles doivent, elles aussi, se rendre dignes de la communion fréquente, qui semble leur être plus nécessaire encore qu'aux âmes éloignées du siècle dans la solitude du sanctuaire.

On comprend que la communion fréquente exige des dispositions plus parfaites que la communion ordinaire; nous parlerons de ces dispositions dans les chapitres suivants, en indiquant les règles tracées par les saints docteurs pour la fréquente communion. Mais ces règles elles-mêmes peuvent varier dans les détails de l'application, suivant les circonstances diverses qui se présentent et sous l'action multiple de l'Esprit-Saint dans les âmes. C'est au directeur éclairé, prudent et pieux, à juger ces différentes circonstances et à voir avec quel attrait l'Esprit-Saint veut faire marcher les âmes qu'il dirige pour leur permettre la communion plus ou moins fréquente.

L'âme pieuse, après s'être ouverte franchement à son directeur, n'a qu'une chose à faire : lui obéir avec simplicité dans l'usage plus ou moins fréquent de la sainte communion, certaine que la bonté divine ne permettra pas qu'elle s'égare dans son obéissance.

Néanmoins si une âme humble, droite et docile, sent avec persévérance l'action de l'Esprit-Saint contrariée en elle par son directeur ordinaire, elle doit sans crainte recourir aux lumières, à la sagesse et à la grâce d'un directeur extraordinaire plus apte à saisir en elle l'action mystérieuse de Dieu et lui obéir avec confiance. Généralement, dit le P. Faber, les meilleurs directeurs n'ont qu'une certaine mesure de grâce et ne peuvent pas indistinctement diriger toutes les âmes dans les sentiers de la perfection. Il n'est pas rare même, ajoute le savant religieux, qu'un directeur donné par Dieu à une âme pour l'assister dans telle ou telle circonstance de sa vie n'ait plus de grâce pour l'assister en d'autres. De là la sagesse de l'Eglise à permettre des directeurs extraordinaires dans le cloître comme dans le monde. Il y a cependant des directeurs qui ont reçu une mission spéciale de Dieu pour toute la vie d'une âme parfaite et qui seuls voient clairement ce qui se passe en elle, par exemple saint François d'Assise pour sainte Claire, saint Vincent de Paul pour Mme Louise de Marillac, saint

François de Sales pour sainte Chantal, le bienheureux Père de Mattaincourt pour Alix Leclerc, etc.

Ces directeurs marchent ordinairement par les voies surnaturelles de ces âmes héroïques auxquelles la grâce divine les a unis d'une manière toute particulière, ou pour les soutenir dans les grandes œuvres que Dieu demande d'elles, ou pour opérer ensemble ces mêmes œuvres providentielles. Un tact divin ne trompe jamais ces âmes, quand elles ont besoin de recourir à l'homme spirituel que Dieu leur a donné, et parfois cet homme à une grande distance sent et voit ce qui se passe dans ces âmes dont il est l'ange tutélaire.

CHAPITRE XII

RÈGLES GÉNÉRALES
DE LA COMMUNION FRÉQUENTE

PREMIÈRE RÈGLE

Aucune condition n'interdit par elle-même la communion fréquente ou quotidienne, il suffit qu'on ait les dispositions requises et que la communion se fasse dignement, avec un grand respect pour le Sacrement, et utilement pour l'âme sans nuire aux devoirs de sa condition.

Pour se dispenser de la communion fréquente, on ne doit pas généralement prétexter ni la coutume, ni la nécessité de fréquenter le monde, ni les embarras du mariage, ni la multiplicité des occupations, ni la médiocrité, ni la pauvreté de fortune.

Les premiers chrétiens étaient de toutes les conditions et ils communiaient chaque jour. Saint Louis, saint Henri Ier, saint Etienne de Hongrie, au milieu des soins multipliés de la royauté, com-

muniaient fréquemment; sainte Clotilde, reine de France, sainte Brigitte de Suède, sainte Elisabeth de Hongrie et tant d'autres princesses royales savaient allier les exigences de la cour avec la pratique de la fréquente communion; sainte Itte, femme de Pépin de Landen, sainte Jeanne de Chantal, Mme Louise de Marillac et tant d'autres saintes femmes ne manquaient pas à leurs devoirs d'épouse et de mère en communiant souvent; sainte Zite, humble servante, sainte Germaine Cousin, bergère de Pibrac, la vénérable Maria Taïgi, pauvre mère de famille, les fondatrices de la Propagation de la Foi, simples ouvrières de Lyon, communiaient souvent. Je ne parle pas des grandes vierges de l'Eglise qui, au milieu des soins multipliés que réclamait leur mission providentielle, allaient puiser dans la sainte communion la force de l'accomplir.

Ne voit-on pas aujourd'hui encore, dans les paroisses religieuses, des personnes très occupées au milieu d'une nombreuse famille, écrasées par les mille soucis du négoce ou assujetties par leur condition soit aux exigences du grand monde, soit aux travaux continuels de l'artisan, trouver le temps et le moyen de communier fréquemment sans nuire à aucun devoir de leur état ?

Ces âmes généreuses qui savent aimer Dieu avec perfection, savent également aimer le prochain avec perfection : elles savent s'immoler

elles-mêmes et prendre sur leur repos, sur l'amour de leurs aises, le temps nécessaire pour accomplir d'avance ce qui se peut faire d'avance.

Elles savent que l'accomplissement parfait des devoirs d'état est la condition indispensable de la fréquente communion et sa meilleure préparation. L'immolation continuelle et complète de soi-même à la volonté divine, n'est-ce pas là la prière la plus parfaite que l'on puisse offrir en quelques instants à l'auguste victime, avant et après la communion ? Ignore-t-on que l'âme fervente sortant du sacré banquet, tout embaumée des parfums eucharistiques, trouve dans son cœur une lumière, une grâce, une agilité divines qu'elle sait répandre sur toutes ses œuvres, et que dans la paix du Seigneur elle paraît se multiplier pour le bonheur de ceux qui l'entourent ! Voyez à l'œuvre tant de femmes pieuses, les saintes vierges du monde, les saintes vierges du cloître : la communion fréquente ne nuit en rien à leurs occupations ordinaires, elle les revêt au contraire de ses charmes divins et de sa puissante efficacité.

« Si vous êtes bien prudente, disait saint François de Sales à une personne du monde, il n'y aura ni père, ni mère, ni époux (ni supérieur quel qu'il soit) qui puisse vous empêcher de communier souvent, parce que le jour de votre communion vous ne laisserez pas d'avoir le soin qui

est convenable à votre condition, que vous en serez plus douce, plus gracieuse en leur endroit, et que vous ne leur refuserez nulle sorte de devoir. » (*Introduct. à la vie dévote,* chap. XX.)

« Un riche négociant de Paris, profondément indifférent en religion et fort hostile à toute pratique de piété, étant devenu veuf, il y a quelques années, mit ses deux filles dans un excellent pensionnat, où elles reçurent une forte éducation chrétienne. Dès que la fille aînée eut atteint l'âge de seize ans, il la rappela chez lui pour conduire sa maison. Cette jeune personne aussi ferme que pieuse n'interrompit aucune de ses habitudes chrétiennes, mais elle fut obligée de se cacher avec soin pour ne point irriter son père. Celui-ci la surprit cependant un matin revenant de la messe avec sa femme de chambre et n'ayant pas encore déjeuné. Se doutant de quelque chose, il lui demanda si elle avait communié. — Oui, mon père, répondit sans hésiter la jeune fille, et j'ai beaucoup prié pour vous.

— Et communies-tu souvent? ajoute le père avec aigreur?

— Oui mon père, j'ai ce bonheur souvent et très souvent. C'est là que je puise la force de remplir tous mes devoirs et en particulier d'être pour vous ce que je dois être. Le père se tut un instant et baissa la tête. Lorsqu'il la releva, ses yeux étaient pleins de larmes... en embrassant

sa fille, non moins émue que lui, il lui dit à demi-voix :

« Mon enfant, que je suis heureux d'avoir une fille comme toi ! » (*La très sainte Communion*, par Mgr de Ségur.)

DEUXIÈME RÈGLE

Si aucun état, du moment qu'il est licite, n'interdit pas par lui-même la fréquente communion, aucun état, si parfait qu'on le suppose, ne permet ni n'autorise par lui-même la communion plus ou moins fréquente ; elle doit se régler sur les dispositions des personnes ; et de même qu'il se rencontre dans le monde et dans toutes les conditions des âmes d'élite pleines de foi, de piété et de ferveur, de même il se rencontre aussi, parmi les religieux et les religieuses, des âmes tièdes, négligentes, imparfaites, des consciences peu délicates, et quelquefois des pécheurs d'habitude, en un mot des âmes qui, pour une raison ou pour une autre, ne sont pas dignes de communier souvent. Elles allègueront en vain leur condition, l'état parfait qu'elles ont embrassé : elles n'ont pas ce droit, à moins qu'elles n'en remplissent les devoirs avec ferveur, à moins qu'elles ne profitent de la communion pour devenir meilleures.

Le prêtre lui-même qui dirige les autres, qui monte au saint autel non pas pour lui seul, mais

pour l'Eglise universelle, est soumis à cette règle. Il doit, comme le fidèle, apporter à la communion quotidienne les dispositions parfaites qu'elle exige et sur la nécessité desquelles il n'y a aucune divergence de sentiment entre saint Liguori et saint François de Sales.

Tous les ministres de Dieu qui montent au saint autel chaque jour peuvent-ils dire qu'ils s'efforcent, sans se lasser, d'acquérir les dispositions parfaites qu'ils réclament eux-mêmes des personnes qu'ils dirigent pour les admettre à la communion quotidienne? Prêtres du Seigneur, relisons souvent pour nous-mêmes les règles de la communion fréquente, jugeons-nous sévèrement d'après ces règles en présence de Dieu, et gardons-nous de mener une vie exempte seulement de péché mortel et à peine digne de la communion hebdomadaire, même d'après le sentiment de saint Liguori. L'état ecclésiastique est un état de perfection comme l'état religieux, et par devoir nous sommes obligés d'y tendre et d'y faire, avec la grâce de Dieu, quelque progrès chaque jour. Si nous sommes victorieux des grandes passions, avons-nous arraché de notre cœur toutes les racines multiples de la triple concupiscence et sommes-nous maîtres de nos défauts de caractère?

O divin Sauveur, qui n'est effrayé de la sainteté requise pour monter chaque jour au saint

autel ? Aidez la bonne volonté de vos prêtres à triompher des obstacles qui s'opposent en eux et autour d'eux à cette sainteté éminente ; et, par la vertu de votre Sacrement d'amour, rendez-nous vraiment dignes de la communion quotidienne.

CHAPITRE XIII

RÈGLES GÉNÉRALES DE LA COMMUNION FRÉQUENTE : SUITE

TROISIÈME RÈGLE

Il faut, pour la communion fréquente, apporter à la sainte table un grand respect intérieur et extérieur, et une véritable ferveur, par conséquent une foi profonde, bien éclairée, d'où naissent nécessairement le respect et l'amour.

Tout languit quand la foi elle-même languit, et les illusions sont faciles quand l'instruction manque, comme nous l'avons vu au chapitre VII de cette troisième partie. Il faut donc que les personnes qui communient fréquemment soient plus instruites sur la religion que le commun des fidèles et qu'elles aient l'intelligence des vérités saintes ou par l'étude, ou par un don tout particulier du Saint-Esprit.

La pratique de l'oraison et les exercices ordinaires de la piété chrétienne jettent sur les connaissances acquises par l'étude des splendeurs

célestes qui illuminent la foi. Celle-ci étend jusqu'au plus intime de l'âme ses profondes racines d'où s'épanouissent au dehors, comme des fleurs divines, l'adoration et l'amour de Jésus dans l'auguste mystère de l'autel.

Mais précisons jusqu'où doit s'étendre l'instruction religieuse plus abondante, nécessaire aux personnes qui communient fréquemment.

1° Ces personnes doivent pouvoir distinguer ce qui est de précepte d'avec ce qui est de conseil, ce qui est péché mortel d'avec ce qui est péché véniel, et parmi les péchés véniels être en état de ne pas confondre le péché véniel d'habitude avec l'acte passager de péché véniel volontaire, ni ce dernier avec les fautes de faiblesse ou les simples imperfections.

Sans cette connaissance, l'âme serait sujette à l'illusion, ou en proie à mille inquiétudes, ou obligée d'être sans cesse aux oreilles de son confesseur, ce qui est un grave abus.

L'âme instruite et droite peut communier plusieurs fois la semaine, et même presque chaque jour, en se confessant seulement chaque quinze jours ou au plus une fois la semaine.

2° Il est très important, pour ne pas dire indispensable, de connaître les règles à suivre dans tous les doutes pratiques, afin de ne pas agir et surtout de ne pas communier avec une conscience douteuse et de pouvoir déposer prudemment ses

doutes, sans être obligé pour cela de consulter chaque fois. Il faut avoir l'intelligence assez droite et le cœur assez docile pour pouvoir se débarrasser soi-même de mille inquiétudes, d'après les principes donnés par un confesseur instruit et prudent. D'où il suit qu'une personne scrupuleuse par faiblesse d'esprit, si elle n'est pas bien docile, ne peut guère communier qu'une fois la semaine.

3° L'âme pieuse doit pouvoir distinguer la tentation du péché, le sentiment du consentement, le plaisir naturel qui accompagne la tentation du plaisir volontaire en soi ou en sa cause de la délectation mauvaise. « Encore que la tentation dure et persévère longtemps, dit saint François de Sales, elle ne peut nous nuire tandis qu'elle nous est désagréable. Le mouvement qui porte au mal n'est pas le consentement qui le suit. »

4° Connaître la manière de combattre les diverses tentations de l'ennemi paraît encore indispensable à la personne qui veut communier fréquemment, afin que le mode de combat ne soit pas pour elle une nouvelle tentation ni une perte de temps.

Consultez au besoin le *Combat spirituel.*

5° Enfin, l'âme pieuse ne doit pas confondre la dévotion sensible avec la dévotion réelle. Dieu nous donne gratuitement la première ou pour nous captiver à son amour, ou pour encourager

nos efforts, ou pour nous aider à accomplir des œuvres difficiles; mais il ne nous la demande pas, elle n'est pas à notre disposition, elle s'use avec l'âge, avec les fatigues, avec les infirmités. La dévotion réelle, au contraire, est une dévotion d'application à nos devoirs, de résignation dans les peines de la vie, et d'immolation complète de nous-mêmes à sa sainte volonté : celle-ci est à notre disposition, si nous sommes généreux et fidèles ; elle ne s'use pas, elle grandit chaque jour et est une source de mérites incomparables.

« Une once d'ouvrage faite parmi les ténèbres et les sécheresses avec la pointe de l'esprit (soumis à la volonté divine) vaut mieux que cent livres faites en les consolations et les sentiments », dit saint François de Sales.

« L'enfant, dit-il encore, baise aisément sa mère qui lui donne du sucre; mais c'est signe qu'il l'aime grandement, s'il la baise après qu'elle lui a donné de l'absinthe ou du chicotin... Moins il y a de notre intérêt particulier, plus la pureté de l'amour divin y brille... Ce n'est pas si grand cas de servir un prince en temps de paix et parmi les délices de la cour ; mais le servir en l'âpreté de la guerre, parmi les troubles et les persécutions, c'est une vraie marque de constance et de fidélité. »

Méditons et mettons en pratique ces grandes leçons de saint François de Sales.

QUATRIÈME RÈGLE

La communion fréquente doit produire des fruits utiles pour l'âme qui en use, selon cette parole de Notre-Seigneur : « Vous les connaîtrez à leurs fruits »; et selon que l'âme tire un plus grand fruit de la sainte communion, on lui permet de communier plus ou moins souvent.

Si une personne fait des progrès réels dans les vertus de foi, d'espérance, de charité, d'humilité, de patience, d'obéissance, de mortification d'elle-même; si elle est plus exacte, plus fervente dans l'accomplissement de ses devoirs, quels qu'ils soient, et surtout des devoirs de son état et des exercices de piété relatifs à sa condition, c'est une preuve qu'elle profite de la sainte communion et qu'elle peut s'approcher plus souvent de la sainte table, selon le jugement de son directeur.

Lors même que la communion n'offrirait pas dans une âme des progrès sensibles, si cette âme ne se maintient au même degré de vertu qu'à force de lutter, de combattre, de vaincre et de triompher des obstacles intérieurs ou extérieurs qu'elle rencontre dans la voie de la sainteté, il est évident qu'elle retire de grands fruits de ses communions, car chacun de ses efforts est un acte de vertu et chaque victoire un mérite; malgré ses faiblesses et ses misères, elle peut donc

communier aussi souvent que son confesseur juge à propos.

Au contraire, si une personne demeure dans le même état, bien qu'elle communie fréquemment et qu'elle ne rencontre que des obstacles ordinaires, faciles à vaincre; si elle reçoit des grâces nombreuses dont elle ne profite pas, si elle ne se décide ni à combattre généreusement, ni à se réformer pour avancer dans la vertu, c'est une marque à peu près infaillible de tiédeur. Il y a en elle un germe de maladie mortelle, qui, si elle ne l'arrache pas par des efforts constants secondés de la grâce, la conduira peu à peu à la mort spirituelle de l'âme, malgré ses nombreuses communions, comme la phtisie arrivée à sa dernière période conduit peu à peu à la mort le malade qui en est atteint, sans que la nourriture fréquente qu'il prend l'empêche de mourir. Permettre la communion fréquente à cette personne, ce serait l'exposer à abuser de la grâce et à tomber dans le péché mortel, tandis qu'en diminuant le nombre de ses communions, il est permis d'espérer qu'elle fera des réflexions plus sérieuses et qu'elle tentera des efforts plus généreux pour sortir de sa tiédeur et redevenir plus fervente au service de Dieu. L'âme, sans amour-propre, doit se soumettre au confesseur qui a à cœur son salut, sa sanctification, et lui obéir comme à Dieu même.

Pour user utilement de la communion fréquente

et en tirer de grands profits pour son âme, il faut s'ouvrir avec une grande confiance au confesseur prudent et éclairé que l'on a choisi dans l'unique but de son salut, et suivre ses avis avec une obéissance toute filiale, car c'est à lui et non au pénitent à appliquer les règles de la communion fréquente, selon les besoins et l'utilité de l'âme qu'il dirige.

Si une âme pieuse s'adresse utilement de loin en loin à un confesseur extraordinaire qu'elle croit plus éclairé et plus capable, elle doit éviter de ressembler à ces personnes sensuelles et légères qui, par curiosité, par amour-propre ou par tout autre motif humain, voltigent de confesseur en confesseur sans aucun profit, mais au détriment de leur âme.

CHAPITRE XIV

LA COMMUNION DE CHAQUE SEMAINE ET LES DISPOSITIONS QU'ELLE EXIGE

Selon le sentiment de saint Liguori, comme nous l'avons dit plus haut, la communion faite une seule fois la semaine n'est pas la communion fréquente. « Jamais, dit le saint docteur, je n'ai considéré la communion faite une fois par semaine comme fréquente; il ne faut considérer comme telle que la communion faite plusieurs fois la semaine, car peut-on dire que celui qui entend la sainte messe une fois par semaine l'entend souvent ? » (*Rép. aux reproches de Cyprien Ariste.*)

Nous voyons la communion hebdomadaire obligatoire dans l'Eglise jusqu'aux VIIIe et IXe siècles, comme nous le lisons dans les Capitulaires des évêques, acceptés par Charlemagne :

« Que chaque fidèle reçoive la communion chaque dimanche, excepté s'il en est empêché par un péché grave ; car s'il ne le fait, il ne sera pas sauvé. » (l. VI, c. XVII.)

Si la communion hebdomadaire était obligatoire pour tous, elle n'était point la communion fréquente recommandée à la piété des fidèles et elle ne pouvait exiger d'autre condition que l'exemption de tout péché mortel, comme l'affirme le capitulaire précité. Ainsi, d'après saint Liguori, dont l'Eglise vient de proclamer de nouveau la science et la sagesse en élevant le saint évêque au rang de ses Docteurs, toute personne qui est exempte de péché mortel et qui a à cœur de vivre chrétiennement, fût-elle dans l'habitude du péché véniel, peut communier une fois par semaine. Il ne faut donc pas s'étonner si, dans les communautés religieuses, la communion hebdomadaire est prescrite par la règle, et si dans le monde beaucoup de personnes paraissant imparfaites sont admises à communier une fois par semaine.

C'est cette communion obligatoire dans les maisons religieuses qui développe la piété, la ferveur des novices, qui soutient les âmes faibles et imparfaites, qui pénètre de dévoûment et d'héroïsme les cœurs généreux et qui fait briller dans le cloître les plus belles vertus. C'est elle aussi qui répand dans nos paroisses religieuses les parfums si suaves et si utiles de la piété, lorsqu'un bon nombre d'âmes de ces heureuses localités viennent s'asseoir chaque dimanche au céleste banquet. On respire parmi ces populations

une atmosphère religieuse qu'on ne trouve pas ailleurs : à l'église, dans les moments libres, comme pendant les saints offices, tout édifie; dans les familles on goûte la joie et la paix de Dieu et l'on y remarque une politesse de mœurs simple et exquise ; l'enfance et la jeunesse grandissent dans la vertu ; les bonnes œuvres de tous genres, activées par les personnes pieuses, y fleurissent avec succès, et les indifférents captivés par les charmes de la piété se rapprochent de Dieu.

Bientôt, parmi ces personnes qui communient habituellement le dimanche, on distingue des âmes héroïques, capables de s'élever aux plus sublimes vertus et appelées par la Providence à rendre à l'Eglise les plus éminents services ou dans le cloître ou dans le monde.

O vous donc que la bonté divine appelle dans le siècle au bonheur de la communion hebdomadaire, ne résistez pas à sa voix ; vous y trouverez pour vous les plus grands avantages et vous serez par elle les auxiliaires de l'Eglise et les apôtres les plus puissants de la piété et de la charité chrétiennes.

Je le sais : saint François de Sales, qui a reçu de Dieu une grâce spéciale pour captiver les cœurs à l'amour de l'auguste mystère et rendre par ses écrits la piété si aimable, si douce, si facile jusque dans le monde, regarde la communion hebdomadaire déjà comme fréquente et

exige pour cette communion habituelle ce que saint Liguori demande pour la communion de plusieurs fois la semaine, savoir : outre l'état de grâce, l'exemption de toute affection au péché véniel.

« J'exhorte et je conseille bien fort que l'on communie tous les dimanches : faites le donc autant qu'il vous sera possible, puisque, comme je le présuppose, vous n'avez nulle sorte d'affection au péché mortel, ni aucune affection au péché véniel. » (*Introd. à la vie dévote,* 2e part., c. XXIX.)

Ames chrétiennes, oui, comme le demande saint François de Sales, tâchez d'apporter à la communion de chaque semaine non seulement l'état de grâce nécessaire, mais encore l'exemption de toute affection au péché véniel.

Pour une âme généreuse qui a été touchée de la grâce et qui désire y correspondre, cette disposition que demande saint François de Sales n'est pas aussi difficile qu'on se l'imagine : beaucoup de bonnes âmes la possèdent sans le savoir et c'est la sainte communion hebdomadaire qui, peu à peu, les en a enrichies.

Il n'est donc pas nécessaire d'être arrivé à cette perfection pour commencer à communier habituellement une fois la semaine, il suffit qu'on ait un véritable désir d'y arriver et que l'on fasse des efforts dans ce but. Peu à peu la sainte communion, fortifiant la faiblesse naturelle, augmentant

la charité, inspirera à l'âme plus de générosité pour accomplir les devoirs de la piété chrétienne, pour dompter la négligence dans l'accomplissement des devoirs d'état, pour triompher des mauvaises habitudes de curiosité, de médisance, de raillerie, d'amour-propre, d'antipathie, de jalousie, de murmure, de sensualité, de colère, etc.

Désavouez toute affection au péché véniel, proposez-vous à chaque communion quelques victoires à gagner sur un défaut dominant et souvenez vous que le détachement de toute affection au péché véniel n'empêche pas de faire par faiblesse des fautes vénielles volontaires, quelquefois même des fautes vénielles humiliantes dont on se repent et n'ôte pas de suite toutes les misères humaines de la nature corrompue, ni les défauts de caractère. Pourvu que l'âme ait un véritable désir de devenir meilleure et qu'elle fasse des efforts sur elle-même en profitant réellement de la sainte communion au jugement de son confesseur, elle peut sans inquiétude, malgré ses faiblesses et ses misères, communier chaque dimanche, en se souvenant pour plus de tranquillité que, d'après le sentiment de saint Liguori, l'exemption de tout péché mortel lui suffit à la rigueur.

Je ne parle pas ici des âmes négligentes, tombées dans la tiédeur sans vouloir en sortir, amies d'elles-mêmes et de leurs défauts, esclaves vo-

lontaires d'une multitude de petites passions qu'elles ne veulent pas combattre, se moquant des fautes vénielles les plus volontaires et n'ayant d'autre but que d'éviter le péché mortel. Assurément ces âmes sont indignes de communier habituellement une fois la semaine, à moins qu'elles ne fassent des efforts pour devenir meilleures, et elles ne doivent pas se rassurer lors même que le confesseur, faisant usage pour elles du sentiment de saint Liguori, tolérerait leur communion hebdomadaire, ou dans la religion, ou dans le monde; elles ne sont pas loin du péché mortel si, déjà trompées par leur illusion, elles ne l'ont pas commis de manière peut-être à en contracter l'habitude.

CHAPITRE XV

LA COMMUNION DE PLUSIEURS FOIS LA SEMAINE ET LA COMMUNION QUOTIDIENNE AVEC LES DISPOSITIONS QUE L'UNE ET L'AUTRE EXIGENT.

De l'aveu de tous, ces deux espèces de communion se nomment communion fréquente et exigent des dispositions particulières.

On conçoit que la communion quotidienne prenne le nom de très fréquente et exige des dispositions plus parfaites que la communion de plusieurs fois la semaine.

Parlons d'abord de la communion de plusieurs fois la semaine. Le pape Benoît XIV avertit les confesseurs qu'ils ne doivent pas conseiller ou permettre la communion fréquente aux personnes qui tombent dans le péché mortel et ne tâchent pas de s'en relever par une sincère pénitence, ni à celles qui, quoiqu'évitant le péché mortel, ont encore de l'attachement au péché véniel et ne veulent pas s'en corriger. (*De Synod. diœc.*, l. VII, c. XII, n° 4.)

Saint Liguori exclut les mêmes personnes de la communion fréquente en se servant des termes de Benoît XIV; cependant il ajoute « qu'il faut leur permettre la communion fréquente dans le cas où la défense de communier les exposerait à commettre le péché mortel. « (*Rép. aux reproch. de Cyprien Ariste.*)

On comprend que le confesseur seul peut juge si la communion fréquente est nécessaire à ces personnes.

Saint Thomas veut que pour communier fréquemment on le fasse avec « une grande piété et un grand respect. » (P. 3, q, 80, a. 10.)

Le saint Concile de Trente désire pour la communion fréquente « une foi vive et une grande piété. » (Sess. XII.)

Enfin, le Pape Innocent XI veut qu'on permette aux fidèles d'approcher plus ou moins souvent de la table du Seigneur, selon qu'ils en approchent avec une plus ou moins grande piété, avec plus ou moins de soin. (Déc. du 12 fév. 1749.)

S'appuyant sur les autorités citées plus haut on peut ramener toute la préparation nécessaire pour la communion fréquente à deux conditions :

« 1° Il faut que l'âme qui veut communier plusieurs fois la semaine soit dépouillée de tout attachement, de toute affection au péché véniel, bien que par faiblesse elle puisse le commettre encore souvent. Ce n'est pas le péché véniel, mais

l'attachement au péché véniel, le peu de soin de s'en corriger, qui constitue l'empêchement à la fréquente communion.

« La 2° condition est que toute personne qui veut approcher fréquemment de la communion le fasse avec une grande piété qui consiste, dit saint Liguori, non dans les sentiments et les goûts sensibles, mais dans une certaine vivacité de la volonté de l'homme pour l'accomplissement de tout ce qu'il croit devoir plaire à Dieu. » (*La Communion fréquente,* par J. H.)

Observons néanmoins que, d'après le décret d'Innocent XI, le confesseur peut et doit, dans certains cas rares, pour le plus grand bien de l'âme, retrancher quelques communions à des personnes même ainsi préparées, soit pour éprouver leur humilité, soit pour éveiller en elles une plus grande aversion du péché véniel, ou un plus grand désir du très saint Sacrement, ou enfin pour exciter leur ardeur dans l'accomplissement des devoirs d'état, ou dans la pratique des bonnes œuvres que demande leur position ou la lumière de la grâce.

Disons maintenant quelques mots de la communion quotidienne ou très fréquente et voyons les dispositions qu'elle exige de ceux qui y sont admis habituellement, quels qu'ils soient.

Le Concile de Trente, le pape Innocent XI et saint Liguori ne semblent rien demander de plus

pour la communion quotidienne que pour la communion de plusieurs fois la semaine; mais Benoît XIV, saint Thomas et saint François de Sales demandent des dispositions plus parfaites; et si l'on comprend bien saint Liguori, on verra qu'il demande pour la communion fréquente comme pour la communion quotidienne, une perfection qui est loin d'être commune et ordinaire.

Contentons-nous de citer quelques extraits de ces saints docteurs qui ont plus de rapport à la communion quotidienne.

Saint Liguori s'exprime ainsi : « Il me semble que le confesseur ne peut sans remords de conscience refuser la communion fréquente, même quotidienne (à l'exception d'un jour par semaine, selon la coutume des confesseurs prudents), aux âmes qui la désirent afin de se fortifier dans l'amour de Dieu, si seulement elles vivent exemptes de toute affection au péché véniel, si elles s'appliquent fortement à la prière mentale, si elles travaillent à acquérir la perfection et si elles ne tombent plus avec préméditation même dans le péché véniel. Car c'est en quoi, comme le dit saint Prosper, consiste toute la perfection à laquelle dans le monde nous pouvons parvenir, eu égard à la faiblesse humaine. » (*Prax., conf.*, n° 152.)

Le pape Benoît XIV, dans son ouvrage sur le Synode diocésain, cite le passage suivant de

saint Thomas : « Quant à ce qui concerne celui qui reçoit la sainte communion, il faut qu'il approche de ce Sacrement avec une grande piété et un grand respect, et c'est pourquoi celui qui est ainsi disposé chaque jour fait bien de le recevoir chaque jour. »

« Pour la réception de ce Sacrement deux choses sont nécessaires : le désir de s'unir à Jésus-Christ produit par l'amour et le respect qui est le don de la crainte de Dieu. La première engage à la réception quotidienne de ce Sacrement, la seconde en éloigne. Si donc quelqu'un reconnaît par sa propre expérience que la communion quotidienne augmente son amour, sans diminuer son respect pour la sainte communion, celui-là fait bien de la recevoir chaque jour. Mais s'il sent qu'en approchant tous les jours de la table du Seigneur, son respect pour elle diminue, sans que son amour en augmente, celui-là devrait parfois s'abstenir de ce Sacrement, afin que plus tard il en approche avec un plus grand respect. » (l. VII, c. XII, n° 6.)

Saint François de Sales, tout en disant que deux sortes de personnes doivent approcher fréquemment de la sainte communion : les personnes parfaites pour demeurer dans les hauteurs de la perfection, et les imparfaites pour devenir parfaites, exige beaucoup plus pour la communion quotidienne que pour la communion fréquente.

« De recevoir la communion de l'Eucharistie tous les jours, ni je ne loue, ni je ne le vitupère... mais laisse cela à la discrétion du père spirituel, de celui qui voudra se résoudre sur ce point ; car la disposition requise pour une communion si fréquente devant être fort exquise, il n'est pas bon de la conseiller généralement. Et parce que cette disposition quoy qu'exquise peut se trouver en plusieurs bonnes âmes, il n'est pas bon non plus d'en divertir et dissuader généralement un chacun : ainsi cela doit se traiter par la considération de l'état intérieur d'un chacun en particulier. » C'est au directeur prudent et éclairé à faire ce discernement, nous dit le saint évêque, et il ajoute : « Pour communier tous les huit jours (à plus forte raison plusieurs fois la semaine), il est requis de n'avoir ni péché mortel, ni aucune affection au péché véniel, et avoir un grand désir de communier. Mais pour communier tous les jours, il faut outre cela avoir surmonté la plupart des mauvaises inclinations et que ce soit par l'advis du père spirituel. » (*Introd. à la vie dévote,* 2e part., c. XXIX.)

Par inclinations naturelles, saint François de Sales entend non seulement l'amour des jeux, des festins, des parures, mais encore les défauts de notre tempérament et du naturel, comme la légèreté, la susceptibilité, la mélancolie, l'inclination à la raillerie, à la colère, etc., qui sont souvent contre le gré de la volonté.

Sans doute, pour commencer à communier plusieurs fois la semaine et même tous les jours, il n'est pas nécessaire d'être arrivé à la perfection exigée pour ces diverses communions; mais il faut avoir un désir ferme, efficace d'y arriver peu à peu avec, la grâce de Dieu et l'énergie de ses propres efforts : c'est par les fruits de sanctification que cette communion si fréquente opère, que le confesseur doit juger de son utilité pour l'âme qu'il dirige.

N'oublions pas que, de l'aveu de tous les saints docteurs, il faut pour la communion de plusieurs fois la semaine, comme pour la communion quotidienne, l'exemption de toute affection au péché véniel, un zèle véritable pour sa sanctification, un grand respect intérieur et extérieur qui procède d'une foi profonde et d'un amour sincère de Jésus-Christ au Sacrement de l'autel.

Si nous aspirons au bonheur de la communion quotidienne, travaillons à triompher, peu à peu, de nos inclinations naturelles et de nos défauts de caractère, comme le demande saint François de Sales; mais sans nous troubler de nos misères, humilions-nous en paix, prenons de nouvelles résolutions et allons nous asseoir chaque jour, au céleste banquet, si notre directeur nous le permet. Nous y trouverons des forces nouvelles pour mourir de plus en plus à nous-mêmes et pour vivre de Dieu seul.

Inutile, je pense, de recommander à l'âme pieuse la préparation et, l'action de grâces convenables à sa position avant et après la communion : sa foi vive, son amour ardent et son respect profond pour le céleste Epoux lui inspireront facilement ce qu'elle doit faire, sans manquer à ses devoirs d'état; et en quittant le saint autel elle emportera avec elle le parfum divin qui embaumera toutes ses œuvres. C'est ainsi que sa vie sera une action de grâces perpétuelle de la sainte communion et une préparation permanente au céleste banquet.

Lorsque des circonstances extraordinaires, l'infirmité, la charité ou un devoir pressant et inattendu vous empêcheront de communier à certains jours, selon votre pieuse habitude, offrez généreusement ce sacrifice au céleste Epoux, dévouez-vous de bonne grâce pour son amour et remplacez la communion sacramentelle par la communion spirituelle. Dans ces cas, dit saint Thomas, elle opère dans l'âme à peu près les mêmes effets que la communion sous les saintes espèces.

Vous n'oublierez pas qu'il en est de la sainte communion comme de l'oraison et de la visite au Saint-Sacrement : on n'y est pas toujours au Thabor, dans la joie et le bonheursensibles de son Seigneur et de son Dieu. Quelquefois à la sainte communion le bon Jésus se cache et se tait, quel-

quefois même il conduit l'âme au jardin des Olives et sur la croix. Ne vous affligez pas : après l'épreuve il reviendra. Et puis une communion faite sans consolation sensible n'en fortifie pas moins l'âme et est souvent plus méritoire devant Dieu que celle où l'on est inondé de joies célestes.

CHAPITRE XVI

LA COMMUNION SPIRITUELLE

« Il y a, dit saint Thomas, deux espèces de communion spirituelle : la communions pirituelle au Sacrement et la communion spirituelle au Verbe, sans la pensée du Sacrement. » (P. III, q. 80, a. 2.) La communion spirituelle au Sacrement est notre incorporation même à Jésus-Christ par l'union de notre âme à sa vertu divine. Cette incorporation n'a pas seulement lieu dans la manducation des saintes espèces, elle a lieu encore dans le désir ardent de recevoir le Sacrement, bien qu'on ne le reçoive pas en réalité, pourvu qu'on ne néglige pas par sa faute de le recevoir.

De même que le désir ardent du saint baptême confère à un adulte qui ne peut le recevoir la grâce du saint baptême, de même le désir ardent de la sainte Eucharistie confère à une âme qui ne peut s'en nourrir la grâce du Sacrement par excellence.

Il est certain, dit saint Thomas (P. III, q. 80,

a. 1.), que la communion sacramentelle reçue avec foi et piété opère plus parfaitement l'effet du Sacrement, c'est-à-dire, une union plus étroite de notre âme avec Jésus-Christ. Cependant il est incontestable que, si celui qui communie seulement d'une manière spirituelle a plus de ferveur et d'amour que celui qui communie sacramentellement, il reçoit plus de grâces. Aussi nous lisons dans les révélations de sainte Brigitte que celui qui, ne pouvant s'approcher de la sainte table, communie d'une manière spirituelle avec un cœur plus enflammé d'amour, obtient une grâce beaucoup plus efficace que celui qui recevrait le Sacrement avec moins d'amour.

« Si quelqu'un, dit Tauler (*in fest. Sacram.*, s. 2, 4), ne peut pas communier selon son désir, qu'il ne se trouble point et qu'il soit bien convaincu qu'il recevra le Christ spirituellement et peut-être avec des fruits plus abondants que s'il communiait sacramentellement... et cette communion spirituelle peut se renouveler cent fois par jour. »

Ne soyez pas surpris de l'efficacité de la communion spirituelle, car lorsque les saintes espèces ont été consumées en nous, si la présence réelle a disparu, la vertu divine du Sacrement a pénétré toutes les puissances de notre âme et s'est infiltrée jusque dans nos membres pour y déposer le germe de l'immortalité glorieuse. Nous pou-

vons donc à chaque instant du jour, en toutes circonstances et partout, retrouver dans notre cœur cette vertu divine et l'activer d'une ardeur nouvelle par la ferveur de nos désirs et les élans de notre amour.

Si, à l'exemple des saints, nous menons une vie de recueillement et d'amour de Dieu, rien n'est plus facile que de multiplier nos communions spirituelles : une pieuse aspiration vers Jésus, un soupir de notre cœur, un regard d'amour suffisent pour ranimer le foyer divin qu'il a déposé en nous par la sainte communion.

Si des circonstances exceptionnelles vous empêchent d'approcher de la sainte table, si vous n'avez pas encore le bonheur de la communion quotidienne, faites pieusement et plus longuement à l'église ou ailleurs la communion spirituelle de la même manière que vous faites la communion sacramentelle. Préparez-vous à cette communion mystique par une foi profonde, par une ferme espérance, par une ardente charité et par un sincère désir d'en recueillir les fruits; puis adorez Jésus-Christ réellement présent dans votre cœur par sa grâce habituelle et par sa vertu divine, offrez-lui le sacrifice de vous-même et ne craignez pas de lui adresser vos supplications et vos actions de grâces.

Cette communion spirituelle faite avec un grand amour, comme nous l'avons vu plus haut, peut

vous être plus utile encore que la communion sacramentelle faite avec moins de ferveur.

Sainte Thérèse, dans son livre des *Fondations*, cite un trait digne de remarque. Elle parle d'une prétendue sainte qui faisait la communion quotidienne. Un jour un prêtre, qui disait la sainte messe dans son oratoire, omit à dessein de consacrer une hostie pour elle; elle se mit dans une telle colère contre lui que sainte Thérèse en fut grandement effrayée pour l'état de son âme. Elle ajoute que l'obéissance et la résignation pleine d'humilité dans une sainte communion spirituelle eussent été bien plus agréables à Dieu et à son âme, que la communion sacramentelle.

Elle affirme que pour tout au monde elle ne voudrait pas communier contre le gré de son directeur, convaincue « qu'en pareil cas on mérite davantage en ne communiant pas. » (*Fond.*, c. VI.)

Quel que fût le désir de la communion dans le cœur de sainte Thérèse, si l'obéissance ou la volonté de Dieu était un empêchement, elle le supportait volontiers et sans affliction et remplaçait la communion sacramentelle par la communion spirituelle. Aussi, dans une circonstance où, depuis un mois, elle n'avait pu communier à cause d'une grave maladie, une religieuse lui demandait si elle ne désirait pas vivement recevoir le pain de vie, elle répondit que non, ajoutant que puisque cela était arrivé par la volonté divine, son

âme n'avait pas été moins rassasiée que si elle avait communié tous les jours. (*Vita S. Ther.*, l. IV.)

La communion spirituelle au Verbe, dit saint Thomas, a lieu dans tout acte de foi et de charité, alors même qu'on ne pense pas au Sacrement, car on peut être incorporé spirituellement au Christ sans la participation au Sacrement. (P. III, q. 80, a. 1-2.)

La communion spirituelle au Verbe est parfaite dans le ciel parce qu'il se donne en nourriture aux anges et aux saints dans les splendeurs de sa gloire et sous la forme qui lui est propre. Sur la terre elle est imparfaite parce que le même Verbe éternel se donne en nourriture aux âmes à travers les voiles de la foi et sous l'action mystérieuse de sa grâce ; mais elle n'en est pas moins réelle et divine.

« Il est, dit Origène, un pain substantiel qui convient parfaitement à la nature raisonnable, c'est le Verbe de Dieu. » (*De Orat.*, 26.)

« Le Verbe de Dieu, ajoute saint Augustin, est la nourriture substantielle et permanente de l'âme raisonnable. » (*Serm.* 142, n° 7.)

« La vérité éternelle, continue le saint docteur, est notre aliment et notre breuvage. » (*De Lib. arb.*, l. III, n° 35.)

Dieu, dans son amour infini, a donc trouvé le secret de donner à l'homme ici-bas la nourriture

même des anges, non seulement sous les voiles du Sacrement, mais encore par la communication mystérieuse et ineffable de son Verbe en dehors de l'auguste mystère.

L'âme communie au Verbe par la prière, par l'audition de la parole sainte, par les pieuses lectures, par tout acte d'amour, par l'imitation de Jésus-Christ dans les détails de la vie.

L'oraison nous met en communication intime avec le Verbe éternel; par elle il descend dans notre âme, et notre âme s'unit à lui pour s'en nourrir. Il revêt notre esprit de sa lumière divine et enveloppe notre cœur des vêtements de son amour, tout en l'inondant des suavités célestes.

« Il y a, dit saint Ambroise, une manne parfaite, c'est le pain né de la Vierge et dont parle l'Evangile; mais il y a aussi une manne spirituelle que l'on trouve dans la prière : c'est une pluie de sagesse invisible qui arrose les âmes justes et que savoure le palais intérieur au banquet de l'oraison. Celui qui comprend cette infusion de la divine sagesse vit toujours dans la joie, il ne demande pas d'autre nourriture... Cet aliment entretient l'âme du sage, il l'éclaire, il la remplit de suavités et de splendides lumières; c'est comme un miel divin composé du parfum de ses vertus et des paroles de la sagesse. » (*Epist.*64, n° 1-2.)

Tous les saints se sont nourris dans l'oraison

de cette manne céleste qui émane du Verbe et que l'Esprit-Saint sait approprier aux besoins des âmes les plus humbles, comme aux besoins des âmes royales. Sainte Geneviève de Paris, sainte Germaine Cousin, pauvres bergères, la vénérable Marie Taïgi de Rome, simple femme du peuple, l'ont mangée, comme les Gertrude de France, les Gertrude de Saxe, les Brigitte de Suède, les Elisabeth de Hongrie, les Françoise Romaine, etc.

Ames pieuses, aimez donc l'oraison et vous y goûterez, vous aussi, les délices de la sagesse éternelle.

L'audition religieuse de la parole sainte et les pieuses lectures donnent aussi en nourriture à nos âmes le Verbe éternel.

« Il est, dit saint Augustin, présent sous l'écorce de la parole sacrée, comme sous les espèces sacramentelles, pour être l'aliment de nos âmes. »

Lorsque nous lisons les divines Ecritures et les livres de doctrine et de piété qui nous les expliquent, « nous mangeons, dit un pieux évêque du VIII[e] siècle, la chair du Christ et nous buvons son sang. »

Les âmes pieuses aiment à entendre et à méditer la divine parole; elles lisent volontiers les livres riches de doctrine et se nourrissent ainsi abondamment du Verbe éternel.

« Plus elles prennent cette nourriture céleste,

plus elles reçoivent de croissance, dit Origène; car plus la faim du Verbe augmente, plus on le mange avec avidité, plus il se communique avec surabondance. » (*In Num., hom.* XI, n° 6.)

Qui dira les lumières surnaturelles que l'on trouve dans la contemplation habituelle des vérités saintes, et les suavités divines que l'on y goûte ? L'âme dans ce travail semble avoir quitté la terrede l'exil et habiter déjà les régions de la patrie; à regret elle s'arrache à la contemplation pour redescendre aux besoins de la vie matérielle et aux occupations extérieures.

Consolez-vous, âmes contemplatives, vous dit Hugues de Saint-Victor : tout acte d'amour divin est une communion au Verbe; « en aimant le Christ, nous le mangeons. »

Toute notre existence, si nous le voulons, est un acte perpétuel d'amour à Notre-Seigneur par une entière conformité à sa volonté et devient une communion perpétuelle au Verbe éternel. Les devoirs de notre état, les occupations les plus ordinaires de la vie accomplis pour plaire à Jésus-Christ, nos paroles et nos discours prononcés pour lui être agréable, le boire, le manger, le dormir même acceptés de sa main pour réparer nos forces, comme les pieuses pensées de notre esprit et les mouvements affectueux de notre cœur, sont autant d'actes d'amour qui nous unissent à chaque instant à Jésus-Christ d'une manière plus étroite.

« Notre-Seigneur, dit saint Vincent de Paul, est une communion continuelle aux âmes vertueuses qui se tiennent fidèlement et constamment unis à sa très sainte volonté et qui ont un même vouloir et un même non vouloir avec lui. » (Vie de saint Vincent de Paul, l. III, c. v.)

Enfin, nous communions, dit encore Hugues de Saint-Victor, lorsque nous imitons le Christ : « nous le mangeons en l'imitant. »

Les fidèles reçoivent le Christ dans le Sacrement, dit saint Anselme ; « mais ils le recoivent aussi d'une manière spéciale, lorsqu'ils se rendent conformes au Christ par l'innocence de leur vie et qu'ils font des progrès dans la vertu. » (*Ep.* 107.)

Le P. Faber applique très justement cette doctrine à tous les moindres détails de la vie, lorsqu'il dit :

« La parole qui passe, le travail qui s'accomplit, un mouvement des lèvres, un clin d'œil, un geste de la main, nous permettent de glorifier Dieu en un instant et d'une manière continue, parce qu'il est toujours près de nous. Tous les petits détails de la vie privée sont autant de sacrements, de présences réelles, car Dieu est au fond de chacun d'eux. » (*Le Saint-Sacrement,* t. I, l. II, s. vi.)

Ailleurs, le pieux et savant religieux ajoute que tout faire pour plaire à Dieu, c'est en quelque sorte dire la sainte messe toute la journée.

« Cette dévotion de dire la messe pour ainsi dire à chaque instant du jour à l'aide de nos actions est éminemment catholique... Chacune de nos actions est une hostie, un encens, un sacrifice pendant tous le cours de la journée, si nous désirons seulement qu'il en soit ainsi. « (*Tout pour Jésus*, l. VI.)

Ames chrétiennes, vous vous unissez volontiers à Jésus victime pendant l'oblation du saint sacrifice et avec son holocauste il offre aussi le vôtre à la gloire de son Père.

Eh bien, Jésus-Christ victime est partout, à chaque heure du jour et de la nuit, immolé sur l'autel; unies à lui d'esprit et de cœur, soyez donc aussi en tous lieux où vous vous trouvez, à chaque heure du jour et de la nuit, une victime immolée à la gloire de Dieu sur l'autel du sacrifice.

Que cette idée anime vos pensées, vos désirs, vos affections, vos paroles, vos actions, vos souffrances, vos peines, tout en un mot; et, selon la parole du savant religieux d'Angleterre, vous direz pour ainsi dire la messe à chaque instant du jour. Par là vous glorifierez Dieu d'une gloire suréminente; et, dans cette union perpétuelle au Verbe éternel, vous acquerrez pour vous des trésors de sainteté.

CHAPITRE XVII

LES MERVEILLES DE TRANSFORMATION DIVINE OPÉRÉES DANS LES AMES PAR LA SAINTE COMMUNION.

Les merveilles que Dieu créateur opère successivement sur la nature par les rayons du soleil, sont l'image de celles que Dieu rédempteur opère progressivement dans les âmes par les rayons du Soleil eucharistique.

Voyez la nature. Sous son manteau de glace et de neige, elle semble morte en hiver; peu à peu elle se réchauffe par l'action du soleil montant à l'horizon et moins avare de ses rayons bienfaisants. Bientôt le printemps arrive et les feux du soleil viennent ranimer la nature; alors les prairies reverdissent, les fleurs commencent à s'épanouir, les blés grandissent, la vigne développe ses rameaux, la nature entière semble ressuscitée. Après les feuilles, les fleurs du prin. temps, viennent les fruits qui croissent dans les chaleurs de l'été. L'automne achève de mûrir

toutes les récoltes, et pendant la saison du repos l'homme jouit en paix des bienfaits du Seigneur.

Nos âmes sont comme des champs plus ou moins bons, selon la parabole de la semence; ils sont arrosés par les grâces que nous recevons de Dieu dans la prière et dans les autres exercices religieux de la vie chrétienne, le prêtre les cultive et Jésus-Christ est le Soleil de justice qui les féconde.

Je compare l'action de Jésus-Christ dans les âmes, pendant la visite au Saint-Sacrement et les saints offices du dimanche, aux rayons du soleil pendant les derniers mois de l'hiver. Là il réchauffe nos cœurs glacés par les frimas du péché et couverts de la neige des frivolités humaines. Mais c'est en venant en nous par la sainte communion, par la communion plus ou moins fréquente, que Notre-Seigneur, le Soleil de justice par excellence, pénètre toutes les puissances de notre âme des rayons de sa chaleur divine. Alors il y a successivement dans nos âmes les beautés, les richesses du printemps, de l'été, de l'automne, puis diverses récoltes de biens surnaturels, qui se succèdent pour le bonheur de la vie chrétienne en ce monde. Mais c'est pendant la saison du repos de l'éternité que nous jouirons pleinement des récoltes de mérites que le Soleil de justice a fait mûrir en nous.

« Le soleil, dit sainte Rose de Lima avec une

grâce charmante, est l'emblème des merveilleux effets de la sainte communion, il les représente lorsqu'il réjouit l'univers par sa lumière et sa chaleur, lorsqu'il embellit la terre de fleurs et de fruits ; lorsqu'il remplit de joie les petits oiseaux du ciel, lorsqu'il donne la fécondité aux plantes et aux animaux et que, répandu sur les abîmes de l'océan, comme dans toutes les parties de ce vaste hémisphère, il verse partout une délicieuse beauté, réchauffe les êtres et met sur eux comme une auréole l'éclat de ses rayons dorés. Tous ces effets, continue sainte Rose, la sainte communion les produit dans l'ordre spirituel. » (Bolland., *Vita S. Rosæ* 26 aug.)

Le soleil prodigue ses rayons à la nature entière et sait diversifier leur efficacité aux besoins de tous les êtres.

Le Soleil eucharistique prodigue aussi ses rayons à l'humanité entière, il les promène sur tous les points du monde moral, il les offre à tous les hommes; et ceux mêmes qui essaient encore de se soustraire à sa bénigne influence en reçoivent encore quelque lumière imparfaite, quelque chaleur partielle, comme le prisonnier au fond de son cachot n'est point entièrement privé de la lumière, ni de la chaleur du soleil de juillet.

Le Soleil eucharistique sait aussi diversifier l'efficacité de ses rayons aux besoins multiples de toutes les âmes qui les reçoivent. Mais tous

les êtres matériels ne profitent pas également des rayons du soleil, ils en profitent plus ou moins selon leur aptitude à les recevoir. En vain le soleil dore de ses feux les rochers, ils n'en sont pas moins stériles ; les grands chemins sans cesse foulés aux pieds, les reçoivent et ne donnent aucune récolte ; sous son action bienfaisante le grain de blé lève vite dans les terrains pierreux, mais comme la terre n'est pas profonde, la chaleur du soleil brûle l'herbe hâtive et la semence sèche faute de racines et d'humidité. Si un champ est couvert de ronces et d'épines, le soleil faisant également grandir le blé et les ronces, celles-ci bientôt, plus actives que la bonne semence, croîtront et l'étoufferont et la terre ne rapportera rien. Mais si le soleil promène ses rayons sur une prairie ou sur un terrain fertiles, riches de fond et d'humidité, cette prairie et ce terrain rapporteront des récoltes abondantes.

Telle est l'image frappante donnée par le divin Maître lui-même, des différents effets produits par le Soleil éternel, présent sous l'écorce de la lettre sacrée, mais plus présent encore sous les espèces sacramentelles : ces effets varient selon la différente aptitude des âmes qui reçoivent les rayons du Soleil de justice.

Celles qui sont dures comme les rochers, demeurent stériles ; celles qui ressemblent aux grands chemins foulés par les créatures qu'elles

affectionnent plus que Dieu, ne donnent aucune récolte; celles qui manquent d'éducation ou d'instruction religieuse offrent, dans leur enfance, à la première communion et encore peut-être pendant quelque temps, certaine apparence de récolte éphémère; mais comme la semence manque de fond et d'humidité, elle se dessèche et meurt. Les âmes couvertes de ronces et d'épines par l'habitude du péché véniel qu'elles ont laissé grandir en elles, si elles n'y prennent garde, verront peu à peu ces ronces et ces épines étouffer les semences divines que le Soleil de justice avait développées en elles dans leurs années de ferveur sensible.

Enfin, les âmes riches d'éducation chrétienne et d'instruction religieuse, cultivées par l'humilité et la mortification, sans cesse humectées de la rosée céleste qu'elles font descendre en elles par la prière et les exercices de la piété, sous l'ac tion puissante du Soleil de justice qui multiplie en elles ses rayons bienfaisants, se couvriront de fleurs célestes à parfums suaves et porteront les récoltes les plus abondantes dignes de l'éternité.

Les chapitres suivants nous montreront en détail les merveilles de transformation divine opérées dans les âmes par la sainte communion.

CHAPITRE XVIII

PREMIÈRE MERVEILLE DE TRANSFORMATION DIVINE PAR LA SAINTE COMMUNION : ELLE EST POUR L'AME CE QUE LA NOURRITURE MATÉRIELLE EST POUR LE CORPS.

« Je suis le pain de vie, dit Notre-Seigneur; ma chair est une nourriture et mon sang un breuvage. » (*Joan.*, VI.)

Voilà donc la nourriture céleste que le bon Sauveur a donnée à nos âmes sur cette terre d'exil : elle est la même substance, comme nous l'avons vu plus haut, que celle dont les Anges et les Saints se nourrissent dans la gloire, seulement ils la mangent dans sa forme divine et nous la mangeons sous l'écorce du Sacrement.

« L'ange, dit saint Bernard, est engraissé de la fleur du froment, il mange le grain dans sa pureté, et moi je me contente durant cette vie de l'écorce grossière, je n'ai que le son au lieu du pur froment, il faut que j'accepte la paille, que je me résigne aux voiles de la foi. » (*In Cant. Serm.* 33.)

La faiblesse humaine ne pourrait se nourrir de Dieu à la manière des anges, c'est pourquoi la bonté éternelle le lui donne sous la forme du Sacrement. « Là, dit saint Augustin, s'attachant aux mamelles divines, comme l'enfant aux mamelles de sa mère, elle peut se sustenter du lait céleste. »

« L'Eucharistie, dit le Concile de Florence, et après lui le Catéchisme du Concile de Trente, produit dans l'ordre spirituel les mêmes effets que le pain et le vin produisent sur le corps ; elle soutient, elle donne la croissance, elle répare les forces et remplit l'âme d'une sainte joie. » (*Labbe, Conc.*, t. XIII, p. 537.

La nourriture et le breuvage matériels conservent en nous la vie naturelle. Qu'on refuse d'allaiter d'une manière ou d'une autre l'enfant qui vient de naître, quelque fort qu'il paraisse à son entrée dans la vie, il périra bien vite; qu'une personne, quelque vigoureuse qu'elle soit, s'obstine à ne jamais prendre de nourriture, ses forces ne tarderont pas à l'abandonner et bientôt elle succombera; si un homme ordinaire que la puissance divine ne soutient pas, pour ainsi dire, par un miracle, comme elle soutenait le vénérable Curé d'Ars, ne veut manger qu'à de trop longs intervalles et en trop petite quantité, son corps bientôt sera souffrant de plusieurs infirmités.

Il en est de même d'une âme qui refuse de prendre la nourriture de l'Eucharistie : peu à peu

les forces spirituelles diminuent en elle; et, après avoir langui dans les angoisses de la faim, elle meurt à la vie surnaturelle.

« Si vous ne mangez ma chair, si vous ne buvez mon sang, vous n'aurez pas en vous la vie, » dit Notre-Seigneur.

Si une âme, relativement à ses besoins, ne mange qu'à de trop longs intervalles la nourriture céleste et ne reçoit au banquet divin qu'une trop faible part des grâces divines, faute de ferveur, elle sera souffrante d'une multitude d'infirmités spirituelles.

La nourriture matérielle, souvent et longtemps répétée, peu à peu fait grandir l'enfant et développe ses forces corporelles, ainsi que celles du jeune homme et de la jeune fille. A cet âge de la croissance il faut manger souvent et abondamment.

L'âme aussi a besoin de grandir dans la vertu, de développer ses forces spirituelles. Cette croissance spirituelle s'opère lentement et par degrés, comme la croissance corporelle; elle a lieu ordinairement depuis l'époque de la première communion jusqu'à l'âge d'environ vingt-cinq ans. C'est surtout dans cette période de la vie que les chrétiens de l'un et de l'autre sexe ont besoin de communier souvent. Aussi l'Eglise les presse de communier chaque mois, comme nous l'avons vu aux chap. IV et X de cette 3e partie.

La nourriture matérielle répare les forces vitales que les travaux et les fatigues nous font perdre. Selon que les travaux sont plus continuels et plus forts, il faut au corps une nourriture plus forte et plus fréquente.

Personne n'ignore cette loi pour les fatigues corporelles, et on l'oublie pour les fatigues spirituelles, on ignore que l'âme aussi a parfois de durs et longs labeurs.

L'âme n'a-t-elle pas souvent à lutter contre des penchants violents, contre des mauvaises habitudes, contre des occasions du péché, contre les séductions du monde, contre les attaques terribles du démon ? Au milieu de ces fatigues sans cesse renaissantes les forces vitales de la vie surnaturelle s'épuisent. Pour les réparer il faut souvent manger le pain des forts, sinon bientôt on succombera comme l'ouvrier qui voudrait soutenir longtemps un dur et pénible travail, sans prendre la nourriture nécessaire pour réparer ses forces. Comme le prophète Elie fuyant la persécution de Jézabel, l'âme s'abat dans ses luttes contre elle-même et contre le démon et s'endort dans le sommeil du découragement. L'ange du Seigneur vient la toucher, comme il toucha le prophète et lui dit : Lève-toi et mange le pain céleste, car il te reste un grand chemin à faire. Si, fidèle à la voix du ministre de Dieu, l'âme découragée se lève et mange la nourriture divine

qui lui est offerte pour réparer ses forces, elle pourra, comme le prophète, docile à la voix de l'ange, continuer sa route sans danger et arriver à la montagne du Seigneur.

Et les âmes qui se dévouent au bonheur des autres, comme le prêtre, le missionnaire, le religieux, la religieuse, l'homme généreux des sociétés de saint Vincent de Paul et de saint François Régis, l'ami, le protecteur de la jeunesse dans les cercles catholiques, la dame de charité vraiment digne de ce nom, la mère de famille chrétienne, toute personne qui se prodigue pour le bien de ses frères, toutes ces âmes en se donnant usent leurs forces vitales, elles ont besoin de les retremper souvent au céleste banquet. La sainte communion les ranime, et elles retournent avec un nouveau zèle s'immoler, se sacrifier. Otez-leur la sainte communion fréquente, elles tomberont de faiblesse et de découragement; avec la sainte communion, elles sont fortes comme des lions.

Le monde s'imagine quelquefois que ces âmes fortement trempées ne sentent pas les découragements, les dégoûts de la nature; il se trompe: avec leur délicate constitution, elles les sentent souvent plus vivement que d'autres; mais elles connaissent le remède aux faiblesses de la nature, elles vont demander à Notre-Seigneur dans son Sacrement d'amour la force de s'immoler, comme il s'est immolé lui-même sur la croix.

La nourriture et le breuvage pris à temps, selon nos besoins, déposent dans nos membres un certain bien-être, une certaine allégresse. Ainsi l'aliment divin et le breuvage céleste de l'Eucharistie déposent dans toutes les puissances de notre âme comme un baume ineffable qui réchauffe, qui réjouit, qui enivre. Ce baume divin augmente la ferveur de l'âme et lui procure parfois l'ivresse du saint amour. Il étend sa douce influence jusque dans nos membres par le calme parfait des sens et est, comme dit le prophète, « un vin qui fait germer les vierges. »

CHAPITRE XIX

DEUXIÈME MERVEILLE DE TRANSFORMATION DIVINE PAR LA SAINTE COMMUNION : ELLE AFFAIBLIT PEU A PEU NOS PASSIONS ET NOUS RAPPROCHE DE L'INNOCENCE PRIMITIVE.

« L'Eucharistie, dit le Concile de Trente, est un antidote qui nous délivre des fautes quotidiennes et nous préserve du péché mortel. » (Sess. XIII, c. II.)

Saint Thomas nous a montré plus haut (3 P., c. III) que la sainte Eucharistie entretient et répare en nous la vie surnaturelle, comme la nourriture matérielle entretient et répare en nous la vie corporelle; il nous a dit encore que la sainte communion agit sur les infirmités de notre âme, suites de la corruption originelle, à la manière d'une médication salutaire qui guérit en nous les tristes effets de la concupiscence.

De Lugo et Suarez soutiennent que l'Eucharistie produit des effets directs et immédiats sur le corps même. Ce Sacrement, dit l'un d'eux, diminue le

foyer et l'ardeur de la concupiscence, soit en chassant le démon, soit en calmant la fougue du tempérament. Il est cette rosée mystérieuse dont parle l'Esprit-Saint, lorsqu'il dit :

« Est-ce que la rosée du ciel ne rafraîchira pas les ardeurs brûlantes ? » Qui calmera, dit saint Bernard, ces mouvements impétueux de la concupiscence ? Qui arrachera la violence de ce feu intérieur ? C'est le Sacrement du corps et du sang de Jésus-Christ.

Par la sainte communion, la chair de Jésus-Christ s'unissant à la nôtre la purifie, la sanctifie. Et la divinité du Sauveur s'unissant à notre âme la ravit dans la contemplation et dans l'amour des choses célestes, elle lui inspire le dégoût des jouissances terrestres, et jetant ses plendeurs jusque sur nos sens, elle les embaume des douceurs célestes. « Alors, dit saint Cyrille, la triste loi des membres est suspendue, les secousses de l'âme sont calmées, la piété est pleine de vigueur et les parties malades sont guéries. » (*In Joan.*, l. IV, c. II.)

Vous le savez, pieux lecteurs, nous avons reçu de nos mères par la naissance temporelle la triple concupiscence qui faisait gémir le grand Apôtre et qu'on nous a désignée, dans notre enfance, sous le nom de péchés capitaux. Mais par notre naissance divine, au saint baptême, nous avons reçu en partage les vertus chrétiennes et

surnaturelles. Si nous parvenons avec la grâce de Dieu et l'énergie de nos efforts à diminuer le feu dévorant de la concupiscence, les vertus chrétiennes se développeront en nous et nous grandirons dans la vie divine du Sauveur.

Mais si, au lieu de l'éteindre peu à peu, nous l'activons par le péché, par l'habitude du vice, il croîtra chaque jour pour dévorer bientôt nos vertus surnaturelles, nos vertus même humaines, et insensiblement ce qui reste de bon dans notre esprit et dans notre cœur; heureux encore, s'il ne laisse pas sur notre front les stigmates d'une entière corruption dont le monde lui-même a horreur.

Qui donc pourra éteindre ce feu dévorant de la concupiscence ? Jésus-Christ dans son Sacrement d'amour; son sang divin a la puissance d'éteindre les plus violents incendies du cœur humain. Si une âme qui a vécu longtemps dans l'habitude du vice veut sérieusement se convertir, il faut que cette âme communie plus souvent qu'une autre pendant plusieurs années, en ayant soin de recevoir dignement l'absolution de ses fautes avant de prendre le remède salutaire de l'Eucharistie qui doit la guérir.

On connaît comment saint Philippe de Néri, si dévoué à la jeunesse romaine, arrachait les âmes à la corruption.

Un étudiant vint un jour le trouver, le sup-

pliant de l'aider à se défendre des mauvaises habitudes dont il était depuis longtemps l'esclave.. Saint Philippe le consola, lui donna de sages conseils, et, après avoir entendu l'humble aveu de ses faiblesses, il le renvoya absous et heureux en lui recommandant de venir communier le lendemain. « S'il vous arrivait, ce qu'à Dieu ne plaise, de retomber dans le mal, venez me voir aussitôt et confiez-vous en la bonté de Dieu. » Le lendemain soir, saint Philippe vit revenir à son confessionnal le pauvre jeune homme pour lui avouer une rechute. Le Saint plein de compassion le releva cette seconde fois, comme la première, lui dit de lutter avec courage, lui donna de nouveau l'absolution et lui ordonna comme la veille de recourir au corps du Seigneur. L'étudiant, combattu d'un côté par la violence de l'habitude et de l'autre par son désir de revenir à Dieu, puisa dans cette direction miséricordieuse et dans la fréquentation de la sainte Eucharistie une si vigoureuse énergie, qu'il revint treize jours de suite auprès du Saint, qui ne se lassait pas plus dans sa charité que l'autre dans sa pénitence. L'amour enfin l'emporta, et Jésus compta parmi ses fidèles serviteurs ce jeune homme sincèrement converti. En peu de temps, il fit de si rapides progrès dans la vertu, que saint Philippe le jugea digne du sacerdoce. Admis plus tard dans la congrégation de l'Oratoire, il édifia Rome

par son zèle et par ses vertus, et mourut de la mort des saints.

Que de pauvres Madeleines tourmentées par le démon cruel de l'impureté et exposées aux occasions les plus dangereuses, mais dociles à la voix d'un guide pieux et expérimenté, ont retrouvé aussi la paix et la sainteté au céleste banquet, d'abord en communiant chaque quinze jours, puis plus tard chaque semaine !

Que de jeunes filles, véritables modèles d'innocence dans le monde et dans le cloître, ont perdu à temps, dans les suavités eucharistiques, le goût des jouissances sensibles qui auraient pu les captiver, malgré la volonté de Dieu, à des noces terrestres, ou les conduire à une vie mondaine et sensuelle !

Que d'âmes pures dans le clergé, dans le cloître et dans le monde, doivent à la communion fréquente la paix des sens dont elles jouissent, la jeunesse perpétuelle qui les embellit, l'auréole de sainteté qui décore leur front et publie à tous l'innocence de leur cœur !

Chez ces âmes le foyer de la concupiscence semble éteint, la vertu leur est douce et facile, elle paraît chez elles comme une seconde nature. Et qui donc a opéré ce prodige de rendre à ces enfants d'Adam, pour ainsi dire, l'innocence primitive ! La sainte communion fréquemment et pieusement reçue.

Cependant, ne nous y trompons pas, le feu des passions qui paraît éteint peut se rallumer en un instant, au moindre danger, c'est un feu caché sous la cendre. A moins d'une grâce spéciale, nous le porterons en nous jusqu'à la mort. Aussi Notre-Seigneur nous donne à tous ce sage conseil : « Veillez et priez, de peur que vous n'entriez dans la tentation. »

Dans les âmes héroïques, chez les saints, la puissance de la sainte communion reçue chaque jour avec tant de perfection va beaucoup plus loin : par une grâce spéciale elle éteint entièrement chez quelques-uns le foyer de la triple concupiscence et les remet, sous ce rapport, dans l'innocence originelle : témoins saint François d'Assise, sainte Rose de Viterbe, sainte Rose de Lima, saint Louis de Gonzague et de nos jours le vénérable Curé d'Ars.

Ainsi, comme on le voit, la sainte communion éteint insensiblement les ardeurs de la concupiscence, elle diminue la violence des passions et nous rapproche plus ou moins de l'heureux état d'Adam innocent.

CHAPITRE XX

TROISIÈME MERVEILLE DE TRANSFORMATION DIVINE PAR LA SAINTE COMMUNION : ELLE NOUS REND PARTICIPANTS DES MÉRITES DE JÉSUS-CHRIST ET NOUS FAIT VIVRE D'UNE VIE SEMBLABLE A LA SIENNE.

La sainte Eucharistie opère en nous des merveilles plus grandes encore : elle nous élève, nous, pauvres enfants d'Adam déchu, à la hauteur de Dieu même, elle nous rend participants des mérites du Sauveur et nous fait vivre d'une vie semblable à la sienne.

Ecoutons la parole du divin Maître : « De même que je vis pour mon Père, de même celui qui me mange vivra pour moi. »

Notre-Seigneur nous promet, si nous le mangeons dans la sainte communion, de nous faire vivre d'une vie semblable à la sienne. Oh ! qu'elle est belle la vie de Jésus-Christ pour son Père céleste ! qu'elle est pure, qu'elle est sainte !

Votre vie aussi, si vous communiez comme il

convient, sera belle, sera pure, sera sainte. Mais Jésus-Christ, en agissant pour son Père céleste avec tant de perfection, a acquis à sa sainte humanité d'innombrables mérites, des mérites infinis dont elle goûte la récompense dans le ciel.

Eh bien, pieux fidèles, quand vous vous unissez à Notre-Seigneur dans la sainte communion, Jésus-Christ vous rend participants de sa vertu divine ; et vos œuvres unies aux siennes sont dignes d'une récompense éternelle, car elles ont acquis une valeur infinie. Ainsi, tandis que beaucoup d'autres hommes mènent sur la terre une vie criminelle ou une vie inutile pour l'éternité, celui qui communie saintement profite pour le ciel de ses travaux, de ses souffrances, de toutes les peines de la vie.

Sans cesse unie à Notre-Seigneur par la grâce sanctifiante que conserve en nous la sainte communion fréquemment reçue selon nos besoins, l'âme sincèrement chrétienne acquiert d'innombrables merites pour le ciel. Si elle prie à la maison, à la campagne, dans les rues ou à l'église, elle gagne le ciel; si elle travaille selon que sa condition l'exige, dans l'intérieur d'un monastère ou d'un ménage, dans un atelier ou dans les champs, elle gagne le ciel; si par ses bons exemples ou par quelques bonnes paroles dites adroitement et prudemment elle ramène à Dieu quelque âme indifférente ou coupable, elle gagne le ciel; si cette

âme accepte de la main de Dieu les souffrances, les chagrins, les revers de fortune, la perte des personnes qui lui sont chères, en un mot les peines de la vie, elle gagne le ciel. Par ses actions les plus ordinaires, dit saint Paul, cette personne unie au Sauveur gagne le ciel, elle le gagne en mangeant, en buvant, en se promenant, en se récréant, en dormant, en faisant quoi que ce soit au nom du Seigneur Jésus. Oh ! la riche moisson de mérites que cette âme trouvera à la mort sur le seuil de l'éternité ! Pendant les siècles des siècles elle goûtera la récompense de ses œuvres surnaturelles ; alors elle remerciera la bonté divine de lui avoir accordé tant de grâces dans la sainte communion.

Pieux fidèles, croyez-moi, aimez le pain céleste qui donne la force d'accomplir des œuvres méritoires, devenez riches pour le ciel. Ne craignez pas pour cela de perdre la terre, car Jésus-Christ a dit : « Cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît. »

S'il est beau, s'il est magnifique le sort de ceux qui, par la sainte communion, rendent toutes leurs œuvres surnaturelles et dignes d'une récompense éternelle ; qu'il est triste et malheureux le sort de ceux qui ne communient jamais, ou qui communient trop rarement pour conserver l'état de grâce habituel, condition indispensable des œuvres méritoires ! Ceux-ci perdent complètement

leur temps pour l'éternité. A la mort, quand la terre leur échappera, que trouveront-ils dans les greniers éternels ? On y trouve ce que l'on aura récolté par ses œuvres surnaturelles; les vertus humaines ne produisent aucun grain digne du ciel. Si on n'y a rien amassé, on n'y trouve rien; alors il faut jeûner toute l'éternité. Mon frère, ma sœur, vous sentez-vous le courage de jeûner toute l'éternité ? Le pain de l'éternité, c'est Dieu même dans sa gloire, comme le pain surnaturel de l'âme sur la terre, c'est Dieu même dans l'Eucharistie.

Si vous n'avez pas mangé sur la terre le pain eucharistique qui fait vivre et travailler pour le ciel, vous ne pourrez pas récolter le froment de l'éternité et une faim cruelle vous dévorera. Cette faim cruelle sera la faim de Dieu dont votre âme ne peut se passer dans l'éternité, pas plus que votre corps ne peut se passer sur la terre du pain matériel, et vous jeûnerez et vous endurerez les tortures de la faim pendant les siècles des siècles qui ne finiront jamais. Et pour votre paresse spirituelle, comme le serviteur inutile, vous serez jeté dehors, dans ce lieu d'horreur où il n'y a que pleurs et que grincements de dents. Communions donc, comme il convient, selon nos besoins et selon l'avis d'un sage directeur, pour rendre nos œuvres méritoires et dignes d'une récompense éternelle.

CHAPITRE XXI

QUATRIÈME MERVEILLE DE TRANSFORMATION DIVINE PAR LA SAINTE COMMUNION : ELLE NOUS FAIT VIVRE DE LA VIE MÊME DE JÉSUS-CHRIST.

On dirait vraiment que Notre-Seigneur ne peut se lasser de nous enrichir, de nous ennoblir dans la sainte communion.

Après nous avoir communiqué une vie surnaturelle semblable à la sienne, il veut encore nous rendre participants de sa propre vie divine, il veut nous changer pour ainsi dire en lui.

Notre-Seigneur a dit : « Celui qui me mange demeure en moi et moi en lui. » (*Joan.*, VI.)

Ainsi, dans la sainte communion, Dieu s'unit à notre corps, à notre âme, de la manière la plus étroite, la plus intime qu'il soit possible. Sa chair devient notre chair, son sang devient notre sang, son âme devient, pour ainsi dire, notre âme et sa divinité, inséparablement unie à son humanité, se communique d'une certaine manière à toutes les puissances de notre être.

Il n'est pas parmi les hommes sur la terre d'union comparable à celle qui existe entre Jésus-Christ et l'âme chrétienne dans la sainte communion. Voyez deux époux, ils s'unissent dans le mariage d'une union si étroite, que saint Paul ne craint pas de dire : « Ils seront deux dans une seule chair. » Eh bien, dans la sainte communion l'union de l'âme avec Jésus-Christ est plus étroite encore.

Cette union, dit saint Chrysostome, n'a de comparaison que dans l'union du Verbe éternel avec la sainte humanité du Sauveur.

« De même, dit ce saint docteur, que le corps de Jésus-Christ est uni au Verbe, de même par l'Eucharistie nous sommes unis à l'humanité sainte du Christ. » (*Hom.* 24 *in Epist.* I. *ad Corinth.*)

Dans le mystère de l'Incarnation, le Verbe éternel s'est uni à la nature humaine en unité de personne, de façon que le corps et l'âme de Jésus-Christ ne font avec le Verbe qu'une seule personne divine; il n'y a en Jésus-Christ que le *moi divin*, le moi humain n'existe pas. Voilà l'image la plus vraie de l'union de l'âme avec le Sauveur dans la sainte communion. Ce n'est plus moi qui vis, peut-elle dire avec saint Paul, c'est Jésus-Christ qui vit en moi.

Il y a néanmoins entre l'union du Verbe avec la nature humaine du Sauveur et notre union in-

dividuelle avec le même Verbe éternel dans la sainte communion une différence essentielle qu'il faut bien saisir. Le Verbe éternel s'est uni à la nature humaine dans le mystère de l'Incarnation d'une manière hypostatique et personnelle, de façon qu'à la rigueur des mots, la nature humaine en Jésus-Christ ne fait avec la divinité du Fils de Dieu qu'un seul Christ, qui est en même temps vrai Dieu et vrai homme.

Malgré que notre union avec Jésus-Christ dans la sainte communion soit, sous beaucoup de rapports, semblable à celle du Verbe fait chair, néanmoins, dans l'Eucharistie, Jésus-Christ reste Dieu distinct de nous, et nous, nous restons créatures distinctes de Dieu. Nous ne sommes pas Dieu comme Jésus-Christ, mais nous sommes tellement unis à Dieu, qu'il n'est pas possible qu'il existe sur la terre une union plus intime et plus étroite. Au ciel seulement l'union entre Dieu et la créature est plus parfaite, quoique toujours distincte.

Qu'elle est ineffable notre union avec Jésus-Christ dans la sainte communion! Le divin Sauveur, dans son discours après la Cène, à l'heure même qu'il venait d'établir l'auguste mystère, ne craint pas de la comparer à l'union qui existe entre lui et son Père céleste : « Je suis en mon Père et vous êtes en moi et moi je suis en vous... O mon Père, que mes disciples soient un, comme

vous êtes en moi et que je suis en vous, afin qu'ils soient un en nous... Je suis en eux et vous êtes en moi. »

Cette union étroite au Verbe, cette espèce de transformation divine a lieu en nous par la manducation des saintes espèces, et nous trouvons l'image de cette merveille dans la puissance qu'a notre corps de changer en sa substance la nourriture matérielle qu'il prend.

« Ordinairement, dit le pape Innocent III, ce qu'on mange se change en la substance de l'être qui reçoit ; mais ici l'aliment prend le rôle actif, c'est lui qui incorpore et celui qui mange est incorporé. (*De Sac. Alt.* l., IV, c. XIV.)

L'homme, supérieur à l'aliment matériel dont il se nourrit, se l'assimile, se l'incorpore. Dieu, infiniment supérieur à l'âme qui le mange, se l'assimile.

« C'est pourquoi, dit Hugues de Saint-Victor, le Christ a voulu être mangé par nous, afin de nous incorporer à lui. »

Ainsi, par la puissance divine dans l'auguste mystère, l'homme se transsubstantie à Dieu. Ce prodige paraît incroyable ! « Et cependant, s'écrie un savant cardinal, qu'y a-t-il d'étonnant que l'homme se transsubstantie à Dieu, puisque le pain dans l'Eucharistie subit cette opération divine? »

Sainte Rose de Lima disait, que par suite de la communion elle sentait en elle comme une vé-

gétation divine, opérant avec une énergie inaccoutumée, que ses forces étaient restaurées comme par une nouvelle transsubstantiation de son être en l'aliment divin, et qu'en même temps brillait dans son cœur une tranquille sérénité qui découlait de sphères plus élevées et qui était accompagnée d'une paix et d'un calme qu'aucune comparaison ne pouvait expliquer. (Bolland., 26 août.)

Ce que Notre-Seigneur opérait dans le cœur de sainte Rose de Lima, il l'opère plus ou moins dans l'âme pieuse qui communie fréquemment. Non seulement il l'enrichit d'une paix divine et la revêt chaque jour de forces nouvelles, mais il en fait sur la terre sa véritable image.

Voyez cette âme parfaite, il n'y a rien d'humain ni de vulgaire en elle : elle pense comme Jésus-Christ, elle désire comme Jésus-Christ, elle aime comme Jésus-Christ, elle parle comme Jésus-Christ, elle agit comme Jésus-Christ. — En la considérant on reconnaît une copie vivante du divin Sauveur ; comme lui elle fait le bien, comme lui elle répand partout la bonne odeur de la vertu qui sanctifie ceux qui l'approchent.

La puissance de la sainte communion, la puissance surtout de la communion fréquente, en nous identifiant à Jésus-Christ, en nous changeant en lui, doit nous donner son amour de Dieu, son amour pour le prochain.

Il y a une idée fixe sur laquelle Jésus-Christ

revient constamment; cette idée, c'est l'union de tous les chrétiens dans la plus tendre charité. « On vous reconnaîtra pour mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres... Je vous ordonne de vous aimer comme je vous ai aimés... » et plus loin : « C'est mon précepte, que vous vous aimiez les uns les autres. »

Et, remarquons-le, c'est après avoir donné le Sacrement d'amour à ses apôtres pour le transmettre à son Eglise jusqu'à la fin des siècles, c'est à l'heure suprême où il donne à ses disciples ses derniers avis avant d'aller à la mort qu'il insiste le plus sur la charité entre les frères. Il veut qu'entre eux ils ne soient qu'un comme lui et son Père ne sont qu'un; il veut que l'union des frères soit pour le monde une preuve de sa mission divine. Et on dirait que toute division entre eux ne lui paraît pas possible; car en terminant ses supplications à son Père, il s'écrie :

« Je suis en eux et vous êtes en moi... qu'ils soient donc consommés dans l'unité, car je leur ai fait connaître votre nom, afin que l'amour dont vous m'avez aimé soit en eux et qu'ainsi j'habite en eux. » (*Joan.*, XVII.)

Cette loi d'amour n'est point un simple conseil, c'est un précepte rigoureux, de façon que si on y a manqué en matière grave, on doit aller se réconcilier avec son frère avant d'oser s'approcher de l'autel, avant de déposer son offrande. Cette

loi d'amour oblige plus particulièrement les personnes qui communient fréquemment : se nourrissant habituellement du Dieu tout amour, il ne doit y avoir ni fiel, ni amertume dans leur cœur ; et la suavité de l'amour doit découler de leurs lèvres et se répandre comme un parfum divin dans toute leur conduite à l'égard de leurs frères.

Nous lisons aux Actes des Apôtres que les premiers chrétiens communiaient chaque jour, mais qu'aussi « ils n'avaient tous qu'un cœur et qu'une âme. » Et les païens, en voyant les disciples du Christ si admirablement unis entre eux s'écriaient : « Voyez comme ils s'aiment ! » Leur union était, comme Jésus-Christ l'avait annoncé, une preuve de sa mission divine pour le monde persécuteur et idolâtre. En est-il ainsi non seulement dans le siècle, mais encore dans le clergé et dans le cloître de toutes les personnes qui communient fréquemment, qui communient chaque jour ou presque chaque jour ? Ont-elles toutes entre elles un seul cœur et une seule âme ? Jésus-Christ peut-il donner toujours aux persécuteurs actuels de son Eglise l'union parfaite de ces âmes comme une preuve de sa mission divine ; et les païens modernes, à la vue de ceux qu'ils regardent comme les premiers disciples du Christ, peuvent-ils encore s'écrier avec admiration : Voyez comme ils s'aiment ?

Ah ! triste chose à dire ! On remarque dans beaucoup de ces âmes qui communient fréquem-

ment des jalousies, des susceptibilités, des divisions, des aigreurs, et dans quelques-unes même un vil égoïsme qui se plaît à la détraction, à l'abandon, à la ruine de leurs frères.

Cependant le grand Apôtre nous dit : « Parce qu'il n'y a qu'un seul pain, de beaucoup que nous sommes nous devons ne former qu'un seul corps, nous tous qui participons à ce pain unique. »

Les saintes espèces que nous mangeons nous donnent la grande leçon de l'unité fraternelle : elles sont formées d'une pâte unique, composée de beaucoup de grains mêlés ensemble, mais broyés sous le frottement de la meule. Les âmes appelées à la perfection sont le froment par excellence du Christ, selon la pensée d'un saint docteur, leur multitude représente la multitude des grains de froment; pour être dignes de former le pain du Christ, ces grains doivent être broyés par l'humilité et la mortification ; alors ils deviennent une pâte unique et un pain digne de Dieu.

Ames chrétiennes, regardez votre modèle: pour devenir votre pain surnaturel et se donner à tous, il s'est laissé broyer sous la meule de la croix; pour devenir le pain de Dieu et vous donner généreusement à tous vos frères, laissez-vous donc broyer par l'humilité et la mortification, véritables sources de la charité chrétienne et sans lesquelles le cœur humain n'est que glace et égoïsme.

CHAPITRE XXII

CINQUIÈME MERVEILLE DE TRANSFORMATION DIVINE PAR LA SAINTE COMMUNION : ELLE PRÉPARE A NOTRE AME ET A NOTRE CORPS LES SPLENDEURS DE LA GLOIRE CÉLESTE DONT ILS SERONT REVÊTUS PENDANT L'ÉTERNITÉ.

En se donnant en nourriture à nos âmes dans la sainte communion, Jésus-Christ les initie, sous les voiles du Sacrement, au bonheur des anges et des saints dans le ciel et anime en elles un vif désir des joies parfaites et éternelles.

Tout dans la sainte communion nous parle de l'éternité : Jésus-Christ nous dit : « Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie éternelle. » (*Joan.*, VI.)

Le prêtre qui, pendant l'oblation du sacrifice, a élevé nos esprits et nos cœurs vers le trône de l'Agneau, au milieu des chœurs célestes, et nous a fait louer avec eux la sainteté du Seigneur dans sa gloire, nous dit par l'autorité infaillible de l'Eglise en nous présentant la sainte hostie : « Que

le corps de Jésus-Christ garde votre âme pour la vie éternelle. »

Il y a donc dans l'Eucharistie non seulement une source de vie divine pour ce monde, mais encore une source de vie divine pour l'éternité.

Que j'aime cette consolante promesse du Sauveur :

« Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie éternelle ! »

Elle lui est donné avec l'auguste mystère et elle ne lui sera pas ôtée à l'heure suprême où il en a le plus besoin.

Qu'avez-vous donc à désirer à la mort, quand tout vous échappera, vous abandonnera ? La vie éternelle, la vie bienheureuse des anges et des saints dans le ciel.

Voulez-vous la trouver sûrement sur le seuil de l'éternité quand vos yeux se fermeront à la lumière du temps ? Communiez, communiez comme il convient pendant la vie, en sachant opérer votre salut avec crainte et tremblement. Notre-Seigneur a engagé sa parole : il fait une promesse spéciale du ciel à la mort à tous ceux qui mangeront sa chair et qui boiront son sang d'une manière digne de cette nourriture céleste.

Oh ! qu'ils sont malheureux à cette heure terrible ceux qui ont négligé ou méprisé pendant leur existence terrestre le pain de la vie éternelle ! Souvent, par un juste jugement de Dieu,

ils ne peuvent le recevoir à leurs derniers moments, et, recherchant dans les plis les plus profonds de leur cœur, ils n'en trouvent aucune trace, ni aucune vertu divine qui puisse le remplacer près du Souverain Juge. Les vrais chrétiens, au contraire, qui ont aimé à s'en nourrir pendant la vie, et qui les yeux levés vers le ciel, l'ont mangé en viatique du grand voyage, attendent en paix l'heure de la délivrance et l'instant fortuné qui leur ouvrira les tabernacles éternels. Toujours prêts à paraître au tribunal de Dieu et riches de provisions pour la vie éternelle, la mort peut venir quand elle voudra : elle ne les surprendra pas.

S'ils ne peuvent à leurs derniers moments recevoir le saint viatique, le vœu habituel qu'ils en ont, leur communion perpétuelle à la vertu divine du Christ et les mérites innombrables qu'ils ont acquis par la communion sacramentelle seront plus que suffisants pour les revêtir de la gloire des élus. Encore la bonté divine presque toujours vient les visiter, les consoler, les encourager dans leur dernière maladie, non pas une fois, mais bien des fois. Ces heureux chrétiens n'ont pas peur de Dieu, ils l'appellent volontiers à l'apparence du danger et le reçoivent avec amour ; et le Dieu bon, en les aidant par sa vertu divine à multiplier leurs mérites sur leur lit de souffrances pour soutenir leur faiblesse, fait bril-

ler à leurs yeux mourants la lumière éternelle, dont il leur donne le gage dans son Sacrement d'amour.

Ecoutons les dernières paroles de la magnifique promesse que Notre-Seigneur fait à ceux qui auront aimé à le recevoir pendant la vie : « Celui qui mange ma chair... je le ressusciterai glorieux au dernier jour. » (*Joan.*, VI.)

L'Eucharistie n'assure donc pas seulement le ciel à notre âme, elle l'assure également à notre corps. Nous recevons, dit l'Eglise, pendant l'oblation du sacrifice, la sainte communion « pour la sûreté de notre corps, comme pour la sûreté de notre âme. » (Oraison avant la comm.)

N'en soyez pas étonnés, Dieu est le Père de notre corps, comme il est le Père de notre âme; il veut qu'il soit ici-bas l'instrument dont l'âme se sert pour la pratique de la vertu, et déjà il l'associe à sa récompense dans le mystère d'amour. Le pain céleste ne devient réellement la nourriture de l'âme que lorsque le corps l'a mangé dans la sainte communion. Il a donc droit d'être associé à sa récompense éternelle. Aussi l'Eglise nous fait répéter chaque jour ces consolantes paroles : « Je crois la résurrection de la chair. »

Oui, notre corps de boue, après avoir supporté sur la terre les châtiments du péché, le travail, les maladies et la mort, après avoir passé par l'humiliation du tombeau, ressuscitera un jour

« ou pour la gloire éternelle ou pour l'opprobre éternel. »

O triste pensée! les corps des méchants ressusciteront pour l'opprobre éternel, ils auront leurs supplices sans fin avec les âmes des damnés, dans les flammes cruelles qui ne finiront jamais. Mais, ô consolante vérité! les corps des justes ressusciteront pour la vie éternelle!

Déjà transfigurés plus ou moins ici-bas par le reflet des perfections divines, dont la sainte communion, la communion fréquente surtout, les embellit, ils seront revêtus dans le ciel de la gloire du Christ, au jour de son triomphe. Et ce prodige de transfiguration divine, ils le devront au Sacrement d'amour.

Le Concile de Nicée appelle ce Sacrement, le symbole de la résurrection; » saint Ignace d'Antioche « un remède d'immortalité; saint Cyrille « une nourriture qui engraisse » pour l'immortalité et la vie éternelle » Saint Chrysostome va jusqu'à dire que, par respect pour la sainte Eucharistie qui nourrit les fidèles, les anges du ciel font une garde d'honneur aux corps des élus qui dorment dans nos cimetières et qu'ils les conservent ainsi pour la vie éternelle.

Ne soyez pas surpris que les corps des saints soient destinés à la résurrection glorieuse; car, en mangeant la sainte Eucharistie, ils sont devenus, pour ainsi dire, le corps du Christ.

« Nous sommes ses membres, dit saint Paul, et nous sommes formés de sa chair et de ses os. » Le Chef est ressuscité pour la gloire éternelle, ses membres vivants ressusciteront aussi pour la même gloire; il ne peut laisser une partie de lui-même dans l'humiliation éternelle.

Quand, après la résurrection générale, le Seigneur Dieu, si magnifique dans ses récompenses, aura jeté sur les corps glorieux des élus son manteau de lumière divine, « les corps des élus, dit saint Bonaventure, auront toutes les propriétés de la lumière. Ils seront éclatants comme le soleil radieux en son midi; comme lui, ils seront incorruptibles; comme lui, ils pénètreront partout, et traverseront en un instant les distances les plus éloignées. »

« Qu'il fera beau au ciel, après la résurrection de la chair ! les élus brilleront comme autant de soleils radieux dans la Jérusalem céleste; et, au-dessus d'eux, l'éclatant Soleil de justice se manifestera dans toute sa gloire, et, mêlant sa lumière à celle des élus, nous montrera dans un jour parfait les beautés et les merveilles de Dieu; et nous nous baignerons sans fin dans cet océan de lumière et d'amour, source éternelle de l'infini bonheur. » (*Merveilles de la Grâce*, 4e p.)

Oh ! alors comme nous serons heureux d'avoir communié pendant la vie, pour mériter ce beau ciel à nos corps comme à nos âmes !

CHAPITRE XXIII

PUISSANCE DE LA SAINTE COMMUNION POUR LE BONHEUR DES INDIVIDUS, LA PAIX DES FAMILLES. LE BIEN GÉNÉRAL DE LA SOCIÉTÉ.

Dieu souveraine Sagesse, Dieu tout amour, en donnant ses lois à l'homme, ne s'est proposé relativement à sa créature que le bonheur de l'homme, le bonheur éternel qui doit être après la mort la récompense de sa fidélité et son bonheur ici-bas; car le bonheur n'est que dans l'ordre, que dans la soumission aux lois divines. Donc, tout ce qui aide puissamment l'homme à accomplir ses devoirs envers Dieu, envers lui-même et envers ses frères, contribue nécessairement à son bonheur.

Si l'individu accomplit tous les devoirs que lui prescrit le Seigneur Dieu, il sera heureux; si tous les membres d'une même famille accomplissent dans une mutuelle charité ces divers devoirs, toute la famille jouira de la paix de Dieu; et si une société tout entière était composée d'hommes

accomplissant avec zèle tous les devoirs de la loi divine, envers Dieu, envers eux-mêmes et envers leurs frères, elle ressemblerait à la société des saints dans le ciel.

La pratique de la morale divine est donc la véritable source de la félicité privée, sociale et publique. Or, qui ne sait que la sainte communion est le foyer, la vie de la morale divine ?

Tous les préceptes, tous les conseils de l'Evangile s'analysent dans ces deux mots : amour de Dieu, amour du prochain.

« Aimez, dit Jésus-Christ, le Seigneur votre Dieu, de tout votre cœur, de toute votre âme, de tout votre esprit. Voilà le premier et le plus grand de tous les commandements. Le second est semblable au premier : Aimez votre prochain comme vous-même. Ces deux préceptes renferment toute la loi. » (Matth., XXII, 37-41.)

La sainte communion est le foyer de l'amour de Dieu : pour s'en approcher même une fois l'année, il faut déjà aimer Dieu, il faut se repentir de ne pas l'avoir assez aimé, il faut prendre la résolution de l'aimer à l'avenir par-dessus toutes choses. Pour s'en approcher plus souvent, il faut, malgré ses faiblesses, avoir à cœur de l'aimer avec plus de persévérance; pour s'en approcher fréquemment, il faut l'aimer avec générosité.

En communiant plus ou moins souvent, on re-

çoit plus ou moins ce feu divin pour en pénétrer toutes ses œuvres et les rendre agréables à la Majesté sainte.

Comparez ceux qui communient habituellement plusieurs fois l'année et même seulement à Pâques, avec ceux qui ne communient jamais : vous verrez les premiers avoir un grand respect pour Dieu et pour tout ce qui le regarde : ils aiment à l'adorer, à le prier, et son culte leur est cher; rarement ils manquent en matière grave aux trois premiers préceptes du décalogue, qui regardent l'amour de Dieu. Les autres, au contraire, se soucient peu de ce qu'ils doivent à Dieu ; ils sont à eux-mêmes leur divinité, c'est eux et non pas Dieu qu'ils aiment par-dessus toutes choses, beaucoup n'ont pas d'autre culte; un certain nombre ont envers Dieu un culte secondaire qu'ils savent faire plier au besoin à leurs intérêts matériels, à leurs préjugés d'ignorance ou d'indifférence et même à leurs plaisirs. Oublier Dieu, l'outrager, lui déplaire, ne leur coûte rien; on dirait que les trois premiers préceptes de la loi divine ne les regardent pas, comme si Dieu pouvait dispenser quelques-unes de ses créatures intelligentes et libres du culte suprême qu'elles lui doivent.

Ai-je besoin de dire que les personnes qui communient fréquemment servent Dieu avec générosité ? Regardez-les à l'œuvre : le souverain

Maître n'a pas de serviteurs plus fidèles et plus dévoués.

La sainte communion étant le foyer de l'amour de Dieu, est nécessairement aussi le foyer de l'amour du prochain. Ces deux amours sont comme deux fleurs qui s'épanouissent sur une même tige, comme deux ruisseaux qui procèdent d'une même source.

Au sacré banquet l'âme se baigne dans l'océan de l'éternel amour, elle en sort toute imprégnée; plus elle s'y baigne, plus elle en est pénétrée; et au sortir de ce bain divin elle est toute revêtue d'amour, comme un vase d'argent plongé à plusieurs reprises dans un bain d'or en fusion en sort tout doré.

Si par le temps, l'usage ou le frottement, le vase doré perd son éclat, on le replonge de nouveau dans l'or en fusion et il redevient aussi beau que jamais.

Si l'âme chrétienne avec le temps, avec les occupations de la vie matérielle, avec le frottement des misères humaines au milieu des créatures, sent son amour s'altérer, elle va de nouveau au saint banquet se replonger dans l'océan de l'amour éternel, et elle en sort toute divine.

Or, Dieu est essentiellement charité à l'égard de ses créatures et il éprouve le besoin de les aimer et de se donner à elles : voyez l'Eden, la crèche, le calvaire et l'autel.

Si l'âme humaine est divinisée dans l'océan d'amour, non seulement elle aime Dieu, mais à l'instar de Celui qui se dit « Charité », elle aime encore ses frères, elle respecte le corps du prochain, son âme, sa réputation, ses biens et son amour de la vérité, sans oublier qu'elle même est son premier prochain; elle accomplit donc à l'égard de son frère et à l'égard d'elle-même les sept derniers préceptes du décalogue qui regardent l'amour du prochain. Si cette âme, par la communion fréquente ou par la communion très fréquente, se baigne souvent ou presque chaque jour dans l'océan de l'éternel amour, elle en sort tout amour, tout dévouement pour ses frères; elle veut aimer et se donner comme Dieu.

Que cette âme soit dans le clergé, dans le cloître, au milieu des camps, au sein d'une famille ou dans le monde, vous la verrez se dévouer avec héroïsme pour ses frères.

S'étant assuré pour elle le bien suprême, selon l'ordre de la charité divine, elle éprouve le besoin de le donner à ceux qu'elle aime, et vous admirez le zèle de l'apostolat allant à la conquête des âmes chez les nations infidèles, et au milieu des populations catholiques s'acheminant vers le paganisme pratique.

Ce zèle de l'apostolat agit sur les masses par les fatigues du ministère évangélique; il forme à la vertu l'enfance et la jeunesse dans les maisons

d'éducation religieuse; il travaille à la résurrection morale des classes ouvrières dans les sociétés de Saint-Vincent de Paul, dans celles de Saint-François Régis et dans les cercles catholiques, destinés à rendre de si grands services à la société moderne; il a compassion des vieillards et des enfants délaissés dans les sanctuaires de la charité; il se dévoue au sein des familles pour former des générations nouvelles plus croyantes et plus fortes; il pénètre jusque dans les camps pour créer et soutenir des légions chrétiennes dignes du Christ et de la patrie.

Oh! qu'il est beau ce zèle de l'apostolat se multipliant partout et sous toutes les formes dans la sainte Eglise de Dieu, grâce à la flamme divine qu'entretient dans les cœurs catholiques le foyer eucharistique!

Ne soyons donc point surpris de l'impuissance et de la stérilité de l'apostolat chez les communions hérétiques; cette flamme divine ne peut se trouver là où est éteint le foyer de l'amour éternel.

Avant tout, donner à ses frères le bien suprême qu'on a goûté et qu'on possède, tel est le premier effet de l'amour du prochain que fait sortir de nos cœurs la communion plus ou moins fréquente.

Mais la charité divine alimentée en nous par le pain céleste n'oublie pas les autres besoins de nos frères, elle les secourt par l'aumône et par les œuvres multiples de bienfaisance. Qui dira

les prodiges de la charité privée et publique pour le soulagement des misères corporelles, pour la délivrance des captifs, pour l'affranchissement des nègres, etc. ? Qui pourra compter les congrégations religieuses de l'un et de l'autre sexe se multipliant de toutes parts dans l'Eglise pour guérir les maux de l'humanité ? Et quand les peuples ont attiré sur eux les fléaux de la justice divine, tout catholique fervent qui a puisé au saint banquet l'amour de ses semblables devient frère hospitalier ou sœur de charité. Et qui donc par ses prières ardentes et son immolation continuelle arrête les châtiments de la colère divine et fait descendre chaque jour sur les peuples coupables les bienfaits de l'éternelle Miséricorde ? Encore les âmes affamées du pain eucharistique.

Outre les âmes généreuses dans le clergé et dans le monde qui savent s'associer par l'immolation d'elles-mêmes à la sainte victime de l'autel pour le bonheur des peuples, n'y-a t-il pas dans le cloître, sur tous les points du globe, des victimes perpétuelles, qui se sont vouées librement à l'immolation, à un martyre constant pour crier grâce et miséricorde en faveur des peuples sans cesse coupables ? Ces saintes victimes que le monde dédaigne, parce qu'il ne connaît pas leur mission réparatrice, sont les sauveurs des nations, elles arrêtent le bras vengeur de Dieu irrité par les crimes des hommes.

O sainte Eglise catholique, ici encore j'admire ta fécondité; et je comprends que toi seule puisses opérer de semblables merveilles de dévouement par la nourriture divine que tu donnes chaque jour à tes enfants d'élite.

Si les communions étrangères au Catholicisme ne peuvent offrir pour le soulagement des misères humaines les œuvres éclatantes, universelles et perpétuelles de l'Eglise, la charité privée, à de rares exceptions près, chez les nations hétérodoxes, cst loin de ressembler à la charité des catholiques fervents qui aiment à se nourrir du pain eucharistique.

Et parmi les chrétiens eux-mêmes qui se tiennent toujours éloignés du céleste banquet, le grand précepte de la charité à l'égard du prochain est blessé sur un point ou sur un autre. Parmi eux, qu e de haines secrètes ou publiques, que d'injustices déguisées, combien peu de respect pour la personne ou la réputation du prochain, que de mensonges ou de fourberies ! Ne leur demandez pas de prendre part aux grandes œuvres de bienfaisance chrétienne, si leur position ou leur intérêt ne l'exige; ils ne connaissent guère que les œuvres mesquines et passagères de la philantropie, et leur charité privée n'est souvent qu'une charité pharisaïque, une charité d'amour-propre ou d'égoïsme.

Comme nous l'avons démontré, la sainte com-

munion est le foyer perpétuel de l'amour de Dieu et du prochain, elle est donc l'âme et la vie de la morale chrétienne. Elle aide les fidèles communs et ordinaires à accomplir avec persévérance leurs devoirs envers Dieu, envers eux-mêmes et envers leurs frères, et elle excite les âmes généreuses à les accomplir avec perfection, avec dévouement.

D'où il est facile de conclure que la sainte communion procure le bonheur des individus, la paix des familles et le bien général des sociétés grandes ou petites, si les individus, les familles et les sociétés s'en nourrissent selon les desseins de Jésus-Christ, comme l'Eglise le commande et le conseille à ses enfants.

Loué soit à jamais le Sacré-Cœur de Jésus ! et puisse-t-il répandre sur ces humbles pages la lumière de sa grâce et l'onction de son amour, afin qu'elles soient utiles aux âmes de bonne volonté, avides de mieux connaître et d'aimer davantage l'adorable mystère de l'autel ! Amen.

FIN DU SECOND VOLUME

TABLE DES MATIÈRES

DU SECOND VOLUME

DEUXIÈME PARTIE

Jésus victime au Sacrement d'amour

TROISIÈME PARTIE

Jésus nourriture au Sacrement d'amour

FIN DE LA TABLE

Bar-le-Duc — Typ. de l'Œuvre de Saint-Paul — L. Philipona. — 221
(ancienne imprimerie des Célestins)

